

Concours du second degré – Rapport de jury

Session 2012

AGREGATION EXTERNE

Section : Espagnol

Rapport de jury présenté par

Monsieur Reynald MONTAIGU
Inspecteur général de l'éducation nationale
Président du jury

Les rapports des jurys des concours sont établis sous la responsabilité des présidents de jury

TABLE DES MATIÈRES

Composition du jury	3
Bilan général	4
I Tableau des différentes épreuves	6
II Épreuves d'admissibilité	9
II.1 Composition en français	9
II.2 Traduction	17
II.2.1 Thème	17
II.2.2 Version	42
II.3 Composition en espagnol	52
III Épreuves d'admission	67
III.1 Leçon	67
III.2 Explication de texte	74
III.3 Explication linguistique en français	81
III.4 Épreuve d'option en deux parties	89
III.4.1 Catalan	89
III.4.2 Latin	93
III.4.3 Portugais	98
III.4.4 « Agir en fonctionnaire et de façon éthique et responsable »	102

Composition du jury

Président : Reynald Montaigu
Inspecteur général de l'éducation nationale

Vice-présidente : Carla Fernandes
Professeur à l'université de Bordeaux III

Secrétaire général : Renaud Cazalbou
Maître de conférences à l'université de Toulouse II

Membres du jury

Mesdames et messieurs,

David Alvarez : maître de conférences à l'université de Picardie, Amiens

Emmanuel Bertrand : professeur de chaire supérieure au lycée Condorcet, Paris

Bernard Bessière : professeur à l'université d'Aix-Marseille

Philippe Bringel : professeur de classes préparatoires au lycée Pasteur, Besançon

Mónica Dorange : professeur de chaire supérieure au lycée Henri IV, Paris

Erich Fisbach : professeur à l'université d'Angers

Pierre Gamisans : maître de conférences à l'université de Toulouse II

Christophe Giudicelli : maître de conférences à l'université de Rennes II

Marie-Madeleine Gladieu : professeur à l'université de Reims

Michèle Guillemont : professeur à l'université de Lille III

Catherine Guillot : professeur de chaire supérieure au lycée Chateaubriand, Rennes

Ludovic Heyraud : professeur agrégé à l'université de Montpellier III

Marta Lacomba : maître de conférences à l'université de Bordeaux III

Mélissa Lecointre : maître de conférences à l'université de Paris XIII

Caroline Lepage : professeur à l'université de Poitiers

Marta López Izquierdo : maître de conférences à l'université de Paris VIII

Estrella Massip I Graupera : maître de conférences à l'université de Provence

Stéphane Pagès : maître de conférences à l'université de Provence

Philippe Rabaté : maître de conférences à l'université de Paris Ouest Nanterre

Philippe Reynes : maître de conférences à l'université de Picardie, Amiens

Jacqueline Seror : professeur de chaire supérieure au lycée Chaptal, Paris

Annabella Simoes : professeur de chaire supérieure au lycée Molière, Paris

Pascal Treinsoutrot : maître de conférences à l'IUFM de Paris

Axelle Vatrican : maître de conférences à l'université du Sud-Toulon-Var

Graciela Villanueva : professeur à l'université de Paris-Est-Créteil

Carole Viñals : maître de conférences à l'université de Lille III

Bilan général

Pour la session 2012, le nombre de postes offerts à l'agrégation était en augmentation par rapport à la session précédente et le niveau général des candidats déclarés admis s'est révélé tout à fait satisfaisant.

On peut toutefois déplorer que trop de candidats inscrits renoncent à se présenter effectivement le jour des épreuves écrites. Le concours de l'agrégation d'espagnol est certes un concours exigeant, d'un très haut niveau scientifique, mais avec un travail soutenu et constant tout au long de l'année, une parfaite connaissance des œuvres au programme et un entraînement régulier aux différentes épreuves, le succès est à la portée des candidats.

Nous félicitons les lauréats de cette année pour la qualité de leurs prestations et nous encourageons les candidats malheureux à suivre les recommandations proposées dans ce rapport et à se présenter à nouveau à la prochaine session.

Le concours est certes difficile mais il faut rappeler que le haut niveau d'exigence de l'agrégation est la garantie de la qualité des futurs professeurs que l'institution scolaire recrute et donc de la garantie de la qualité de l'enseignement qu'ils dispenseront ensuite aux élèves qui leur seront confiés.

Ce rapport se veut avant tout une aide pour les futurs candidats qui trouveront des informations utiles pour réussir les sept épreuves (écrites et orales) du concours. Loin de vouloir les décourager, nous formons le vœu qu'il leur permette de mieux comprendre ce qui est attendu par le jury et de bien se préparer pour la prochaine session.

Remarque à propos de l'épreuve de traduction

La nature des textes proposés en traduction n'est pas précisée dans le texte officiel qui définit l'épreuve et qui peut être consulté à cette adresse :

<http://legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000021625792>

Pour les sessions à venir, le jury actuel retiendra des textes écrits dans la période comprise entre le XVI^{ème} siècle et le XXI^{ème} siècle, en n'excluant aucun genre littéraire.

Rappelons que les textes de version peuvent être tirés d'ouvrages ou publications écrits par des auteurs espagnols ou américains.

Nombre de postes : 40 (contre 30 postes en 2011, 40 en 2010, 48 en 2009).
905 candidats se sont inscrits au concours en 2012. 280 ont effectivement participé aux trois épreuves écrites.

Admissibilité (Écrit)

La barre d'admissibilité a été fixée à **7,07**

90 candidats ont été déclarés admissibles. La moyenne des candidats non éliminés a été de 6,16/ 20.

La moyenne des 90 admissibles a été de **9,59/20**.

Admission (Oral)

Sur les 90 admissibles, 88 ont effectivement participé aux épreuves d'admission.

La moyenne des candidats non éliminés est de 6,51/20.

La moyenne des candidats admis est de **9,54**.

Cette année, la barre d'admissibilité (moyenne du dernier candidat admis à l'oral) a été de **7,85/20**.

Bilan de l'admissibilité

Nombre de candidats inscrits : 905

Nombre de candidats non éliminés : 280

Nombre de candidats admissibles : 90

Moyenne portant sur le total des épreuves de l'admissibilité

Moyenne des candidats non éliminés : 6,16

Moyenne des candidats admissibles : 9,59

Barre d'admissibilité : 7,07

Bilan de l'admission

Nombre de candidats admissibles : 90

Nombre de candidats non éliminés : 88

Nombre de candidats admis : 40

Moyenne portant sur le total général (total de l'admissibilité + total de l'admission)

Moyenne des candidats non éliminés : 7,77

Moyenne des candidats admis : 10,01

Moyenne portant sur le total des épreuves de l'admission

Moyenne des candidats non éliminés : 6,51

Moyenne des candidats admis : 9,54

Barre de la liste principale : 7,85

I Tableau des différentes épreuves¹

Épreuves d'admissibilité				
	Durée	Coefficient		
Composition en espagnol	7h	2		
Traduction	6h	3		
Composition en français	7h	2		
Épreuves d'admission				
	Durée de la préparation	Coefficient	Durée de l'épreuve (explication + entretien)	Ouvrages fournis
Explication de texte littéraire en espagnol	2 h	3	45 mn (explication : 30 mn max; entretien : 15 mn max.)	-Extrait d'un texte au programme (photocopie) -Dictionnaire unilingue indiqué par le jury
Leçon en espagnol	5 h	3	45 mn (explication : 30 mn max; entretien : 15 mn max.)	Civilisation : aucun ouvrage. -Littérature : le/les ouvrages au programme
Explication linguistique en français	1h30	2	45 mn (explication : 30 mn max; entretien : 15 mn max.)	-Le texte à commenter -L'ouvrage -Le <i>Breve diccionario etimológico de la lengua castellana</i> de Joan Corominas -Un dictionnaire latin-français -Le <i>Diccionario de la lengua Española (RAE)</i>

¹ Des modifications ont été introduites par un arrêté du 28 juillet 2005. Elles sont appliquées depuis le concours 2007. On se reportera au rapport 2007 et au site du Ministère <http://www.education.gouv.fr>, rubrique « Concours, emplois et carrières ». La modification de la quatrième épreuve orale est exposée dans l'arrêté ministériel du 28 décembre 2009.

Épreuve n°4 en deux parties (en français)

- Durée de la préparation (avec dictionnaire) : 1 heure 10
- Durée de l'épreuve : 1 heure 05 maximum
- Coefficient 2

L'épreuve se déroule en deux parties. La première partie est notée sur 15 points, la seconde sur 5 points.

Première partie

- Durée de l'explication : 30 minutes maximum
- Durée de l'entretien : 15 minutes maximum

Explication en français, au choix du candidat, d'un texte catalan, latin ou portugais inscrit au programme. L'explication est suivie d'un entretien en français. Le candidat dispose de la photocopie du passage à étudier, ainsi que d'un dictionnaire (catalan ou portugais monolingues, latin-français, en fonction de l'option choisie).

Seconde partie : interrogation en français portant sur la compétence « Agir en fonctionnaire de l'État et de façon éthique et responsable »

- Durée de la présentation : 10 minutes
- Durée de l'entretien avec le jury : 10 minutes

Le candidat répond pendant dix minutes à une question, à partir d'un document qui lui a été remis au début de l'épreuve, question pour laquelle il a préparé les éléments de réponse durant le temps de préparation de l'épreuve. La question et le document portent sur les thématiques regroupées autour des connaissances, des capacités et des attitudes définies, pour la compétence désignée ci-dessus, dans le point 3 « les compétences professionnelles des maîtres » de l'annexe de l'arrêté du 19 décembre 2006.

On se reportera aux données de l'arrêté ministériel du 28 décembre 2009 :
<http://www.guide-concours-enseignants-college-lycee.education.gouv.fr/cid51479/agregation-externe-section-langues-vivantes-etrangeres-espagnol.html>

II Épreuves d'admissibilité

II.1 Composition en français

Rapport établi par Madame Carla Fernandes

Données statistiques concernant l'épreuve (les moyennes sont calculées sur 10)

Nombre d'inscrits : 907

Nombre de présents : 304

Nombre d'admissibles : 90

Moyenne des présents : 3,90/20

Moyenne des admissibles : 7,99/20

Composition en français		
Notes	Présents	Admis
< 1	71	2
>= 1 et < 2	52	1
>= 2 et < 3	49	7
<= 3 et < 4	17	5
>= 4 et < 5	17	3
>= 5 et < 6	17	6
>= 6 et < 7	11	7
>= 7 et < 8	17	12
>= 8 et < 9	14	12
>= 9 et < 10	9	7
>= 10 et < 11	8	6
>= 11 et < 12	7	7
>= 12 et < 13	3	3
>= 13 et < 14	5	5
>= 14 et < 15	3	3
>= 15 et < 16	1	1
>= 16 et < 17	2	2
>= 17 et < 18	1	1
>= 18 et < 19		
>= 19 et <= 20		
Absents	594	0
Copies blanches	7	0

Pour cette session 2012, le sujet de la composition en français a été extrait d'un ouvrage figurant dans la bibliographie conseillée. L'Argentin Ernesto Sábato a en effet, à plusieurs reprises, tenté d'aborder le lien entre la littérature et le mal. Certes longue mais de facture classique, la citation offrait une perspective diachronique de la thématique du mal avant de se recentrer sur la fonction attribuée au roman dans les années 1960, décennie durant laquelle l'essai a été publié pour la première fois. Nous reproduisons en suivant le sujet sur lequel porte ce rapport. Précisons d'emblée que ces quelques pages ne visent qu'à aider les futurs candidats à avoir présentes à l'esprit les spécificités de l'exercice de la composition, pratiqué tout au long de leur formation universitaire. Une bonne connaissance des questions au programme, et en l'occurrence, une bonne connaissance des mécanismes de construction d'un texte littéraire et de la façon dont il s'inscrit dans l'histoire littéraire, culturelle et critique constitue la substance qui nourrit ces compétences méthodologiques, garantes des qualités intellectuelles et pédagogiques du futur enseignant recruté.

Le sujet

Dans son bref essai « El mal y la literatura », Ernesto Sábato soutient que le « dilemme du bien et du mal est celui du corps et de l'esprit » et érige en paradigme de cette dialectique l'œuvre de Diderot, *Le neveu de Rameau*, en tant qu'elle montre que le rationalisme n'a pu venir à bout de ce dilemme qu'en supprimant l'une de ses composantes. Après quelques lignes consacrées à la réception et aux interprétations diverses de cette œuvre et des grandes œuvres, en général, à travers le temps, Sábato souligne :

« Es legítimo ponderar en ellas la sátira de una sociedad burguesa; pero, como invariablemente sucede con los creadores geniales, a través de la problemática social se advierten los espectros y los enigmas de un drama más profundo: los de la condición humana, los interrogantes –por lo general pesimistas– sobre el sentido de la existencia. Es en esta instancia que la obra de Diderot anuncia la literatura de nuestro tiempo.

La tarea central de la novelística de hoy es la indagación del hombre, lo que equivale a decir que es la indagación del Mal. El hombre real existe desde la caída. No existe sin el Demonio. Dios no basta.

La literatura no puede pretender la verdad total sobre esta criatura, pues, sin ese censo del Infierno ».

Ernesto Sábato, « El mal y la literatura » in *El escritor y sus fantasmas*, (1ère édition 1963), Barcelona, Biblioteca de Bolsillo, 1997, p. 183-185.

En tenant compte de l'idée maintes fois répétée par les créateurs et reprise par certains philosophes, selon laquelle le mal serait un moteur du récit, dans la mesure où le bien ennuie alors que le mal intensifie l'intérêt éprouvé pour une œuvre, analysez la citation de l'auteur argentin et dites dans quelle mesure les divers aspects qui la constituent vous semblent déterminants par rapport à son roman *El túnel*, aux divers récits de *Cuentos completos* d'Augusto Roa Bastos et au roman *Los vivos y los muertos* d'Edmundo Paz Soldán.

*

Sábato est le seul des trois écrivains à s'être exprimé sur le sujet. Paz Soldán l'a fait a posteriori lors de journées d'études consacrées à cette question des « Écritures du mal » et Roa Bastos l'a fait incidemment à travers cette déclaration : « (...) no me interesa lo descriptivo, digamos el aspecto crónica de los sucesos históricos sino lo que ellos tienen como significación profunda. Ni crónica ni cronología. « Palpitología » diría yo: posibilidad de auscultar las pulsiones de la naturaleza humana en sus situaciones de crisis más allá de las fronteras maniqueas del bien y del mal¹. » Cette « palpitología », battement de paupières ou d'un cœur associé au suffixe qui caractérise une science, en dépassant nombre d'oppositions, permet de se placer au cœur même de l'humanité et de ce qui la fait vivre. À son tour, le sujet choisi est fait de parties d'énoncé résumé et des fragments cités, qui marquent une continuité dans le raisonnement de Sábato, et auxquels s'ajoute l'invitation finale à réfléchir sur le mal comme moteur de l'écriture et élément suscitant l'intérêt de l'auteur puis du lecteur. Le sujet de réflexion était donc bien ancré dans le domaine littéraire.

Contextualisation et analyse de la citation

Sábato prend pour point de départ de son développement un chef d'œuvre de Diderot, écrivain-philosophe et principal responsable de l'*Encyclopédie*, *Le Neveu de Rameau*, *Satire seconde*. Suivant le ton de la satire antique, l'œuvre est définie comme un entretien ou une conversation ou encore un débat d'une demi-journée entre LUI (Jean-François Rameau, parasite et neveu du musicien Jean-Philippe Rameau) et MOI (Diderot) essentiellement sur les mœurs et la musique. Selon certains, la modernité de cette écriture lui viendrait de son aspect dialogué, théâtralisé qui inclut le lecteur, toujours partie prenante de l'échange. Le texte paraît pour la première fois en 1821 à partir d'une traduction d'une autre traduction de Goethe réalisée en 1805. L'œuvre est redécouverte en 1890 et sa forme originale lui est restituée. Diderot meurt en 1784 sans avoir évoqué ce texte dont on situe l'écriture entre 1761 et 1780. Cela explique que *Le Neveu de Rameau* ait été ignoré de ses contemporains.

C'est, en même temps, l'époque des Lumières et la primauté qu'elle a accordée au rationalisme qui intéressent l'écrivain argentin. Face à ce qu'il qualifie de « dilemme du bien et du mal » - dilemme étant à entendre au sens de 'situation

qui nécessite de faire un choix entre deux solutions contradictoires, aucune des deux ne se révélant satisfaisantes'- ce rationalisme tout puissant n'a pu opérer de synthèse ni de réduction d'une composante à l'autre. Sábato définit ce dilemme du bien et du mal comme étant celui du corps et de l'esprit, autre opposition irréductible. On considère² précisément qu'en réaction contre le rationalisme des Lumières, la littérature moderne va naître sous le signe de cette fascination pour le Mal ; la représentation du mal servant à mesurer à la fois les grandes évolutions de l'imaginaire et celles de l'esthétique de la modernité.

Si l'on prend en compte l'ensemble de l'essai « El mal y la literatura », on mesure l'importance de l'aspect duel et binaire de chaque être que Diderot incarne dans *Le Neveu de Rameau* ou Stevenson dans son *Dr. Jekyll et Mr Hyde*, nouvelle publiée en 1886. Sábato bâtit un raisonnement dichotomique et métaphorique fondé sur l'isotopie de la lumière et de l'obscurité renvoyant au Siècle des Lumières. Il souligne ainsi : « Esta novela resulta así una de las más curiosas manifestaciones de la dialéctica existencial entre la luz y las tinieblas ». La France cartésienne en raison même de son fort rationalisme, affirme-t-il, a vu éclore nombre d'écrivains « endemoniados ». (*op. cit.*, p. 183) Sábato relie ainsi une œuvre des Lumières à l'existentialisme contemporain et en arrive ensuite à l'admiration de Goethe et de Marx pour *Le neveu de Rameau* et à la réception diverse des grandes œuvres littéraires. L'utilisation du terme « satire » (venant de *satura* : mélange) est liée au sous-titre de l'œuvre : *Satire Seconde* mais il est aussitôt appliqué à un contexte plus large renvoyant au XIX^{ème} siècle, omniprésent dans la citation, et dans une moindre mesure à une lecture existentialiste étendue à l'actualité (la première édition de l'essai est de 1963). La dimension existentialiste constitue, selon l'Argentin, l'aspect précurseur de l'œuvre de Diderot. Le choix paradigmatique de Sábato est lié à son intérêt pour le XIX^{ème}, siècle important pour la réception de cette œuvre.

C'est dans ce passage de la citation que la matière à analyse est la plus abondante pour une réflexion sur les œuvres au programme : « Es legítimo ponderar en ellas la sátira de una sociedad burguesa; pero, como invariablemente sucede con los creadores geniales, a través de la problemática social se advierten los espectros y los enigmas de un drama más profundo: los de la condición humana, los interrogantes –por lo general pesimistas– sobre el sentido de la existencia. Es en esta instancia que la obra de Diderot anuncia la literatura de nuestro tiempo.

La tarea central de la novelística de hoy es la indagación del hombre, lo que equivale a decir que es la indagación del Mal. El hombre real existe desde la caída. No existe sin el Demonio. Dios no basta.

La literatura no puede pretender la verdad total sobre esta criatura, pues, sin ese censo del Infierno ».

Le lien entre la satire, la problématique sociale et la question de la condition humaine est présupposé à partir de la définition même de la satire, qui implique une

attaque contre les travers de l'individu et de la société. Il est donc opportun de poser la légitimité d'une interprétation univoque des grandes œuvres littéraires, faisant entrer en tension un corpus transhistorique, dont l'unité viendrait du jugement canonique les incluant parmi les grandes œuvres et leurs auteurs parmi « los creadores geniales », une grille critique interprétative fondée sur une approche sociologique de la littérature et une lecture « existentialiste » de celle-ci présente dans les expressions « la problemática social », « la condición humana », « el sentido de la existencia ». L'aspect transhistorique facilite la réflexion sur les trois auteurs au programme. La thématique du mal, séparé ici du « bien », son double (inséparable), est rattachée à « sentido de la existencia » et à placer sur le même plan que « indagación del hombre » et « la indagación del Mal ». L'utilisation de la majuscule à « Mal », absente du début de la citation et de l'essai, annonce le passage vers un sens religieux du terme, lié à l'apparition d'une conception biblique de la vie humaine dans laquelle la « chute » inaugure l'existence réelle de l'homme, et de l'affirmation de la présence au monde de deux entités transcendantes et opposées « Démon et Dieu » auxquelles s'ajoute l'Enfer. A l'issue de l'analyse, on voit se confirmer l'idée d'une vision biblique, originelle de l'existence humaine et du *Mal* qui lui est inhérent. Cette approche religieuse du mal rentre en contradiction avec le type d'interprétation sociologique et existentialiste des œuvres par laquelle commence cette partie du raisonnement de Sabato, dans la mesure où elle exclut la sécularisation du mal admise de longue date.

Après l'ancrage religieux du questionnement sur l'existence du mal tel que le pose Sabato, l'énoncé final invite à replacer la réflexion littéraire et esthétique au centre du travail en revenant au rôle et à la fonction du mal dans l'élaboration des œuvres et dans leur réception. Le mal selon le titre de l'ouvrage de Paul Ricoeur est « un défi à la philosophie et à la théologie » mais rejoint la littérature parce que tous deux impliquent une recherche de sens. Le mal se prête donc au récit, à partir du moment où il est difficile d'apporter des réponses sur son origine, son essence, ses causes, ses finalités. Les premiers récits dans lesquels apparaît le mal sont donc logiquement les mythes et les diverses tentatives d'interprétation de l'univers qu'ils constituent. L'angoisse du mal génère le récit et l'alimente³. Stimulant l'imagination, il exerce une fascination sur l'homme qu'ont relevée nombre d'écrivains tels que Gide, qui affirmait : « On ne fait pas de la bonne littérature avec de bons sentiments⁴ ». La connaissance du bien et du mal, le choix possible entre l'un et l'autre sont aussi pour l'homme source de liberté.

La problématique ou faisceau de problèmes peut ainsi être fondée sur le rapport de vraisemblance au réel et sur la mise en récit au centre de laquelle est située la condition humaine inséparable de la question du mal et de son écriture. La place et la fonction du mal dans l'univers narratif des trois auteurs peuvent ainsi être analysées à travers divers aspects de la citation tels que « la problemática social »,

« la condición humana », « el sentido de la existencia » et en tenant compte de l'équivalence entre « indagación del hombre » « el hombre real » et « la « indagación del Mal ». Sabato suggère à la fois que le mal est lié à des circonstances sociales et d'origine divine. Il y a cependant, une quête du sens du mal dans *El túnel* liée en particulier à la fusion puis la destruction dont se rend coupable Juan Pablo Castel à l'égard de María Iribarne. La cause du mal serait la chute et non le mal lui-même. Selon la philosophe Hannah Arendt, « le mal ne serait qu'un mode négatif du bien, et le bien pourrait procéder du mal ; le mal, en un mot, ne serait que la manifestation temporaire d'un bien encore dissimulé⁵. » Les œuvres de Roa Bastos et de Paz Soldán nécessitent de prendre en compte la sécularisation du mal et pas seulement une approche religieuse de celui-ci, dans la mesure où ses manifestations ont un rapport avec les circonstances sociales et politiques.

Quelques pistes de réflexion d'où peuvent émerger des plans répondant à la problématique

1-“Los criminales son gente más limpia, más inofensiva” pense Castel (*El túnel*, p. 61). Une telle phrase place le mal dans une catégorie morale. Quelle est la nature de celui-ci tel qu'il se manifeste dans les différents textes au programme ? La typologie peut partir de la différenciation bien connue entre mal moral, métaphysique, religieux, politique.

2- La société et l'histoire

Dans *El túnel*, face à la crise du monde, de la société, de l'individu, l'art offre la possibilité de se recentrer sur l'être et la subjectivité. Le récit du criminel qui écrit sur son crime dans l'enfermement de la prison, la quasi absence d'indications et les descriptions spatiales font ressortir davantage encore la violence, la trahison, la misanthropie, la misogynie, la perversité et la folie. Castel perçoit lui-même le monde dans lequel il évolue comme absurde, selon les idées existentialistes des années 1940, contemporaines de l'écriture de *El túnel*.

En 1953, pour Augusto Roa Bastos et dans *El trueno entre las hojas*, c'est l'humanisme révolutionnaire et l'optique marxiste qui domine dans l'exaltation de l'engagement social et politique censé mettre fin à l'exploitation de l'homme par l'homme et à l'aliénation par le travail. (Cet engagement peut être aussi considéré comme sartrien). Guerres, insurrections, exils configurent les circonstances historiques et les situations sociales des divers récits, qui partagent ces traits communs malgré leur grande diversité dans les recueils suivants. La structure familiale telle qu'elle est représentée suit la même logique que celle de la société.

Dans *Los vivos y los muertos*, la lutte des Américains contre « l'axe du mal » en Irak en 2003 est rapidement mentionnée. La société est décrite comme minée de

l'intérieur par la violence née de la déshumanisation des rapports entre les êtres. Le culte du corps et la réification de ces mêmes corps perceptible lors des assassinats semblent être une conséquence de cette société. Le début de la citation de Sábato renvoyant au "dilemme du bien et du mal (qui) est celui du corps et de l'esprit" peut être analysé à la lumière du roman de Paz Soldán. Le jeune écrivain s'en tient néanmoins à une modalité vraisemblable et réaliste : aucune voix d'outre-tombe, le choix de la fragmentation du réel et la multiplicité des approches d'une même action, d'un même événement. Il crée une tension forte entre une société isolée géographiquement, celle de la Madison imaginaire, mais fonctionnant en phase avec un monde globalisé et uniformisé par les nouvelles technologies. Les pratiques culturelles et les croyances politiques et religieuses attribuées aux habitants de Madison permettent à Paz Soldán de jouer sur la peur, l'inconscient et l'imaginaire collectif face au mal. Les accidents, les crimes et les suicides posent la question de la responsabilité du mal. S'agit-il de fatalité, de malédiction, de la responsabilité du criminel ? Et dans ce dernier cas, comment le devient-on ? Le mal implique la réciprocité car pour les vivants il faut gérer autant la culpabilité que la perte et le deuil.

3- La chute et le personnage qui prend ou perd les traits de l'homme réel

Chez Roa Bastos, le mal biblique est associé à de jeunes protagonistes dans des textes comme « Lucha hasta el alba », qui renvoie au parricide et à la mort du jeune criminel ; également dans le conte « El país donde los niños no querían nacer ». Mais progressivement, chez cet écrivain, le personnage se dématérialise et la chute ou descente aux enfers est alors représentée par la malédiction du langage dans les contes de *El baldío* comme « Contar un cuento » puis plus largement dans ceux du recueil *Moriencia*. Des personnages narrateurs aussi immatériels que Nonato transforment l'écriture du mal en méta-écriture ancrée dans un contexte socio-politique fait de violence et reconnaissable depuis les premiers contes de *El trueno entre las hojas*.

4- Le mal et l'écriture, le mal et la quête de sens

L'écriture est une tentative d'explication du crime dans *El túnel* : "¿Por qué -se podrá preguntar alguien- apenas una débil esperanza si el manuscrito ha de ser leído por tantas personas?". Éste es el género de preguntas que considera inútiles. Y no obstante hay que preverlas, porque la gente hace constantemente preguntas inútiles, preguntas que el análisis más superficial revela innecesarias. Puedo hablar hasta el cansancio y a gritos delante de una asamblea de cien mil rusos: nadie me entendería. ¿Se dan cuenta de lo que quiero decir? Existió una persona que podría entenderme. *Pero fue, precisamente, la persona que maté.*" (p. 64) Les liens entre Castel et l'écriture apparaissent à de nombreuses reprises dans le roman : "Basta decir que soy Juan Pablo Castel, el pintor que mató a María Iribarne; supongo que el proceso está en el recuerdo de todos y que no necesitan mayores explicaciones

sobre mi persona.” ... “Como decía, me llamo Juan Pablo Castel. Podrán preguntarse qué me mueve a escribir la historia de mi crimen (no sé si ya dije que voy a relatar mi crimen), y sobre todo a buscar un editor”. (p. 61, 62)

Dans *Los vivos y los muertos*, Amanda est le personnage le plus lié à l'écriture (blog, écriture sur les diverses pertes qui traversent sa jeune existence etc.), écriture qui a sans doute pour elle une fonction cathartique. À travers cette pratique elle semble aussi échapper à la solitude qui frappe les habitants de Madison.

Conclusions

Aucun plan préétabli n'était attendu par le jury qui a valorisé une prise en compte des œuvres des trois auteurs dans le traitement du sujet. Il est à déplorer que dans trop de copies le sujet ne soit pas analysé et que des connaissances sans rapport avec la citation remplacent cette analyse, qui constitue la première confrontation avec le sujet et la base indispensable de la construction de la composition. Celle-ci devait bien sûr comporter une introduction et une conclusion, une problématique et un plan y répondant sur la base de l'analyse du sujet. L'argumentation claire et bien structurée permet de montrer la bonne connaissance des œuvres ainsi que des connaissances extratextuelles en rapport avec le sujet (histoire littéraire, théorie littéraire, etc.). La rédaction de l'ensemble dans une langue correcte, riche et nuancée est aussi une qualité à considérer.

Il est conseillé aux futurs candidats de préparer tout au long de l'année cette épreuve exigeante en étudiant aussi sérieusement que possible les questions au programme, en assimilant progressivement et régulièrement des connaissances en rapport avec celles-ci et en s'entraînant à rédiger des compositions dans le temps imparti à l'épreuve au moment du concours (7h). Cette durée doit impérativement inclure le temps de lecture et d'autocorrection qui élimine de toute copie bien des incorrections.

Notes

1 Rubén Bareiro Saguier, *Augusto Roa Bastos. Caídas y resurrecciones de un pueblo*, Montevideo, Ediciones Trilce / Editions Caribéennes, 1989, p. 149-150.

2 Voir Pierre Glaudes et Dominique Rabaté, « Avant-propos », *Puissances du mal*, in *Modernités*, n°29, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, 408 p. Voir aussi *Le mal dans l'imaginaire littéraire français (1850-1950)*, sous la direction de Myriam Watthee-Delmotte et Metka Zupancic, Paris, L'Harmattan/éditions David, 1998, 432 p.

3 « Que l'angoisse du mal soit à l'origine de la fonction fabulatrice, comme Bergson a nommé la puissance de l'esprit créatrice de mythes, l'hypothèse n'est pas invraisemblable ». Etienne Borne, *Le problème du mal*, 2de édition, Paris, PUF, 2000, p. 42.

4 cf. André Green, « Pourquoi le mal » in *Le mal*, Paris, Gallimard, 1988, p. 424

5 « Sur la violence », in *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, 1^{ère} éd. 1969, Paris, Calman-Lévy, 1972, p. 157

II.2. Traduction

II.2.1 Thème

Rapport établi par Philippe Reynés

1 Données statistiques concernant l'épreuve

Répartition des notes et des copies de thème à l'admissibilité (notes sur 10) :

Notes	Nombre de copies	Nombre d'admissibles
<1	9	0
≥ 1 et < 2	7	1
≥ 2 et < 3	26	0
≥ 3 et < 4	46	3
≥ 4 et < 5	67	11
≥ 5 et < 6	66	18
≥ 6 et < 7	41	24
≥ 7 et < 8	31	18
≥ 8 et < 9	17	13
≥ 9 et <10	2	2
Absents	590	0
Copie blanche	1	0
Totaux	312 (+1)	90

Moyenne par épreuve: moyenne (sur 10) de l'épreuve de thème de la session 2012 :

Nombre total d'inscrits	:	903
Nombre de candidats s'étant présentés en thème	:	313
Nombre de candidats ayant composé en thème	:	312
Moyenne de l'épreuve (candidats présents)	:	04,87/10
Moyenne des candidats admissibles	:	06,27/10
Note maximale obtenue	:	9/10

Soit aussi sous forme de tableau :

Nb. Inscrits	Nb copies	Admissibles	Moyenne des présents	Moyenne admissibles	Ecart-type Présents
903	312 (+1)	90	04,87	06,27	01,86

Nombre et pourcentage des copies : < 05/10 : 155 copies soit 49,47 %

≥ 05/10 : 157 copies soit 50, 32%

Rappel des moyennes de la session précédente (2011) en thème :

Moyenne des présents : 3,17 / 10

Moyenne des admissibles : 5,70 / 10.

2. Le texte :

- Vous comprenez, monsieur, expliquait le concierge, mon ennui et celui du propriétaire, le jour où je me suis aperçu de la chose. Elle aurait dû prévenir, n'est-ce pas ? on ne s'introduit pas chez les gens, avec une affaire pareille cachée sous la peau [...] Ma parole d'honneur ! monsieur, si ça devait continuer, nous aimerions mieux nous retirer chez nous, à Mort-la-Ville, n'est-ce-pas ? madame Gourd; car Dieu merci ! Nous avons de quoi vivre, nous n'attendons après personne... Une maison comme la nôtre affichée par un ventre pareil ! car il l'affiche, monsieur ; oui, on le regarde, quand il entre !

- Elle a l'air très souffrant, dit Octave en la suivant des yeux, sans trop oser la plaindre. Je la vois toujours si triste, si pâle, dans un tel abandon... Mais elle a un amant sans doute.

Ici M. Gourd eut un sursaut violent.

- Nous y voilà ! Entendez-vous, madame Gourd ? Monsieur Mouret est aussi d'avis qu'elle a un amant. C'est clair, des choses comme ça ne poussent pas toutes seules... Eh bien, monsieur, il y a deux mois que je la guette, et je n'ai pas encore aperçu l'ombre d'un homme. Faut-il qu'elle ait du vice ! Ah ! Si je trouvais son particulier, comme je le jetterais dehors ! Mais je ne le trouve pas, c'est ça qui me ronge.

- Il ne vient peut-être personne, hasarda Octave.

Le concierge le regarda, surpris.

- Ce ne serait pas naturel. Oh ! je m'entêterai ; je le pincerai. J'ai encore six semaines, car je lui ai fait flanquer congé pour octobre... La voyez-vous accoucher ici ! Et, vous savez, monsieur Duveyrier a beau s'indigner en exigeant qu'elle aille faire ça dehors, je ne dors plus tranquille, car elle peut très bien nous jouer la mauvaise farce de ne pas attendre jusque-là... En somme, toutes ces catastrophes étaient évitées sans ce vieux grigou de père Vabre. Pour toucher cent trente francs de plus, et malgré mes conseils ! Le menuisier aurait dû lui suffire de leçon. Pas du tout, il a voulu louer à une piqueuse de bottines. Vas-y-donc, pourris ta maison avec des ouvriers, loge du sale monde qui travaille !... Quand on a du peuple chez soi, monsieur, voilà ce qui vous pend au bout du nez !

Et le bras tendu encore, il montrait le ventre de la jeune femme qui disparaissait difficilement dans l'escalier de service.

Émile Zola, *Pot-Bouille, Les Rougon-Maquart*,
Tome Trois, Aux Éditions du Seuil, 1970, p. 521.

3. Rappels, remarques et conseils :

On peut se réjouir tout d'abord d'une amélioration sensible de la moyenne en thème en 2012, comme le démontrent les statistiques exposées plus haut, ce qui prouve bien que le sujet de cette année, certes un peu plus long et difficile que celui de l'an dernier, n'était tout de même pas insurmontable, surtout pour qui avait soigneusement pris connaissance du texte et se souvenait d'avoir, un jour dans sa vie, lu un peu de Zola. D'ailleurs quelques lectures de littérature naturaliste tant française qu'espagnole étaient les bienvenues en une session où justement un extrait de *Fortunata et Jacinta* (1886-1887) de Galdós en version répondait et faisait pour ainsi dire écho au thème de Zola tiré de *Pot-Bouille* (1882). Mais même sans cette deuxième exigence, une bonne compréhension de l'extrait, partant d'une lecture approfondie, ainsi qu'une honnête connaissance grammaticale et lexicale devaient suffire à traduire correctement le texte.

Mais qu'est-ce donc que comprendre un texte, en vue d'une explication littéraire, linguistique ou d'une traduction, tous types d'exercices qui ne sont pas si éloignés l'un de l'autre au demeurant ? C'est d'abord être capable de se l'expliquer, de s'en représenter le contenu descriptif et narratif, actanciel et conceptuel, faute de quoi l'on s'engage à l'aveugle dans une traduction qui risque d'être littérale et donc lettre morte. Comme le temps de l'épreuve est compté pour produire un texte traduit, il convient tout d'abord de comprendre le sens général du texte, c'est-à-dire la situation (spatiale, temporelle, actancielle), les étapes et la progression d'un récit, la précision d'une description, mais aussi l'identité des personnages et de saisir leur façon de s'exprimer, c'est-à-dire le ton, le registre ou niveau de langue, voire l'ironie ou le sous-entendu que recèlent leurs propos. Voilà ce à quoi il fallait être sensible aussi bien qu'au sens des mots et des phrases avant de se lancer dans la traduction de ce texte de Zola. Plutôt que de se polariser sur d'apparents obstacles lexicaux ou terminologiques, comme "ce vieux grigou" ou "une piqueuse de bottines", qui en réalité n'en étaient pas, il était nécessaire de percevoir, au-delà du sens des mots et des phrases, l'imitation que faisait Zola du parler d'un concierge parisien de la fin du XIXe siècle. Imitation complexe si l'on considère que ce concierge contrefaisait lui-même le parler bourgeois pour se démarquer de la classe ouvrière qu'il dénigrait tout en laissant échapper quelques inflexions faubouriennes ("faire flanquer congé", "vas-y donc") qui trahissaient sa condition d'origine, et dont il fallait s'efforcer de rendre le sens, le registre et la tonalité de la façon la plus juste et la plus nuancée en espagnol, même si elles étaient devenues en partie désuètes pour nous.

Plus que d'autres textes peut-être, celui-ci exigeait, empreint qu'il était d'une familiarité quelque peu surannée, que l'on s'en soit imprégné avant de commencer à traduire. Et l'intérêt de cet extrait de Zola était, pour le traducteur, de prouver sa capacité, non seulement de comprendre le texte, mais de s'adapter à son contexte socio-historique et sociolinguistique. Et lorsque le sens des mots ou des énoncés, appartenant à un état de langue déjà différent du nôtre et à un registre oral où se

mêlaient divers niveaux, posait problème, il fallait y suppléer bien sûr par la réflexion linguistique mais aussi grâce à l'intuition sociolinguistique, la sensibilité littéraire et la justesse de ton, tout en restant grammaticalement (morphologiquement et syntaxiquement) irréprochable.

Cependant, les difficultés du texte n'étaient pas uniquement registrales ou stylistiques, tant s'en faut. À commencer par l'orthographe et même la ponctuation, notamment celle des interrogatives et des exclamatives. La syntaxe, qui était celle d'un discours oral ou se voulant comme tel, ne présentait pas à proprement parler de grandes difficultés, mais offrait aux candidats l'occasion de prouver qu'ils maîtrisaient certaines règles classiques de base dont nous listons ici les principales :

- la syntaxe de l'article défini et indéfini ("Monsieur/Monsieur Mouret" ; "une affaire pareille", "dans un tel abandon") ;
- les démonstratifs ("ces choses-là") ;
- les traductions du pronom *on* ("On ne s'introduit pas ...") ;
- les prépositions ("suivre des yeux" ; "dans l'escalier de service") ;
- l'équivalent ou plutôt les équivalents d'une périphrase modale comme *devoir + infinitif* au conditionnel passé ("elle aurait dû prévenir") ;
- les périphrases aspectuelles (*llevar + gérondif* pour "il y a deux mois que je la guette") ;
- le choix du mode (actualisant ou inactualisant) après *être d'avis que*, etc. ;
- l'emploi et la valeur des temps ("toutes ces catastrophes étaient évitées") ;
- la construction de la phrase hypothétique ("Ah ! Si je trouvais son particulier...") ;
- la concession (*avoir beau*) ;
- la tournure emphatique et la structure clivée ("c'est ça qui me ronge").

Nous les rappellerons ensuite dans l'étude détaillée, et renverrons les candidats à quelques passages de certains ouvrages de référence qu'ils doivent lire, relire et assimiler. Mais encore fallait-il savoir conjuguer correctement un verbe, régulier ou irrégulier. Or le jury a été étonné, cette année encore, de trouver des barbarismes de conjugaison inadmissibles et donc réhilitoires à ce niveau, qu'il taira dans ce rapport, mais qu'il a sanctionné sans aucune indulgence, le barbarisme verbal commençant d'ailleurs par la faute d'accentuation.

On répète à l'envi que traduire, c'est trahir. Il faudrait ajouter qu'un jour d'examen ou de concours, traduire, c'est d'abord choisir, et avoir le courage d'assumer son choix traductionnel. Rappelons qu'il convient de s'en tenir à une traduction et à une seule tout comme il convient, à l'inverse, d'éviter les omissions et de laisser des blancs sur la copie. Il faut que les candidats soient bien conscients et convaincus que ces deux attitudes de fuite par rapport au texte à traduire sont sanctionnées d'une manière ou d'une autre à divers degrés.

Honnêteté traductionnelle, c'est-à-dire intellectuelle, pratique systématique de la grammaire et de la traduction mais aussi fréquentation régulière des textes littéraires, tant français qu'espagnols, par une lecture active permettant de consolider les bases grammaticales et d'enrichir les tournures et le lexique, voilà ce qui requiert temps et attention, mais peut s'avérer payant un jour de concours. Rien que de très banal

somme toute dans ces quelques conseils, déjà formulés dans de précédents rapports, et qui nous conduisent maintenant au commentaire détaillé, phrase par phrase, du texte proposé cette année à la traduction.

4. Commentaire séquencé de la traduction du texte :

4.1. Vous comprenez, monsieur, expliquait le concierge, mon ennui et celui du propriétaire, le jour où je me suis aperçu de la chose.

→ Ya entiendo/entenderá (Ya comprende/comprenderá) usted, señor (caballero) - explicaba (comentaba) el portero (el conserje) - mi apuro (disgusto/preocupación) y el/la del casero (propietario/dueño), el día (en) que me di cuenta (enteré) de ello (del caso).

Sans être un impératif, ce "vous comprenez" initial a une expressivité allocutive et une force persuasive. Il implique l'interlocuteur dans son énonciation, lui impose presque le contenu de son propos et sa traduction ne pouvait en espagnol se contenter du mot à mot pour en rendre l'intensité : il fallait soit mettre le groupe verbal au futur, soit le renforcer par un adverbe (*ya*), ou les deux à la fois. L'impératif de certains verbes "figúrese", "imagínese" pouvaient aussi rendre cette intensification. Ces procédés ont été bien souvent absents dans les copies.

Que ce soit *señor* ou *caballero*, le mot devait être graphié ici avec une minuscule et, en situation de vocatif (dit aussi *allocutif* ou *interpellatif*), ne supportait pas d'article.

Le concierge (*portero*, *conserje*) n'était pas à confondre avec *guarda*, *guardia*, *vigilante* et encore moins avec *guardián*. Du point de vue de la ponctuation, les tirets, sans être obligatoires, sont préférables dans ce cas aux virgules en espagnol.

Si le substantif *ennui* a donné lieu à peu de contresens du type *aburrimiento*, il a été source d'assez nombreuses inexactitudes (*molestia*, *pesar*, etc.). Pour la traduction de *propriétaire*, à part *propietario* et *dueño*, on peut penser à *casero* qui correspond à la situation d'un propriétaire qui loue un bien à usage d'habitation ("Dueño de alguna casa, que la alquila a otro", *DRAE*). *El amo de la casa* ne rend pas tout à fait ce sens-là: c'est alors le patron d'un établissement, d'une boutique.

Le pronom-adverbe relatif *où*, à l'origine spatial, ne peut en aucun cas, comme on le sait, être traduit par *donde* lorsqu'il indique une situation temporelle mais doit l'être par : *en (el) que*, éventuellement par *cuando*, admis lui aussi, ou tout simplement par *que* précédé d'un terme de mesure et de division temporelle (*hora*, *día*, *semana*, *mes*, *año*) comme dans *el día que*.

La chose dit sans le désigner précisément un événement dont on a déjà parlé et auquel il est fait allusion : à part *cosa* et *caso*, on pouvait penser au pronom démonstratif neutre *ello*. Plus lourde, une périphrase telle que "de lo que estaba pasando" pouvait aussi rendre ce substantif.

4.2. Elle aurait dû prévenir, n'est-ce pas ?

→ Ella tenía que haber avisado, ¿no?

Le premier mot méritait attention : l'homonymie de la première et troisième personne du singulier aux temps imperfectifs et au subjonctif oblige, pour éviter toute ambiguïté, à employer ici le pronom sujet *ella*. Par ailleurs, cette périphrase modale au conditionnel passé admettait en espagnol plusieurs variantes, structurelles et temporelles, selon que l'on commençait, comme en français, par l'auxiliaire au conditionnel passé ("habría tenido que/hubiera tenido que/habría debido/hubiera debido") suivi de l'infinitif présent ou que l'on inversait l'ordre auxiliaire (*haber*) / semi-auxiliaire (*deber, tener que*) en commençant par une forme verbale simple (au conditionnel présent : "tendría que, debería" ou à l'imparfait de l'indicatif : "tenía que, debía") suivi d'un infinitif passé (*haber avisado*). Le semi-auxiliaire *devoir* était bien sûr à comprendre ici dans la modalité - dite déontique - de l'obligation laquelle, selon les "convenances" sociales, n'avait pas été respectée, c'est-à-dire dans sa nuance de reproche. Ainsi, à lui seul, l'infinitif passé pouvait-il aussi, de façon plus vive et expressive, rendre justement ce ton de reproche qu'impliquaient les propos du concierge :

"¡Haber avisado ella por lo menos ¡ ¿No?"

Advertir, prevenir ne sont que des synonymes partiels d'*avisar* qui est ici la plus exacte traduction du français *prévenir* au sens d' "Informer, avertir par avance" (Littré).

N'est-ce pas ? (¿no ?, ¿ o no ? ¿verdad ?, ¿no es verdad ? ¿ no es cierto ? ¿a que sí ? etc.) formule interrogative par laquelle on requiert l'adhésion de son interlocuteur ou de son auditoire, pouvait être rendue de diverses manières, mais non par *¿no es eso?* L'éventail des traductions pouvait servir à les alterner au cours du texte où cette formule revenait à deux reprises.

4.3 On ne s'introduit pas chez les gens, avec une affaire pareille cachée sous sa peau [...]

→ Una no se mete (nadie se mete/se introduce /se cuela) en casa ajena (de los demás) con semejante cosa escondida (una cosa parecida oculta) bajo la piel (dentro de sí) [...]

Le pronom sujet *on* du français réfère à une personne indéfinie dont l'indétermination est variable selon la visée de discours et le contexte. Ici, la traduction par une troisième personne du pluriel est à écarter d'emblée, car elle exclut toute participation du sujet, or le *on* de cette phrase sous-entend "ni vous ni moi", "ni personne partageant nos principes". Mais entre aussi en ligne de compte, dans la traduction, le critère syntaxique du régime du verbe : si ce dernier est pronominal, il rend impossible l'emploi de la tournure réfléchie, la séquence * se + se + Verbe étant agrammaticale. C'était le cas ici de verbes comme *meterse, introducirse, colarse*. Si l'on se contentait d'un seul pronom réfléchi ("No se introduce"), l'on commettait un grave contresens sur la personne sujet. À part le pronom indéfini *nadie* qui rend au négatif la valeur de base de *on*, la solution qui s'imposait était donc *uno*, qu'il était logiquement préférable ici au féminin.

Puis on préférera, au mot-à-mot "en casa de la gente", des traductions comme "en casa ajena" ou "en casa de los demás". Rappelons au passage que la construction prépositionnelle *introducirse a* (*entrar a, meterse a, etc.*), admise, est un américanisme pour *introducirse en* (*entrar en, meterse en, etc.*).

Qui tentait de traduire le mot *affaire* par *negocio* commettait un faux-sens, car il le restreignait à son acception commerciale; *asunto* n'était pas non plus très heureux alors que "semejante cosa", "una cosa parecida" rendaient mieux le sens général du français. Si l'on utilisait l'adjectif indéfini *tal*, il fallait veiller aux contraintes qui régissent sa syntaxe (**un tal* antéposé étant incorrect).

Dans la traduction de *sous*, la préposition simple (*bajo*), plus générale, est préférable à la locution prépositive (*debajo de*), laquelle s'applique à une situation plus concrète, précise et particulière. De nombreuses copies ont fait le mauvais choix. Mais on peut penser aussi à *dentro de sí* (avec l'accent diacritique sur *sí*, forme tonique du pronom réfléchi).

4.4. **Ma parole d'honneur ! monsieur, si ça devait continuer, nous aimerions mieux nous retirer chez nous, à Mort-la-Ville, n'est-ce pas ? madame Gourd;**

→ ¡(Mi) Palabra de honor, caballero! (¡Bajo mi palabra de honor! / ¡Le doy mi palabra de honor! / ¡Se lo juro, señor!), Si esto (eso) hubiera (hubiese) de continuar (seguir) así (igual), preferiríamos (nos gustaría más) retirarnos (volver) a nuestra casa (a nuestra tierra/a nuestro pueblo), a (en) Mort-la-Ville, ¿verdad, señora Gourd? (¿A que sí? / ¿No es cierto?)

Dans cette phrase, ni la locution interjective, ni la structure hypothétique correspondant à un irréel du présent et donc à un imparfait du subjonctif dans la protase et à un conditionnel dans l'apodose ne devait constituer des difficultés de traduction.

Aimer mieux, marquant une préférence plus affective que rationnelle, peut être traduit par *preferir* ou par *gustar*, sous réserve d'associer ce dernier à l'adverbe *más* (et non à *mejor*). *Querer más* provoque ici un contresens.

Concernant la toponymie, le principe consistant à ne pas traduire les noms propres, à moins que leur traduction ne soit déjà officiellement attestée, était d'autant plus vrai pour Mort-la-Ville, toponyme inventé et volontairement suggestif qu'il était inutile de s'évertuer à traduire, au risque d'obtenir des résultats parfois cocasses. Le verbe *se retirar* nous conduit à considérer ce toponyme en apposition soit comme un espace à atteindre (impliquant déplacement, trajet, voyage et donc la préposition *a* en espagnol) ou bien déjà atteint (le statisme du lieu d'arrivée et de retraite, point d'aboutissement du mouvement achevé impliquant la préposition *en*).

Relevant d'un terme d'adresse (ou apostrophe) à la fois personnel et social, "madame Gourd" ne devait pas comporter d'article défini dans la traduction. On opposera "señora Gourd" (vocatif en dialogue, dans une phrase interrogative ou exclamative) à "la señora (de) Gourd" dans un énoncé narratif ou descriptif.

4.5. **car Dieu merci ! nous avons de quoi vivre, nous n'attendons après personne...**

→ Porque (/que) ¡gracias a Dios! (¡a Dios gracias! / ¡bendito sea Dios!), tenemos con qué vivir (lo suficiente para vivir), no esperamos nada de nadie (no necesitamos a nadie/a nadie necesitamos/no necesitamos la ayuda de nadie/no contamos con nadie)...

Porque, pues ou simplement *que*, exprimant la cause en subséquence, traduisent mieux la conjonction de coordination *car* que ne le fait *ya que*, subordonnant ajoutant à la causalité une nuance d'évidence reconnue et incontestable, de causalité antécédente qui sur-traduit ici inutilement le texte source. La locution interjective *Dieu merci!* présentait plusieurs équivalents : *¡ a Dios gracias!*, *¡gracias a Dios!*, *¡ bendito sea Dios!* etc.

Mais la principale difficulté de ce segment a résidé dans le choix d'une préposition correcte pour la locution verbale *avoir de quoi* (= *tener con qué*) ainsi que dans la construction transitive indirecte du verbe *attendre* (*attendre après* dans le sens d'*avoir besoin* (*necesitar*) et non d'*attendre impatientement quelqu'un*, (*esperar a alguien*)). Si dans le premier cas, une traduction littérale équivalait à un solécisme (**tener de qué*), dans le deuxième cas (*esperar detrás de alguien*), elle aboutissait à un contresens qui frisait le non-sens. Il fallait faire preuve d'un tant soit peu d'ingéniosité pour trouver un équivalent à la lexie *attendre après quelqu'un* (*no necesitar a nadie, no esperar la ayuda de nadie, no andar detrás de nadie, no contar con nadie*).

4. 6. **Une maison comme la nôtre affichée par un ventre pareil !**

→ ¡Una casa como la nuestra, señalada (expuesta/comprometida/deshonrada/mancillada) por semejante barrigón (tal/tamaño vientre)!

Cette phrase illustre la nécessité de repenser les mots en contexte afin d'en déduire parfois le sens exact. Le verbe *afficher* apparaît dans *Le Littré* dans la phrase "afficher une femme" au sens de "compromettre sa réputation" et dans la construction pronominale "s'afficher : en mauvaise part, se compromettre publiquement" et au participe passé adjectivé, au figuré dans "honte affichée: rendue publique par celui-là même qui a commis l'action honteuse". Dans le contexte présent, c'est une jeune femme enceinte qui, aux yeux du concierge et conformément à certains principes moraux dont il se réclame, compromet de façon trop évidente la réputation de l'immeuble. Il y a donc dans cet emploi péjoratif du verbe *afficher* à la fois l'idée de montrer ostensiblement et de discréditer, de déshonorer publiquement. Dès lors, l'on pouvait exploiter les deux versants sémantiques du verbe français en songeant pour la traduction à des équivalents approchants tels que :

- *señalar, exponer, poner en evidencia, poner de manifiesto;*

- *comprometer, deshonrar, mancillar.*

Quant à *ventre*, traduisible par *vientre*, l'espagnol dispose de *panza, barriga, tripa*, ces deux derniers pouvant être dérivés augmentativement et péjorativement en *barrigón* et *tripón* ("ese barrigón", "ese tripón"). *Bombo* défini comme "vientre de las embarazadas", et registralement d'un niveau nettement familier et populaire, a été accepté.

L'adjectif *pareil* joue ici le rôle d'un déterminant sémantiquement proche de *tel, un tel*. S'il précède le substantif, *tal, igual, parecido, semejante* excluent l'article indéfini, cette omission étant fréquente mais non obligatoire lorsque ces adjectifs sont postposés au nom (Cf. Bedel, *Grammaire...*, § 105, p. 95). Par rapport à *tal + N*, la distribution *un + N + tal* est marquée et donc plus insistante. On pouvait penser aussi à l'adjectif indéfini *tamaño*, qui, bien que vieilli, peut revêtir une nuance intensificatrice et péjorative (Cf. dictionnaire *Salamanca*).

4.7. Car il l'affiche, monsieur; oui, on le regarde, quand il entre !

→ Porque (/Que) la señala (expone/pone de manifiesto/ compromete/deshonra), sí señor, ¡(y todos) lo/la miran (se fijan en él / la gente lo/la mira / se fija en él / sí que se lo/la mira) cuando entra!

Le pronom *on*, par rapport à la première occurrence qui intégrait les personnes extérieures à l'interlocution (Cf. *supra* 4.3.), correspondait ici à un autre point de vue. Il s'agissait ici d'une indétermination à laquelle le locuteur (et son interlocuteur) pouvaient certes avoir leur place mais qui concernait aussi et surtout un groupe extérieur à eux-mêmes. La traduction par *uno* ou par la première personne du pluriel, trop restrictives, ont été ici rejetées. La traduction par *se*, introduisant une tournure *impersonal activa*, a bien sûr été acceptée, à condition que, comme toujours, l'anaphore pronominale soit correcte (*vientre* → "se lo mira", *barriga* → "se la mira"). La préférence s'est orientée vers la troisième personne du pluriel ou vers l'usage du collectif *la gente*, solutions qui suggéraient mieux un regard anonyme extérieur, celui du qu'en-dira-t-on. Le pronom indéfini *todos* pouvait renforcer cette indétermination généralisée.

À part la traduction de *car* (Cf. *supra* 4.5.), cette phrase recelait surtout des difficultés d'anaphore pronominale et de traduction du sujet indéfini (*on*). Le premier point pouvait être résolu si l'on prenait juste le temps de bien analyser à quels éléments renvoyaient les pronoms personnels *l'* et *le* dans l'énoncé précédent, qui se substituaient respectivement à "la maison" et au "ventre". *L'* devait donc être traduit par *la*; quant à *le*, on s'attendait naturellement à ce que le pronom complément atone de troisième personne corresponde génériquement au substantif employé plus haut, satisfaisant ainsi à cette même exigence de cohérence anaphorique. Il en allait de même, cette fois, sur le plan du lexique : on s'attendait à ce que le verbe *afficher* soit repris par le même choix lexical précédemment opéré. Ces questions de cohérence discursive (anaphore, lexique) ont provoqué dans les copies quelques illogismes et dommages inutiles, qu'une (re)lecture attentive aurait permis d'éviter.

4.8. Elle a l'air très souffrant, dit Octave en la suivant des yeux, sans trop oser la plaindre.

→ Ella parece (tiene cara de) sufrir mucho (que sufre mucho/que está sufriendo mucho)

→ Ella tiene cara de dolor),

dijo Octave (Octavio), siguiéndola con la mirada (vista), sin atreverse (arriesgarse) demasiado (sobremanera) a compadecerla (compadecerse de ella/apiadarse de ella/a mostrarle piedad).

A été neutralisée pour l'occasion la différence, désormais peu courante et peu sensible de nos jours, entre *avoir l'air* au sens de *sembler, paraître* (où l'adjectif reste invariable) et *avoir l'air* au sens d'*avoir un aspect, une allure, une physionomie* (où l'adjectif se met au masculin singulier). Toutefois *aparentar*, trop intentionnel, ne pouvait rendre la seule apparence. Quant à *souffrant*, il ne pouvait se réduire à *enfermo, enfermizo, indispuesto* ou autres adjectifs faisant faux-sens. *Doliente* dans l'acception de *dolorido, afligido* (DRAE) ,"que encierra pena o aflicción" (Cf. dictionnaire *Salamanca*), peut être combiné ici avec des substantifs comme *expresión, apariencia, aspecto*.

Incise narrative dans le discours direct, la forme verbale "dit" devait évidemment être reconnue comme un passé simple et non comme un présent de l'indicatif et était donc à traduire par "dijo" et non par "dice". Il est regrettable que plusieurs candidats se soient laissé prendre à une homonymie du paradigme verbal qui ne tendait ici aucun piège.

Octave, prénom dont l'équivalent existe en espagnol, a été accepté sous ses deux formes. Rappelons à cette occasion qu'une fois le choix fait, dès la première occurrence, entre l'une ou l'autre langue, il faut s'y tenir tout au long du texte, souci de cohérence là aussi.

La préposition *de*, l'une des plus fréquentes et des plus fondamentales dans les deux langues, offre une riche palette de sens diversifiés selon les contextes. Dans *suivre des yeux*, il fallait l'interpréter comme introduisant un complément de moyen ou de manière et ne pas la traduire par *de* (solécisme) mais par *con* en espagnol.

Oser : *atreverse* convient mieux que *osar*, trop classique compte tenu de l'époque du texte source. Étrangement, on a relevé un nombre considérable d'erreurs commises sur la traduction de *plaindre* : *quejar, aquejar, lamentar* relèvent ici du contresens et dénoncent une maîtrise insuffisante du vocabulaire courant. Seuls, les verbes *compadecer, apiadar* traduisent cette acception de *plaindre* à condition de bien les construire ("compadecerla", "compadecerse/apiadarse de ella"), à moins qu'on ne leur préfère les locutions verbales "tenerle/mostrarle piedad".

4. 9. Je la vois toujours si triste, si pâle, dans un tel abandon...

→ Siempre la veo tan triste, tan pálida, tan desamparada (en tal desamparo/abandono/en un desamparo/abandono tal)...

Le substantif *desamparo* exprimait, de façon univoque, encore mieux que *abandono*, la situation de détresse et le participe passé adjectivé *desamparado* pouvait être une alternative à la traduction du groupe prépositionnel complément de manière ("en tal abandono", "en tal desamparo", sans article indéfini devant l'adjectif indéfini *tal*, à moins qu'il ne soit postposé cf. *supra* 4.3., 4.6.).

4.10. Mais elle a un amant sans doute.

- Pero tendrá algún amante, sin duda.
- Pero seguramente tiene un amante
- Pero a lo mejor tiene un amante
- Pero quizá(s) tenga (tiene) un amante.

Cette courte phrase fournissait bien sûr l'occasion d'utiliser le futur hypothétique dit aussi futur de conjecture. Des adverbes tels que *seguramente*, *a lo mejor*, *quizás* exprimaient mieux l'idée de probabilité que *seguro que* ou *sin duda*. Après *quizá(s)*, les deux modes ont été ici admis. Compte tenu de ce qui précédait et de ce qui suivait, l'expression du pronom sujet *ella* était maladroite et superflue car le contexte ne prêtait pas à confusion et la désinence verbale se suffisait donc à elle-même.

4.11. Ici, M. Gourd eut un sursaut violent.

- Entonces (en ese/aquel momento/instante), el señor Gourd se sobresaltó violentamente (tuvo un violento sobresalto).

Ici, adverbe de lieu, équivaut en l'occurrence, par glissement sémantique, à l'adverbe de temps *alors*, d'où la traduction au moyen de l'adverbe de temps *entonces* ou des groupes circonstanciels *en aquel/ese momento*, *en aquel/ese instante*. (*Aquel* et *ese* étant ici les plus appropriés). L'équivalent espagnol *aquí* (pouvant acquérir le sens temporel de *entonces*) était recevable et d'ailleurs présent dans bon nombre de copies.

Le texte passant du plan dialogique au plan narratif, "monsieur" n'apparaît pas ici au vocatif; et "señor" doit donc obligatoirement être introduit par l'article défini. (Cf. *supra* 4.4.)

Le prédicat *avoir un sursaut violent* pouvait tolérer une traduction littérale mais l'espagnol offre de bien meilleures solutions idiomatiques : avec *dar*, construit *directement* (*dar un sobresalto*) ou *indirectement* (*darle a uno un sobresalto*) ou avec le verbe *sobresaltar* dans sa forme pronominale *sobresaltarse* ("se sobresaltó"). *Dar* ou *pegar* pouvait s'associer à d'autres substantifs tels que *respingo*. *Asustarse* ou *llevarse un susto*, propositions inexactes, insistaient plus sur la cause immédiate du sursaut, qui n'est d'ailleurs ni un frisson ni un tressaillement (*estremecimiento*, *temblor*).

4.12. Nous y voilà ! Entendez-vous, madame Gourd ?

- ¡Ya (ahí/en eso) estamos! ¿Oye usted eso (lo está oyendo), señora Gourd ?

L'exclamation "Nous y voilà !" devait être entendue au sens figuré ("¡Ya estamos!", "¡Ahí estamos!", "¡En eso estamos!", "¡Ahí lo tiene!", etc.) et non au sens physique de l'aboutissement d'un mouvement, de l'arrivée dans un lieu ("¡Aquí llegamos!" ou encore "¡Ya llegamos!") qui produisait un grave contresens. *¡Eso es!* dénotait une équivalence (*c'est ça, exactement*), ce qui n'est pas le sens de l'expression française "Nous y voilà". L'interrogation ne comporte qu'un verbe mais sous-entend qu'on se réfère aux propos tenus par Octave. *Oír* (et non *entender*), tout seul, ne suffit pas. Il faut lui adjoindre un pronom (démonstratif ou personnel) neutre en fonction de COD : "¿Oye usted esto?", "¿Lo oye?", "¿Lo está oyendo ?".

4.13. Monsieur Mouret est aussi d'avis qu'elle a un amant.

→ El señor Mouret también opina (piensa/creo) que ella tiene un (algún) amante.

– Al señor Mouret también le parece que ella tiene algún amante.

Pour l'expression de l'article défini devant *señor*, cf. *supra* 4.11. Quel que soit le verbe choisi dans la principale, il introduit une subordonnée complétive à l'indicatif, mode actualisant qui rend probable, dans la représentation que s'en fait le locuteur, la présence d'un amant. La subordination a révélé quelques problèmes de *dequeísmo* (insertion abusive de la préposition *de* entre un verbe introducteur transitif direct et la conjonction de subordination) : rappelons que des constructions *dequeístas* telles que **pensar de que*, **crear de que*, etc. bien qu'attestées en espagnol (plus en Amérique qu'en Espagne, plus à l'oral qu'à l'écrit) sont fautives au regard de la norme actuelle (Cf. RAE, *Nueva gramática...*, § 43.2.5.a, p. 827).

Pour *tener* + COD de personne, rappelons que si *tener* n'indique pas un lien de parenté et n'est pas suivi d'un adjectif possessif, - ce qui est le cas ici -, il suit la règle générale : la détermination indéfinie du COD ne requiert pas ici la préposition *a*. On se reportera sur ce point précis à Gerboin-Leroy (*Grammaire...* p. 340, § 397), à Bedel (*Op. cit.*, p. 273-274, § 268) et à la RAE, (*Ibid.*, p. 661, § 34.3.3b.).

4.14. C'est clair, ces choses-là ne poussent pas toutes seules...

→ Desde luego (/está claro), esas (estas) cosas (ese tipo de cosas) no crecen solas (por sí solas).

Peu de choses à signaler dans cette phrase:

- "C'est clair" constate une évidence qui est devenue une vérité générale. Il a ici une valeur quasiment interjective et équivaut à la locution adverbiale *bien sûr* (*por supuesto, desde luego*). *Estar* devait donc être ici préféré à *ser*, qui certes n'était pas sémantiquement impossible mais donnait en contexte une autre nuance, restrictive et concessive, qui ne convenait pas ici.

- pour "ces choses-là", les démonstratifs "estas" et "esas" ont été admis, "aquellas" rejeté. (Cf. aussi *infra* 4.18. et 4.21.). *Ese*, teinté d'une nuance péjorative, peut avoir aussi un effet de sens catégorisateur ou classificateur proche de *ce genre de, cette sorte de* (Cf. Gerboin-Leroy, *Op.cit.*, p. 53, § 54.b) explicitable aussi par *ese tipo de*.

- le verbe *crecer* était à privilégier ici (*aparecer, venir, ocurrir* le rendent inexactement) et l'expression *tout seul* peut être traduite soit par l'adjectif simple ("solas") ou suffixé par un diminutif ("solitas"), soit par un groupe prépositionnel : "por sí solas", de por sí".

4.15. **Eh bien, monsieur, il y a deux mois que je la guette, et je n'ai pas encore aperçu l'ombre d'un homme.**

→ Pues (Pues bien), señor, llevo dos meses acechándola (espiándola) (hace dos meses que la espío/vengo acechándola desde hace dos meses), y todavía no he visto ni (siquiera) la sombra de un hombre.

Pour l'omission de l'article défini devant *señor* en situation interpellative, nous ne revenons plus sur ce point : on se reportera à 4.1., 4.4. et 4.7. Cette phrase était l'occasion d'utiliser la périphrase verbale d'aspect *llevar + gérondif*, très usuelle et idiomatique, pour insister sur la durée d'une action depuis son début. Autres possibilités : "desde hace dos meses la acecho", "hace dos meses que la acecho" ainsi qu'une autre périphrase verbale, plus lourde, avec *venir* (accompagné de la mention du point de départ de l'action ou de la durée de l'action depuis son origine "vengo acechándola desde hace dos meses"). Le verbe *ver* est, sans souffrir d'affaiblissement sémantique, la traduction la plus naturelle de *percevoir* (*percibir*, bien sûr, aussi, mais pas *apercibir*). *Distinguir* et *vislumbrar* ont été acceptés, mais non *divisar*. La séquence adverbiale *pas encore* donne par définition une vision inachevée de l'action, inscrite dans la même période d'énonciation que celle du locuteur et requiert par conséquent le passé composé selon la norme académique de l'espagnol.

4. 16. **Faut-il qu'elle ait du vice !**

→ ¡(Si) tendrá vicio! (¡(Si) será mala/viciosa! / ¡Cuánto/Qué vicio tendrá! / ¡Menudo vicio debe (de) tener!)

Cette petite phrase a donné bien du fil à retordre à la majorité des candidats. Une fois que l'on avait compris, - notamment grâce à l'inversion syntaxique du sujet "faut-il" dans une exclamative -, qu'il s'agissait de l'expression, non de l'obligation impersonnelle (*hacer falta que, tener que, ser necesario que*) mais d'une probabilité ("faut-il qu'elle ait" = elle doit avoir, il se peut qu'elle ait), formulée d'après une certaine logique d'expérience nécessaire pour avancer une explication d'un fait inexplicable autrement), on pouvait penser, pour traduire, à deux moyens susceptibles d'ailleurs de se combiner ici :

- le futur de probabilité ("tendrá vicio", "será viciosa") ;
- la conjonction *si* employée adversativement pour renforcer une explication (dénommée "*si* de protesta" par les grammairiens espagnols).

Les exclamatifs quantitatifs (*¡Cuánto...!* et par antiphrase, *¡Menudo...!* pouvaient aussi intensifier le groupe verbal modalisable par *deber (de)* : "¡Menudo vicio debe (de) tener!".

4.17. Ah ! Si je trouvais son particulier, comme je le jetterais dehors !

→ ¡Ah!, si encontrase (encontrara/hallase/hallara) a su prójimo (a su respectivo), ¡cómo (te) lo echaría fuera! (¡anda que no lo echaría a la calle!)

Aucune difficulté syntaxique dans cette phrase hypothétique à l'irréel du présent, dont le caractère exclamatif est renforcé dans l'apodose par l'adverbe *comme*, traduisible par "cómo" ou par une autre tournure exclamative de renforcement telle que "anda que no". *¡Ojalá!* ou *¡quién!* + *subjonctif imparfait* dans la protase faisait contresens. Pour "son particulier", selon la définition qu'en propose *Le Littré* "populairement et avec un sens défavorable, un individu, un quidam", on pouvait penser à *prójimo*, qui lui aussi offrait une généralisation péjorative du sens premier "cualquier hombre o mujer sin identificar" ("Coloquial"; "peyorativo", selon les marques d'usage du dictionnaire *Salamanca*) ou encore à *respectivo* substantivés. On pouvait songer à d'autres traductions (*galán*), mais sans tomber dans des particularismes par trop décalés ou anachroniques dont le catalogue s'est révélé assez abondant (*mancebo, costilla, media naranja, pibe, metete, moromo, etc.*). *Individuo*, bien qu'il puisse être connoté péjorativement, péchait par imprécision et l'adjectif *particular*, substantivé, a en espagnol un sens tout à fait différent ("Punto o materia de que se trata: *hablemos de este particular*", *DRAE*) : tous deux ont été sanctionnés comme des contresens. Quelle que soit la traduction choisie, il n'en reste pas moins que ce substantif COD renvoyait à un être humain actualisé de façon définie par un déterminant possessif : la préposition *a*, qui devait donc obligatoirement apparaître entre le verbe et le COD, a maintes fois été omise.

4.18. Mais je ne le trouve pas, c'est ça qui me ronge.

→ Pero no doy con él (no lo/le encuentro), esto (eso) es lo que me reconcome (me mina por dentro/me atormenta).

L'usage du pronom personnel atone *le* en fonction de COD reprenant anaphoriquement une personne singulière de sexe masculin ("son particulier") offrait un cas de *leísmo* courant et tout à fait correct et n'a donc pas entraîné de fautes. Ce n'est pas le cas de la structure emphatique clivée "c'est ça qui me ronge", mise en relief de la phrase simple "Ça me ronge". La traduction littérale de cette construction a abouti assez souvent à des solécismes gallicisants : rappelons la nécessité, dans un espagnol normatif, de reprendre le terme à emphatiser (le pronom démonstratif *ça/eso, esto* renvoyant ici au fait de ne pas trouver) devant le subordonnant (pronom relatif) sous forme de pronom-article neutre (*lo que*). Si *esto* et *eso* (ne portant jamais d'accent graphique), s'inscrivant tous deux dans l'espace interlocutif, ont été

acceptés, en revanche *aquello*, pronom démonstratif d'éloignement maximal, était incongru ici et a été sanctionné.

L'idée de lente destruction psychologique et de souffrance due à l'inquiétude pouvait être rendue par un des dérivés de *comer* : *reconcomer*, *recomer*, *carcomer*. On pouvait penser aussi à *atormentar* ou à *minar por dentro*. *Roer*, *corroer* dénotaient trop une atteinte physique.

4.19. Il ne vient peut-être personne, hasarda Octave.

→ Quizás no venga (viene) nadie (A lo mejor no viene nadie/ Puede que no venga nadie), se aventuró a decir (se atrevió a decir/se arriesgó a decir/aventuró) Octave (Octavio).

Le verbe *hasarder* n'a pas toujours été compris. Il ne s'agissait pas de *bredouiller*, *marmonner*, *parler entre ses dents* (*musitar*, *farfullar*, *susurrar* etc.). Employé ici intransitivement, *hasarder* signifie *oser exprimer une opinion* ou *se risquer à émettre une hypothèse* : l'on pouvait retenir cette idée de risque (*arriesgarse a decir*) ou d'audace (*atreverse a decir*) ou trouver un verbe équivalent, comme *aventurar* (*aventurarse a decir*, *aventurar*), mais il ne fallait pas se contenter uniquement de "se arriesgó" ou "se atrevió" ce qui, dans ce cas, amputait le sens du verbe français et le traduisait incomplètement.

4.20. Le concierge le regarda, surpris.

→ El portero (el conserje) lo (le) miró, sorprendido.

La traduction de la forme verbale "regarda", de même que la précédente, "hasarda" a bizarrement fait l'objet d'une erreur de temps dans un certain nombre de copies. Le passé simple n'y a pas été reconnu comme tel et a été traduit par un présent. On ne saurait trop insister sur la nécessité de bien (re)connaître les temps verbaux de la langue de départ car certains semblent ignorer l'existence du passé simple en français.

4. 21. "Ce ne serait pas naturel."

→ (Eso/esto) no sería (lo) natural (lo propio).

Pour l'adjectif *naturel*, dans le sens d'une conformité aux lois de la nature mais aussi à la raison, à l'usage commun, on pouvait penser non seulement à *natural* mais aussi à *propio* (dans le sens de : *característico*, *peculiar*, *auténtico*, *natural*). La traduction du pronom démonstratif neutre français n'était pas indispensable, mais si l'on choisissait de la faire, il fallait absolument exclure *aquello* (comme en 4.18.) qui renvoyait à un fait, état ou événement bien trop éloigné du locuteur ainsi que de son interlocuteur et démontrait ainsi une mauvaise compréhension du texte. Il semblerait utile, pour un certain nombre de candidats, de revoir les distinctions fondamentales

des démonstratifs (déictiques) et de leurs valeurs (spatiales/temporelles/notionnelles) en contexte.

4.22. Oh ! Je m'entêterai; je le pincerai.

→ ¡Oh! (¡Ea!) Me empeñaré (Porfiaré/me obstinaré/persistiré) y lo(/le) pillaré (cogeré/atraparé).

¡Ea!, "Interjección que se emplea para denotar alguna resolución de la voluntad, o para animar, estimular o excitar" (DRAE), "¡Oh (sí)!", "¡Vaya!", ont également été retenues. Large éventail de traductions pour *s'entêter* : outre *obstinarse*, *empeñarse*, *porfiar*, l'espagnol dispose de verbes comme : *aferrarse*, *empecinarse* et, plus familièrement *emperrarse*. C'est cette familiarité du registre que l'on retrouvait dans *pincer* et qui nous faisait comprendre ce verbe non au sens propre de *serrer* (*entre ses doigts*, *au moyen d'une pince* = *pellizcar*, *pinzar*) mais figuré de *prendre en faute*, *prendre sur le fait* (*pillar*, *coger*, *atrapar*). Pour des raisons sans doute autant phonétiques qu'orthographiques, le futur de l'indicatif a été malheureusement trop souvent confondu avec le conditionnel : la traduction en langue-cible ne peut que s'en ressentir et aboutir à un inutile contresens qu'aurait évité la maîtrise de ce point de conjugaison française.

4. 23. J'ai encore six semaines, car je lui ai fait flanquer congé pour octobre...

→ Me quedan aún (todavía) seis semanas, porque he conseguido (hecho) que la pongan de patitas en la calle (la echen fuera/la desahucien) para octubre...

Certains se sont égarés dans un grave contresens en comprenant *congé* au sens de repos ou de vacances. *Flanquer congé*, plus familier, violent et expressif que *donner congé* équivaut ici à *expulser* (*echar fuera*, *expulsar*, *poner de patitas en la calle*). Il existe aussi en espagnol un terme propre à ce type de situation, c'est *desahuciar* (*a un inquilino*) pour un propriétaire à l'égard d'un locataire. Ici le concierge n'expulse pas directement la locataire mais fait en sorte qu'elle le soit : ce factitif pouvait être traduit littéralement (*hacer*, moins marqué sémantiquement et donc plus adéquat que *mandar*, sanctionné ici comme faux-sens) ou par un verbe exprimant le moyen (*arreglárselas*, *apañárselas*) ou encore le résultat obtenu (*conseguir*, *lograr*, *obtener*) ce qui, étant envisagé dans une perspective résultative à partir du présent d'énonciation du locuteur-personnage orienté vers l'avenir ("J'ai encore six semaines"), implique que le passé composé français soit traduit ici par un passé composé et non par un prétérit en espagnol. Autre petit détail par ailleurs : il était préférable de ne pas associer *hacer* y *echar*, sous peine de cacophonie ("he hecho que la echen").

En français, la préposition *pour* marque une échéance précise dans le temps (*pour demain*, *pour octobre*), ou délimite une durée (*il est parti pour six mois*). C'est la préposition *para*, fixant un *terminus ad quem*, ou l'expiration d'un délai, qu'il faut

employer ici en espagnol et non *por*, cette dernière indiquant une date approximative (Voir à ce propos Bedel, *Op.cit.*, p. 259, § 258).

4. 24. **La voyez-vous accoucher ici !**

- ¡Se la imagina pariendo (dando a luz/parir/dar a luz) aquí!
- ¡Se imagina (Imagínese) que dé a luz aquí (tenga aquí el parto)!
- ¡No faltaría más que ella pariese (pariera/diera/diese a luz) aquí!
- ¡Tendría gracia que (menuda gracia si) ella pariera (pariese diera/ diese a luz) aquí!

Parir, par son côté désormais vulgaire et péjoratif, pouvait être mis ici dans la bouche du concierge scandalisé. Nous laisserons de côté les confusions entre *dar luz*, *dar la luz* et *dar a luz*, pour nous centrer sur la structure syntaxique de la phrase et sa tonalité ironique, ce qui donnait lieu à plusieurs variantes possibles. La proposition complétive infinitive pouvait rester telle quelle (*parir/dar a luz aquí*), ou se présenter sous forme de conjonctive au subjonctif ("que dé a luz aquí"), voire, puisque le verbe introducteur était un verbe de perception et de représentation (*ver*, *imaginar*), se mettre au gérondif ("pariendo/dando a luz aquí"). La construction interro-exclamative (avec inversion du sujet, cf. *supra* 4.16.) suggérait une éventualité repoussée à la fois avec indignation et ironie, ce dont pouvaient très bien rendre compte certaines locutions verbales comme : *tener gracia*, *no faltaría más*.

4.25. **Et, vous savez, monsieur Duveyrier a beau s'indigner en exigeant qu'elle aille faire ça dehors, je ne dors plus tranquille, car elle peut très bien nous jouer la mauvaise farce de ne pas attendre jusque-là.**

- Y además, sabe usted, por mucho (/más) que el señor Duveyrier se indigne (indigna) exigiendo que (se) vaya a hacerlo (eso) fuera (a otra parte), ya no duermo tranquilo (eso me ha quitado el sueño), porque nos puede muy bien jugar (muy bien/igual/el día menos pensado puede ella jugarnos) la mala pasada (la pesada broma) de no esperar hasta entonces.

La principale difficulté syntaxique de cette phrase résidait dans la traduction de la locution verbale *avoir beau* : plusieurs grammaires françaises de l'espagnol indiquent que la locution conjonctive *por más/mucho (muy + adj.)... que* équivalente est plus fréquemment suivie du subjonctif. Mais elles précisent aussi que cette tendance ne constitue pas une règle absolue, tant s'en faut, et qu'elle dépend de l'interprétation du contexte (réalité, effectivité/hypothèse, virtualité), comme pour toute concession. Le subjonctif peut être admis dans tous les cas après ce subordonnant et ici, en l'occurrence, l'indignation de M. Duveyrier, tout comme celle du concierge d'ailleurs, ne sont pas simplement envisageables de façon inactuelle ou imperfective mais bien réelles, observables, avérées : l'indicatif se justifiait donc lui aussi.

"En exigeant": ce gérondif français devait se traduire par son homologue espagnol. Ce qui caractérise en effet le gérondif, ce n'est pas simplement la relation de

dépendance entre deux verbes exprimant deux actions, faits ou événements en superposition simultanée, -totale ou partielle-, c'est aussi l'idée que ces derniers sont saisis dans leur déroulement, leur accomplissement, la durée se chargeant d'une valeur souvent instrumentale (moyen, manière), mais aussi causale, concessive, conditionnelle, etc. selon les contextes, tandis que *al+ infinitif* n'établit entre deux prédicats qu'un rapport temporel de simultanéité ponctuelle disant la coïncidence entre l'achèvement d'une action et le début d'une autre.

Sur le plan de la modalité, *très bien* dans "elle peut très bien" ne portait pas sur la qualité superlative d'une action, mais renforçait la vraisemblance du risque de l'accouchement. Il s'agissait ici d'un adverbe de commentaire phrastique évaluant le degré de réalité que le locuteur assigne au contenu propositionnel (Cf. Riegel, *Grammaire méthodique du français.*, XIII.3, p. 653). La traduction du groupe adverbial *très bien* pouvait prendre cette valeur mais à condition de ne pas se postposer au groupe verbal; par ailleurs l'espagnol disposait de : *igual, el día menos pensado*. Du point de vue lexical, *jouer une mauvaise farce*, est ici synonyme de *jouer le mauvais tour*, c'est-à-dire *jugar la mala pasada, la pesada broma, el bromazo*, l'espagnol *farsa* (d'origine française d'ailleurs), ayant au figuré, à part son sens théâtral, le sens de *duperie* et *d'imposture* et non de *blague* ou de *tour*.

4.26. En somme, toutes ces catastrophes étaient évitées sans ce vieux grigou de père Vabre.

→ Al fin y al cabo (Total/En fin/en resumidas cuentas), todas esas catástrofes se podían evitar (podían evitarse/se podían haber evitado/se evitaban/se hubieran evitado/se habrían evitado) sin el (ese) viejo tacaño (roñica/roñoso/agarrado) del tío Vabre (sin el tío Vabre, ese viejo roñica).

Cette phrase méritait qu'on en sériât les principales difficultés avant de la traduire :
a- valeur modale de l'imparfait de l'indicatif en français : comme on le sait, l'imparfait n'a pas qu'une valeur temporelle mais il a aussi une valeur modale (dans une phrase hypothétique à l'irréel du présent). Ici, comme dans d'autres énoncés ("Sans moi, il se noyait"; "Une minute de plus et le train déraillait"), il développe cette valeur modale jusqu'à équivaloir à un conditionnel passé, envisageant "un fait qui devait ou pouvait avoir lieu à un moment déterminé du passé, mais qui ne s'est pas accompli. Dans cet emploi encore, il se substitue à un conditionnel passé [...]" (Grevisse, *Le bon usage*, § 719, p. 671). En outre, la forme canonique du conditionnel passé apparaît peu après ("Le menuisier aurait dû lui servir de leçon"). L'espagnol connaît tout à fait la même compétence à développer cette valeur en discours et l'imparfait pouvait donc être conservé tel quel sans qu'il soit nécessaire de rétablir un conditionnel passé dans la langue-cible ("se habrían evitado", "se hubieran evitado"). L'idée de possibilité que mentionne Grevisse pouvait d'ailleurs très bien être explicitée par le semi-auxiliaire modal *poder*, d'où : "se podían evitar/podían evitarse/sepodían haber evitado/podían haberse evitado".

b- traduction de l'auxiliaire être : ici auxiliaire de passivation, associé au participe passé du verbe *evitar* (ou autres verbes parasynonymes : *eludir, esquivar*), il pouvait être traduit par *ser* ou *estar*. Mais l'espagnol préfère dans ce cas, dès qu'il le peut, l'impersonnelle pronominale de sens passif dite *pasiva refleja* : "se evitaban todas estas catástrofes".

c- construction "sans ce vieux grigou de père Vabre" : c'est une des constructions de l'apposition (avec aussi par exemple "sans le père Vabre, ce vieux grigou") "où le premier terme a une valeur appréciative, le plus souvent péjorative" (Arrivé, Gadet, Galmiche : *La grammaire d'aujourd'hui*, p. 69). La seconde de ces constructions était utilisable sans modification syntaxique en espagnol "sin el tío Vabre, ese viejo roñica", la première requérait l'article contracte défini devant le nom apposé "el/ese viejo roñica del tío Vabre"

d- sens et traductions de grigou : l'adjectif *grigou*, méconnu d'une bonne partie des candidats, ce qui trahissait sans doute par là un défaut de fréquentation des textes littéraires, a donné lieu aux interprétations les plus diverses et les plus fantaisistes. C'est un synonyme vieilli et familier d'*avare*, qui peut trouver son équivalent en espagnol dans : *tacaño, agarrado, roñica, roñoso*, etc. Le jury a su apprécier et valoriser la justesse de compréhension et de traduction de ce qui n'aurait dû être qu'un détail lexical.

Père dans "le père Vabre" ne doit pas être traduit pas *padre*, qui suggérerait alors une autorité ecclésiastique. C'est *tío* qui convient le mieux ici.

4.27. Pour toucher cent trente francs de plus, et malgré mes conseils !

→ ¡Por cobrar (ganar) ciento treinta francos más, y a pesar de (pese a/desoyendo) mis consejos!

La préposition *pour* indique à la fois le but mais aussi le mobile de l'action : l'appât du gain du loyer par le propriétaire. *Por* et *para* ont été admis, ainsi que *con tal de* (Ex. "Con tal de ganar dinero, es capaz de todo", cf. Rico, *Diccionario de dudas...*, p.426). Traduire dans ce contexte *toucher* par *tocar* relevait d'une méconnaissance du vocabulaire usuel de base en langue d'arrivée.

Quelques copies ont malheureusement montré que la règle de l'apocope du numéral *ciento* n'est pas encore maîtrisée. Rappelons aussi, à propos d'un nombre, qu'il doit être traduit en toutes lettres.

La locution adverbiale *de plus*, indiquant ici une quantité excessive, ne devait en aucun cas être traduite littéralement ici par *de más* (= *de sobra* : en trop), comme on a pu le lire plus d'une fois, mais simplement par *más*.

À noter une variante lexicale proche des locutions *a pesar de* ou *pese a*, combinée dans ce contexte au substantif *consejos* : *desoír los consejos*.

4.28. Le menuisier aurait dû lui suffire de leçon.

→ Lo del carpintero debió de escarmentarlo (aleccionarlo) bastante (por lo menos)

→ El carpintero debía (debió de dejarlo/dejarle) suficientemente escarmentado (aleccionado).

→ Ya debía (de) bastarle y escarmentarlo (le), con lo del carpintero.

Pour la traduction de la périphrase modale au conditionnel passé (cf. supra 4.2. "elle aurait dû prévenir"). Mais la modalité n'était pas ici tout à fait la même : il ne s'agissait pas ici purement d'obligation stricte (*tener que*) mais de convenance mêlée à de la vraisemblance (*deber (de), haber de*). Quelques autres points semblent avoir embarrassé les candidats :

- *Menuisier* : ce nom de métier appartenant pourtant au lexique de base (mais pas toujours connu des candidats comme l'ont prouvé plusieurs traductions inexactes: *ebanista, leñero, maderero*) se référait à l'être humain lui-même mais aussi aux événements et faits liés à sa personne. On pouvait bien sûr le traduire par "el carpintero" mais, paraphrasable en "l'affaire du menuisier", "en qui concerne le menuisier", etc., il correspondait mieux à "Lo del carpintero".

- traduction et construction de *bastar* (*bastarle a uno, bastar con, ser suficiente* mais pas **bastar como* et encore moins **bastar de lección*)

- traduction de *servir de leçon* : *servir de lección, aleccionar*, et mieux encore *servir de escarmiento, escarmentar* (Cf. le proverbe: "No se escarmienta en cabeza ajena")

Dans cette courte phrase s'imbriquaient donc plusieurs difficultés qui la rendaient finalement assez délicate à traduire pour atteindre à un passable degré d'authenticité.

4. 29. **Pas du tout, il a voulu louer à une piqueuse de bottines.**

→ ¡Qué va! (¡Nada de eso!), ha querido alquilar un cuarto (una habitación) a una cosedora de botines (botinas) / a una que cose botines).

La locution adverbiale *pas du tout* ne pouvait supporter une traduction littérale et ne correspondait pas non plus à *ni siquiera*. Pourtant les locutions espagnoles la traduisant ne manquaient pas : *de ningún modo, de ninguna manera/forma, para nada, nada de eso, pero no, pues nada, ¡ Qué va !*

Louer : ce n'était pas tant le verbe lui-même que l'usage de son régime qui peut poser problème. En effet, celui-ci est transitif dans les deux langues mais réclame plus en espagnol qu'en français l'expression d'un COD minimal en cohérence sémantique avec le sens du verbe (*casa, cuarto, habitación, piso*), complément dont l'effacement est d'un usage bien plus courant en français (verbe transitif employé intransitivement ou absolument). Ce problème de construction se posait tant pour *alquilar* que pour *arrendar*.

Le groupe nominal *pikeuse de bottines* ne constituait pas en réalité un obstacle terminologique aussi intraduisible qu'il n'y paraissait : malgré sa connotation socioprofessionnelle méprisante dans la bouche du locuteur, il fallait d'abord comprendre que le substantif *pikeuse*, dérivé du verbe *piquer*, ne se référait pas à l'idée de soustraction frauduleuse du bien d'autrui, et ne signifiait donc pas *voleuse*,

ce qui confinait à l'aberration, mais à celle de couture (de deux étoffes, à la machine, éventuellement à des fins ornementales). D'ailleurs, la *piqueuse de bottines* n'était pas plus une *voleuse (ladrona)* ou une *chipeuse (mangante)* qu'une *vendeuse (vendedora)* de bottines (*botinera*) ou de chaussures (*zapatera*) ni même qu'une modiste (*modista*) ou qu'une simple couturière (*costurera*). *Piqueur*, se était, selon la définition du *Littré* (un(e) "Ouvrier, ouvrière employés à coudre des ouvrages de cordonnerie"). C'était donc bien du verbe *coser* qu'il fallait partir, car il vaut à la fois pour *coudre* et pour *piquer*, d'où l'on pouvait aisément déduire le dérivé nominal *cosedora de botinas*. Il va sans dire que, en dehors des faux-sens et contresens mentionnés plus haut (*ladrona, vendedora*, etc. et d'autres encore, comme *picadora*), le jury a accepté les approximations du type *pespuntadora* ou *ribeteadora de botinas*. *Embastar*, quant à lui, désignait, en habillement, cordonnerie, etc., l'opération du bâti provisoire préalable à celle de la couture définitive. Mais si l'on ne connaissait vraiment pas ou ne se rappelait pas la suffixation nominale de *coser*, il était toujours possible de passer par la tournure relative, "una que cose botinas", qui ne manquait d'ailleurs ni de naturel ni de spontanéité en espagnol. Un bon sens un rien inventif devait et pouvait ici suppléer à un défaut de connaissance lexicale et d'information technique et terminologique qui n'était pas incriminable. Sanctionnant à des degrés divers toute une collection d'inexactitudes allant de la botte (*bota*) ou de la chaussure (*zapato* ou *calzado*) en passant par l'espadrille (*alpargata*,) ou le brodequin (*borceguí*), etc., et sans entrer dans plus de détails vestimentaires, le jury a admis également *botín* ("calzado de cuero, paño o lienzo, que cubre la parte superior del pie y parte de la pierna, a la cual se ajusta con botones, hebillas o correas") et *botina* ("calzado que pasa algo del tobillo"), tous deux attestés dans le *DRAE*.

4.30. **Vas-y donc, pourris ta maison avec des ouvriers, loge du sale monde qui travaille !**

→ ¡Pues anda (¡Pues hala! ¡Pues ea!), echa a perder (arruina) tu casa con obreros, aloja (a) gentuza (canalla) que trabaja!...

La phrase interjective "Vas-y-donc" n'était bien sûr pas à entendre comme une injonction à se déplacer et à se rendre physiquement dans un lieu précis ("¡Vete allí!", contresens, comme en 4.12. pour "Nous y voilà !") mais comme une exhortation ou un encouragement ironique à s'engager dans une entreprise risquée ou désavantageuse. Les interjections *¡Ea!*, *¡hala!*, *¡anda!* et *¡venga!* semblent ici les plus appropriées, accompagnées ou non de *pues*.

De même, il ne fallait pas prendre "le sale monde", si l'on ose dire, au sens propre du terme. ("Sucio mundo", "sucia gente", "gente sucia", etc. faisaient ici contresens). L'adjectif "sale", antéposé (cf. sale monde/monde sale), marquait au figuré une dévalorisation et une indignité sociales qui pouvaient trouver en espagnol une solution adjectivale (*mala gente*), lexicale (*canalla*) ou mieux, suffixale (*gentuza*).

Construction directe ou prépositionnelle du COD animé humain : le groupe nominal "du sale monde" est introduit en français par l'article partitif qui n'existe pas en

espagnol et ne peut être traduit que par l'article zéro, ce qui prive *gentuza* ou *canalla* de toute détermination antéposée et donc, l'exempte normalement de la préposition *a*. Toutefois, "sale monde" est déterminé à droite par une relative adjectivale "que trabaja" ou même par un adjectif *trabajadora* qui fournit une information déterminative, ce qui justifie la construction avec *a*. ("No se suelen construir con preposición los nombres comunes de personas sin artículos ni otro determinativo [...] Pueden llevarla, sin embargo, las construcciones que proporcionan *INFORMACIÓN DETERMINATIVA*, es decir, asimilable a la que aportan los artículos o los demostrativos." (RAE, *Nueva gramática...*, 34.3.2.a. Presencia y ausencia de preposiciones en grupos nominales indefinidos, p. 660).

Enfin, le verbe de la relative doit rester à l'indicatif : le verbe *trabajar* ne renvoie pas à une virtualité ou à une éventualité mais bien à une réalité sociale.

4.31. **Quando on a du peuple chez soi, monsieur, voilà ce qui vous pend au bout du nez !**

→ Cuando uno tiene (acoge/mete) (a la) plebe (al populacho) en casa, señor, ¡esto(eso) es lo que le puede caer encima (le espera a la vuelta)!

→ Cuando tienes plebe en casa, ¡esto (eso) es lo que te puede caer encima!

Alors que la première traduction du pronom *on* était contrainte par une question de régime verbal (Cf. *supra*, 4.3), cette dernière occurrence du texte présentait une indétermination basée sur des personnes certes anonymes mais émanant d'un groupe social (celui des propriétaires et même à l'origine d'un propriétaire en particulier, celui de l'immeuble en question), auquel étaient assimilés ou s'assimilaient le locuteur et son allocutaire. L'indéfinition se concevait comme allant d'une singularité généralisée à une généralisation maximale, autorisant *uno* et *se*, mais rejetant la troisième personne du pluriel qui excluait le locuteur et son interlocuteur. Autre solution, sans doute la mieux adaptée à une certaine familiarité du dialogue où le concierge, apostrophant son locataire, allocutaire réel avec lequel il instaure une certaine connivence, est celle qui consiste à utiliser ici le tutoiement ("metes", "tienes"), susceptible donc de référer, à travers l'allocutaire pris à témoin par le locuteur, à un sujet impersonnel.

Le collectif *peuple* (*populacho*, *plebe*, *chusma*, etc., et non simplement *pueblo* ni même *gente del pueblo*) ne comporte en espagnol aucune détermination, ni à gauche ni à droite du nom. Donc pas de construction prépositionnelle du COD cette fois ("Cuando metes/tienes populacho en casa"), sauf si l'on insère l'article défini "Si metes al populacho/a la plebe en casa", solution qui a été tout à fait admise.

Enfin, une connaissance et une sensibilité suffisantes des langues espagnole et française devaient dissuader les candidats de traduire littéralement l'idiotisme *pendre au bout du nez*, ce qui s'est pourtant assez souvent produit, causant un effet cocasse et un grave contresens. Mieux que "la amenaza que te pende sobre la cabeza", des tours tels que "es lo que te puede caer encima", "lo que te espera (a la vuelta)", "lo

que te has buscado", etc. rendaient avec plus de spontanéité la familiarité imagée de l'expression française.

4.32. Et, le bras tendu encore, il montrait le ventre de la jeune femme qui disparaissait difficilement dans l'escalier de service.

→ Y, con el brazo todavía tendido (tendido aún el brazo), señalaba (enseñaba/mostraba) el vientre de la joven que iba desapareciendo (desaparecía) difícilmente (con dificultad /penosamente) por la escalera de servicio.

Le groupe nominal "Le bras tendu" est, malgré l'absence de préposition en français, à analyser comme un complément circonstanciel de manière. Sa traduction en espagnol réclame la préposition *con*, à moins que l'on ne préfère la solution qu'offre la proposition participiale dite *participio absoluto*, auquel cas le participe doit occuper la position aperturale, même si cette règle, on le sait, est quelque peu artificielle et imparfaitement suivie. Mais cette recommandation normative n'a pas toujours été respectée par les candidats. Par ailleurs, quelques copies ont opté à tort pour (*ex*)*tenso* ou *tensado*, alors que la forme régulière du participe passé (*ex*)*tendido* convenait mieux pour désigner ici le geste du bras.

La jeune femme n'est pas forcément une petite femme, et par conséquent *mujercita* tenait alors du contresens. Le groupe nominal *la jeune femme*, maladroitement calqué du français dans *la joven mujer* ou pire, inversé en *la mujer joven*, (la place de l'adjectif étant signifiante et non interchangeable ici), gagnait de toute façon à être réduit elliptiquement au seul adjectif substantivé au féminin : *la joven*.

Pour l'adverbe *diffícilmente*, on pouvait traduire par un groupe prépositionnel complément de manière *con dificultad* ou, littéralement, par *difícilmente* ou *penosamente*, en veillant à conserver l'accentuation écrite de l'adjectif paroxyton dont il dérivait. Rappelons la règle : les adverbes en *-mente* sont les seuls composés qui soient considérés par la norme actuelle comme doublement accentués et maintiennent donc l'accentuation écrite sur les adjectifs qui en portent un (comparer : *penosa* -> *penosamente*, *difícil* -> *difícilmente*).

La pénibilité et la progressivité du mouvement pouvaient être rendues, en plus de l'imparfait, par la périphrase aspectuelle *ir + gérondif*. Enfin, cette idée même de mouvement, dans le choix de la préposition, écartait *en* (statisme, intériorité ou intériorisation) au profit de *por* (dans son acception de traversée d'un espace). Le choix de la préposition a pourtant souvent été fautif dans bien des copies.

Nous terminerons ce rapport par une proposition de traduction qui, conformément au principe d'unicité traductionnelle énoncé au début de ce rapport, résulte d'un choix parmi les variantes qui viennent d'être examinées lors de l'analyse de détail.

5. Traduction proposée :

- Usted entenderá, señor, -explicaba el portero-, mi apuro y el del casero, el día que me di cuenta de ello. Ella tenía que haber avisado, ¿no? Uno no se mete en casa ajena con semejante cosa escondida bajo la piel [...] ¡Palabra de honor, señor! Si esto hubiese de seguir así, preferiríamos retirarnos a nuestra casa, en Mort-la-Ville. ¿Verdad, señora Gourd? Porque, gracias a Dios, tenemos con qué vivir, no esperamos nada de nadie... ¡Una casa como la nuestra señalada por semejante barrigón! Porque la señala, ¡sí señor, y todos lo miran cuando entra!

- Ella parece sufrir mucho -dijo Octave- siguiéndola con la mirada, sin atreverse demasiado a compadecerla. Siempre la veo tan triste, tan pálida, tan desamparada... Pero tendrá un amante, sin duda.

En ese instante, el señor Gourd se sobresaltó violentamente.

- ¡Ya estamos! ¿Oye usted, señora Gourd? También el señor Mouret opina que ella tiene un amante. Desde luego, ese tipo de cosas no crecen solas. Pues bien, señor, llevo dos meses acechándola y todavía no he visto ni la sombra de un hombre. ¡Si tendrá vicio! ¡Ah! Si encontrase a su respectivo, ¡cómo lo echaría fuera! Pero no doy con él; eso es lo que me reconcome.

- A lo mejor no viene nadie, se aventuró a decir Octave.

El portero lo miró, sorprendido.

- No sería natural; ¡Oh! Me empeñaré, lo pillaré. Me quedan aún seis semanas, porque he conseguido que la pongan de patitas en la calle para octubre... ¡Se la imagina usted pariendo aquí! Y sabe usted, por mucho que el señor Duveyrier se indigne exigiendo que se vaya a hacerlo fuera, ya no duermo tranquilo porque nos puede muy bien jugar la mala pasada de no esperar hasta entonces... Al fin y al cabo, todas estas catástrofes se podían evitar sin el viejo tacaño del tío Vabre. ¡Todo por cobrar ciento treinta francos más, y eso, a pesar de mis consejos! Lo del carpintero debía haberle servido de escarmiento por lo menos. ¡Qué va!, ha querido alquilar el cuarto a una que cose botines. Pues ¡hala!, echa a perder tu casa con obreros, aloja a gentuza que trabaja. Cuando uno tiene al populacho en casa, señor, ¡eso es lo que le espera!

Y con el brazo todavía tendido, mostraba el vientre de la joven que iba desapareciendo con dificultad por la escalera de servicio.

6. Références citées dans le commentaire :

. Arrivé M., Gadet F., Galmiche M. : *La grammaire aujourd'hui*, Paris, Flammarion, 1986.

. Bedel, J.-M. : *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, PUF, 1997.

. Gerboin P., Leroy Ch. : *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Paris, Hachette, 1991-1994.

. Grevisse, M. : *Le bon usage*, [9^e édition], Gembloux, Duculot, 1969.

- . Littré E., Beaujean A. : Le Petit Littré, *Dictionnaire de la langue française* [1874] (abrégé par A.Beaujean), Paris, Ed. Le livre de poche, 1990.
- . R.A.E. *Diccionario de la lengua española* < <http://www.rae.es/rae> >
- . R.A.E. *Diccionario panhispánico de dudas* < <http://lema.rae.es/dpd>>
- . R.A.E. *Nueva gramática de la lengua española*, Manual, Madrid, Espasa, 2010.
- . Riegel M., Pellat J.-Ch., Rioul R. : *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 4^e ed. 2009.
- . Seco, M. : *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, 10a edición, Madrid, Espasa, 2006.

II.2.2 Version

Rapport établi par Madame Axelle Vatrican

1. Données statistiques concernant l'épreuve de version (les moyennes sont données sur 10)

Nombre d'inscrits : 905

Nombre de présents : 313

Nombre d'admissibles : 90

Moyenne des présents : 2,79/10

Moyenne des admissibles : 4,61/10

NOTES	PRESENTS	ADMISSIBLES
< 1	108	5
>= 1 et < 2	18	3
>= 2 et < 3	23	2
>= 3 et < 4	53	16
>= 4 et < 5	50	23
>= 5 et < 6	34	20
>= 6 et < 7	23	17
>= 7 et < 8	2	2
>= 8 et < 9	1	1
>= 9 et < 10	1	1
	592	0

2. Texte de la version

Maximiliano bajó la escalera como la baja uno cuando tiene ocho años y se le ha caído el juguete de la ventana al patio. Llegó sin aliento al portal, y allí dudó si debía tomar a la derecha o a la izquierda de la calle. El corazón le dijo que fuera hacia la calle de San Marcos. Apretó el paso pensando que Fortunata no debía andar muy a prisa y que la alcanzaría pronto. “¿Será aquélla?” Creyó ver la toquilla azul; pero al acercarse notó que no era la nube de su cielo. Cuando veía una mujer *que pudiera ser ella*, acortaba el paso por no aproximarse demasiado, pues acercándose mucho no eran tan misteriosos los encantos del seguimiento. Anduvo calles y más calles, retrocedió, dio vueltas a ésta y la otra manzana, y la *dama nocturna* no parecía. Mayor desconsuelo no sintió en su vida. Si la encontrara era capaz hasta de hablarle y decirle algún amoroso atrevimiento. Se agitó tanto en aquel paseo vagabundo, que a las once ya no se podía tener en pie y se arrimaba a las paredes para descansar un rato. Irse a su casa sin encontrarla y darse un buen trote con ella... a distancia de treinta pasos, dábale mucha tristeza. Pero al fin se

hizo tan tarde y estaba tan fatigado, que no tuvo más remedio que coger el tranvía de Chamberí y retirarse. Llegó y se acostó, deseando apagar la luz para pensar sobre la almohada. Su espíritu estaba abatidísimo. Asaltáronle pensamientos tristes, y sintió ganas de llorar. Apenas durmió aquella noche, y por la mañana hizo propósito de ir al *hotel* de Feliciano en cuanto saliera de clase.

Hízolo como lo pensó, y aquel día pudo vencer un poco su timidez. Feliciano le ayudaba, estimulándole con maña, y así logró Rubín decir a la otra algunas cosas que por disimulo de sus sentimientos quiso que fueran maliciosas.

-Tardecillo vino usted anoche. A las once no había vuelto todavía.

Y por este estilo de frases vulgares que Fortunata oía con indiferencia y que contestaba de un modo desdeñoso. Maximiliano reservaba las perezas de su alma para ocasión más oportuna, y con feliz instinto había determinado iniciarse como uno de tantos, como un cualquiera que no quería más que divertirse un rato.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, edición de Francisco Caudet, Madrid, Cátedra, 2002, p.467-468.

3. Commentaire d'ensemble:

Le texte choisi cette année était extrait du roman de Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, publié en 1887. Fortunata fait la rencontre d'un jeune étudiant, Maximiliano, qui tombe éperdument amoureux d'elle. Le passage relate le moment où Maximiliano parcourt les rues de Madrid, pour suivre de loin sa bien-aimée Fortunata, qu'il vient juste de rencontrer. Le texte, de longueur moyenne, ne présentait que très peu de difficultés lexicales (sens de *toquilla* et interprétation de l'expression *la nube de su cielo*) et quelques tournures idiomatiques qu'un agrégatif doit toutefois pouvoir traduire sans difficulté (*dudó si, y que contestaba*). On rappellera concernant les noms propres, que la cohérence du texte doit être préservée ; aussi optera-t-on pour la traduction de tous les prénoms qui apparaissent dans le texte ou pour la non traduction de ceux-ci. L'alternance entre traduction et non traduction des prénoms a été sanctionnée par le jury.

Il fallait pour traduire ce passage de Galdós, s'efforcer de garder le ton du texte et, bien entendu, respecter le registre de langue. Le ton familier adopté par un trop grand nombre de candidats a été sanctionné et ce, même si le sens du texte était compris : *un cualquiera* ne pouvait être traduit par 'un Jean Foutre', expression très familière, qui de plus, ne correspondait pas au sens que lui donne Galdós dans le texte. On le répète : la familiarité est à bannir d'un texte de version.

La familiarité de ton est la marque d'un certain relâchement qui va de pair avec deux autres erreurs relevées à plusieurs reprises dans les copies : les anachronismes et les problèmes de ponctuation. Il est regrettable qu'un agrégatif

traduise « a las once » par « vingt-trois heures », expression qui n'était pas utilisée par les auteurs de la fin du XIX^{ème}. Des erreurs graves de ponctuation sont également très fréquemment commises par les candidats. On relèvera entre autre, l'absence de virgules qui rend le texte illisible, la confusion entre le point et le point-virgule et, plus grave encore, l'absence de majuscule après un point. Enfin, un agrégatif doit à tout prix éviter les barbarismes de conjugaison et notamment pour la conjugaison du passé simple.

Une fois encore, on rappellera que traduire consiste à s'interroger non seulement sur le sens du texte d'origine mais également sur le sens du texte proposé par le traducteur. Une version de qualité est le fruit d'un entraînement mais aussi d'un travail de réflexion sur la langue. On invitera les futurs candidats à lire et notamment les auteurs classiques pour en assimiler le style et la pensée.

4. Commentaire séquencé de la traduction du texte:

Maximiliano bajó la escalera como la baja uno cuando tiene ocho años y se le ha caído el juguete de la ventana al patio.

como la baja uno : il fallait utiliser ici la forme impersonnelle « on ». La phrase à valeur générique pouvait donc aussi bien être restituée par un présent, temps utilisé dans le texte (« comme on les descend... »), que par un conditionnel relié à une subordonnée d'hypothèse (« comme un garçon de huit ans les descendrait si son jouet était tombé par la fenêtre dans la cour »).

se le ha caído el juguete : cette construction propre à l'espagnol *se le*, introduit un datif *le* marquant la provenance et le caractère non intentionnel de l'acte. Un équivalent tel que « laisser tomber » en français pouvait rendre le sens de l'expression.

de la ventana al patio: de nombreuses fautes de construction ont été commises. On rappellera qu'on « laisse tomber *par* la fenêtre » et non « *desde* la fenêtre ». La préposition « a » ne pouvait pas être traduite par « vers » ni « à » la cour. Attention à l'usage des prépositions : elles sont difficiles à utiliser dans les deux langues et une mauvaise utilisation de celles-ci conduit indiscutablement à des fautes de construction.

Llegó sin aliento al portal, y allí dudó si debía tomar a la derecha o a la izquierda de la calle.

al portal: *el portal* pouvait être traduit par « le porche », « la porte », « la porte d'entrée » mais difficilement par « le portail ». La construction *llegó al portal a*

quelquefois posé des problèmes au candidat : « il arriva *au* porche » a été sanctionné par le jury.

dudó si debía tomar: des sollécismes ont été commis. Une fois de plus, on attirera l'attention des candidats sur le régime prépositionnel de ces verbes. *Dudar si* peut être rendu par « se demander si » ou « hésiter à ».

El corazón le dijo que fuera hacia la calle de San Marcos. Apretó el paso pensando que Fortunata no debía andar muy a prisa y que la alcanzaría pronto.

El corazón: « son cœur » et « son intuition » ont été acceptés par le jury.

le dijo que: si le verbe 'decir' avait bien une valeur d'ordre, en revanche, le candidat devait veiller à ne pas utiliser un terme marquant un ordre trop impérieux : « lui intima » et « lui dicta » ne rendaient pas le sens du texte. « Son cœur lui dit » ou « l'invita à » semblaient plus appropriés.

que la alcanzaría pronto: si l'expression « qu'il l'atteindrait » était maladroite, d'autres traductions, proposées par les candidats, étaient possibles : « qu'il serait rapidement à sa hauteur / qu'il la rejoindrait vite / qu'il aurait tôt fait de la rejoindre ».

“¿Será aquella?” Creyó ver la toquilla azul; pero al acercarse notó que no era la nube de su cielo.

“¿Será aquella?»: ici, le style direct était utilisé et il était nécessaire de le respecter. L'emploi du pronom « aquella » a posé des difficultés au candidat. La traduction littérale « celle-là » a été sanctionnée par le jury de même que « celle là-bas ». Le doute est ici marqué par le futur hypothétique *será* et par le pronom d'éloignement *aquélla*. La phrase revêt donc un fort caractère hypothétique. Le personnage ne pense pas qu'il s'agisse de Fortunata. Aussi les traductions « peut-être est-ce elle ? » ou « et si c'était elle ? » ont-elles été rejetées. Les phrases telles que « serait-ce elle ? », « était-ce elle ? » semblaient mieux traduire la pensée du personnage.

la toquilla azul : ce mot était la seule réelle difficulté lexicale du texte. Il désignait une petite coiffe ou tout simplement un foulard que l'on nouait autour de la tête.

no era la nube de su cielo : l'expression, inventée par l'auteur, était difficile à traduire et donnait lieu à plusieurs interprétations. *La nube de su cielo* peut désigner Fortunata tout entière, qui est à la fois la source de sa félicité et l'objet de ses pensées : « l'étoile de son firmament », « l'ange de son ciel », « l'azur de son ciel » étaient de bonnes traductions. Le jury a valorisé les candidats qui se sont efforcés de

conserver la métaphore d'origine. L'interprétation selon laquelle « la nube » renvoyait au foulard et « su cielo » à Fortunata, a été également acceptée.

Quando veía una mujer *que pudiera ser ella*, acertaba el paso por no aproximarse demasiado, pues acercándose mucho no eran tan misteriosos los encantos del seguimiento.

que pudiera ser ella: la proposition relative très hypothétique ici, pouvait être traduite par un subjonctif (« pût » ou « eût pu ») ou par un conditionnel (« aurait pu »). La forme de l'imparfait de l'indicatif (« qui pouvait ») était maladroite et avait de plus un faible caractère hypothétique.

pues acercándose mucho no eran tan misteriosos los encantos del seguimiento: comme à de nombreuses reprises dans le texte, ainsi que dans les romans de Galdós, les voix du narrateur et des personnages s'enchevêtrent. Cette seconde partie de la phrase est bien l'expression de la pensée du personnage. Certaines traductions permettaient de rendre l'oralité de son discours : « sans quoi les charmes de la poursuite perdaient de leur mystère / car à trop vouloir se rapprocher, les charmes de la poursuite perdaient de leur mystère ».

los encantos : ni « les plaisirs » ni « les enchantements » ne pouvaient rendre le sens de *encantos* dont la meilleure traduction était sans doute « les charmes ».

del seguimiento : « la filature » semblait peu appropriée au contexte mais n'a pas été lourdement sanctionné par le jury.

Anduvo calles y más calles, retrocedió, dio vueltas a ésta y la otra manzana, y la *dama nocturna* no parecía.

dio vueltas a ésta y la otra manzana: le jury a accepté les deux interprétations : « fit le tour de plusieurs pâtés de maisons » et « fit le tour d'un pâté de maison et du suivant ». En revanche, on s'étonnera qu'un agrégatif ignore le sens du mot *manzana* et que des traductions aussi fantaisistes que « le pommier / le quartier / le croisement » aient été proposées...

Mayor desconsuelo no sintió en su vida.

no sintió: le passé simple (« il ne sentit ») et le plus-que parfait (« il n'avait senti ») ont été acceptés par le jury.

Si la encontrara era capaz hasta de hablarle y decirle algún amoroso atrevimiento.

Si la encontrara era capaz hasta de hablarle: cette construction hypothétique qui mêle le subjonctif *encontrara* et l'indicatif *era capaz*, renvoie au monologue intérieur de Maximiliano.

Si la encontrara: *encontrar* ici devait se traduire par "retrouver" et non par "rencontrer". « Si jamais il la retrouvait » était une traduction qui permettait de donner plus de force au caractère hypothétique de la situation envisagée.

era capaz hasta de hablarle: le conditionnel (« il serait même capable ») et l'imparfait (« il était même capable ») ont été acceptés. L'oralité du discours du personnage pouvait aussi être rendue par « oui, il serait capable de ».

y decirle algún amoroso atrevimiento: une traduction littérale n'était pas envisageable ; le jury a valorisé les copies des candidats qui ont su conservé l'idée d'audace et de mot d'amour (« d'oser lui adresser quelque compliment amoureux / de lui faire quelque audacieuse déclaration »).

Se agitó tanto en aquel paseo vagabundo, que a las once ya no se podía tener en pie y se arrimaba a las paredes para descansar un rato.

en aquel paseo vagabundo : de bonnes traductions ont été proposées par les candidats : « au cours de cette promenade vagabonde / sans but / cette promenade au hasard des rues / dans cette quête vagabonde ».

a las once : comme cela a déjà été signalé, l'anachronisme commis par certains candidats est regrettable ("vingt-trois heures") de même que la fâcheuse tendance à ignorer l'accord en français du mot « heures ».

Irse a su casa sin encontrarla y darse un buen trote con ella... a distancia de treinta pasos, dábale mucha tristeza.

Irse a su casa : ici, *su casa* désignait bien la maison de Maximiliano et non celle de Fortunata. « Aller chez elle » était un contre-sens. Maximiliano envisage la possibilité de devoir rentrer chez lui sans même avoir pu retrouver sa bien-aimée.

y darse un buen trote con ella : les candidats ont trop souvent buté sur cette expression. On s'étonnera même du caractère sexuel donné à *un buen trote con ella* (« s'envoyer en l'air » / « passer un bon moment avec elle » / « passer un moment bien chaud avec elle »), qui traduit une méconnaissance totale des auteurs de la fin du XIX^{ème} siècle. Le candidat pouvait penser au mot « trotte » en français et en dériver le sens de l'expression.

Pero al fin se hizo tan tarde y estaba tan fatigado, que no tuvo más remedio que coger el tranvía de Chamberí y retirarse.

se hizo tan tarde : le passé simple (« il se fit ») et l'imparfait (« il se faisait ») ont été acceptés par le jury.

el tranvía de Chamberí : en l'absence de contexte, le jury a bien entendu accepté « le tramway pour Chamberí » et le « tramway à Chamberí ».

Llegó y se acostó, deseando apagar la luz para pensar sobre la almohada. Su espíritu estaba abatidísimo.

Llegó y se acostó, deseando apagar la luz : le souhait très fort exprimé par le gérondif *deseando*, traduisait également l'impatience du personnage et ne pouvait en conséquence se traduire par un simple « souhaitait » ou « voulait » à moins d'y ajouter une expression telle que « au plus vite ». « Impatient de », « désireux de », « et se hâta de » étaient de bonnes traductions.

pensar sobre la almohada : l'expression utilisée ici, bien que proche de « consultarlo con la almohada », était inventée par l'auteur. Le jury a toutefois accepté l'équivalent proche de « pour que la nuit lui porte conseil » ainsi que l'expression littérale « pour réfléchir sur l'oreiller ».

Asaltáronle pensamientos tristes, y sintió ganas de llorar. Apenas durmió aquella noche, y por la mañana hizo propósito de ir al hotel de Feliciano en cuanto saliera de clase.

Apenas durmió aquella noche : le mot *apenas* placé en début de phrase consiste en un procédé de focalisation, c'est-à-dire de mise en relief. Une des façons de traduire en français cette mise en relief était la construction « c'est...que / si », construction qu'il fallait donc privilégier ici : « c'est à peine s'il dormit cette nuit-là ». On pouvait également avoir recours à l'inversion du pronom « à peine dormit-il cette nuit-là ».

en cuanto saliera de clase : l'absence de contexte donnait une certaine latitude au candidat. Une formule très générale telle que « dès la sortie des cours » permettait de contourner cette difficulté.

Hízolo como lo pensó, y aquel día pudo vencer un poco su timidez. Feliciano le ayudaba, estimulándole con maña, y así logró Rubén decir a la otra algunas cosas que por disimulo de sus sentimientos quiso que fueran maliciosas.

estimulándole con maña: cette construction gérondive a parfois posé quelque difficulté aux candidats. Il était préférable de le rendre par un verbe conjugué. *Estimular* avait ici le sens d'encourager, littéralement, être un facteur de stimulation et *maña*, celui d'habileté.

algunas cosas que ... quiso que fueran maliciosas: cette proposition relative ("que... quiso...maliciosas") qui comportait une subordonnée substantive ("que fueran maliciosas") a dérouté quelque peu les candidats ; le jury reconnaît que la phrase était délicate à traduire. Littéralement, Rubín « voulait que ses propos soient malicieux pour éviter de trahir ses sentiments ». La répétition du pronom étant d'une lourdeur extrême en français, l'une des possibilités était de la traduire par « quelques mots qu'il voulait malicieux » ou « volontairement malicieux ».

por disimulo de sus sentimientos: la préposition *por* signifiait la cause intentionnelle (« avec l'intention de ») mais ne pouvait se traduire que par « pour » en français.

-Tardecillo vino usted anoche. A las once no había vuelto todavía.

Tardecillo: il fallait bien entendu, traduire le diminutif ; on pouvait ainsi opter pour « un peu tard », « assez tard ».

no había vuelto todavía: on veillera à éviter les répétitions, celle du verbe « rentrer » par exemple ici, lorsque elles n'apparaissent pas dans le texte d'origine. On pouvait donc traduire *vino* par « vous êtes rentrée » et *no había vuelto todavía* par « vous n'étiez toujours pas de retour ».

Y por este estilo de frases vulgares que Fortunata oía con indiferencia y que contestaba de un modo desdeñoso.

Y por este estilo de frases vulgares: l'ellipse du verbe traduisait la pensée du narrateur qui semble ici s'adresser de façon très directe au lecteur. Il fallait veiller à conserver la marque d'un style oral : « et autres phrases banales ». L'oralité n'a pas été perçue par les candidats qui ont commis un contre-sens et ont traduit la phrase par « c'était à cause de ce genre de phrases que... ». On rappellera que *vulgares* ne signifie ni « vulgaires » ni « grossières » mais « banales, triviales, habituelles ».

y que contestaba de un modo desdeñoso: la construction transitive possible en espagnol (« contestar una pregunta / una frase ») devait ici se traduire bien sûr par « et auxquelles elle répondait ».

Maximiliano reservaba las purezas de su alma para ocasión más oportuna, y con feliz instinto había determinado iniciarse como uno de tantos, como un cualquiera que no quería más que divertirse un rato.

y con feliz instinto: rappelons qu'« heureux » peut revêtir exactement le même sens qu'en espagnol. La traduction littérale pouvait donc être conservée.

como un cualquiera que no quería más que divertirse un rato: si le sens de « un cualquiera » était bien celui de « n'importe qui », « un homme quelconque », peu de candidats ont cherché à éviter la cacophonie que produisait la répétition du pronom « qui » dans « comme n'importe *qui qui* ». « Tel un homme quelconque qui ne... » était une traduction possible. On ne répètera pas ce qui a été commenté un peu plus haut au sujet de la familiarité de ton adoptée pour la traduction de « un cualquiera ».

5. Proposition de traduction :

Maximiliano descendit les escaliers comme on les descend lorsqu'on a huit ans et que l'on a laissé tomber par la fenêtre son jouet dans la cour. Il arriva devant le porche, hors d'haleine, et là, se demanda s'il devait tourner à droite ou à gauche. Son cœur l'invita à se diriger vers la rue de San Marcos. Il se dépêcha, pensant que Fortunata ne devait pas marcher très vite et qu'il aurait tôt fait de la rejoindre. « Serait-ce elle ? » Il crut voir son foulard bleu ; mais en s'approchant, il se rendit compte que ce n'était pas l'étoile de son firmament. Lorsqu'il voyait une femme qui pût être elle, il ralentissait son allure, pour ne pas trop s'en approcher, car la faible distance faisait disparaître les charmes de la poursuite. Il parcourut des rues et des rues, revint sur ses pas, fit le tour de plusieurs pâtés de maisons, mais la dame de la nuit n'apparaissait pas. Il n'avait pas senti de plus grande peine de toute sa vie. Si jamais il la retrouvait, oui, il serait capable de lui parler et de lui dire quelque audacieux mot d'amour. Il s'agita tant et si bien au cours de cette promenade vagabonde, qu'à onze heures, il ne pouvait déjà plus se tenir debout et qu'il lui fallait s'appuyer contre les murs pour se reposer un moment. Rentrer chez lui sans l'avoir retrouvée et faire un bout de chemin avec elle... à trente pas de distance, le rendait fort malheureux. Mais à la fin, il se fit si tard et il était si las qu'il n'eut d'autre solution que de prendre le tramway pour Chamberí et de rentrer chez lui. Son esprit était profondément abattu. Des pensées tristes l'assaillirent et il eut envie de pleurer. C'est à peine s'il dormit cette nuit-là et, le lendemain matin, il décida d'aller à l'hôtel de Feliciano dès la sortie des cours.

Il fit comme il avait dit et, ce jour-là, il parvint à surmonter quelque peu sa timidité. Feliciano l'aidait et l'encourageait habilement, et c'est ainsi que Rubín parvint à dire à l'autre quelques mots volontairement malicieux afin de ne rien dévoiler de ses sentiments.

- Vous êtes rentrée bien tard hier soir. A onze heures, vous n'étiez toujours pas de retour.

Et autres phrases banales de ce genre que Fortunata écoutait avec indifférence et auxquelles elle répondait d'un ton dédaigneux. Maximiliano réservait la pureté de son âme pour d'autres circonstances plus adaptées, et un heureux instinct lui avait permis de s'initier comme bien d'autres, comme un homme quelconque qui ne demandait qu'à se divertir un moment.

II.3 Composition en espagnol

Rapport établi par Monsieur Bernard Bessière

Données statistiques concernant l'épreuve

Nombre d'inscrits : 905

Nombre de présents : 312

Nombre d'amissibles : 90

Moyenne des présents : 5,16/20

Moyenne des admissibles : 9,24/20

Composition en espagnol		
Notes	Présents	Admis
< 1	19	0
>= 1 et < 2	52	0
>= 2 et < 3	24	0
<= 3 et < 4	54	7
>= 4 et < 5	26	7
>= 5 et < 6	18	3
>= 6 et < 7	20	3
>= 7 et < 8	21	9
>= 8 et < 9	24	15
>= 9 et < 10	12	9
>= 10 et < 11	10	7
>= 11 et < 12	10	9
>= 12 et < 13	2	2
>= 13 et < 14	8	7
>= 14 et < 15	5	5
>= 15 et < 16	5	5
>= 16 et < 17	1	1
>= 17 et < 18	1	1
>= 18 et < 19		
>= 19 et <= 20		
Absents	589	0
Copies blanches	4	0

Sujet

“Aunque no tuviera la alegría del derrumbe instantáneo de un régimen de espantos, la ruptura con el franquismo fue una ruptura genuina. Para conseguirla la izquierda hizo muchas concesiones, pero hacer política consiste en hacer concesiones, porque consiste en ceder en lo accesorio para no ceder en lo esencial; la izquierda cedió en lo accesorio, pero los franquistas cedieron en lo esencial, porque el franquismo desapareció y ellos tuvieron que renunciar al poder absoluto que habían detentado durante casi medio siglo [...]. Por lo demás, afirmar que el sistema político surgido de aquellos años no es una democracia perfecta es incurrir en la perogrullada: tal vez exista la dictadura perfecta -todas aspiran a serlo, de algún modo todas sienten que lo son-, pero no existe la democracia perfecta, porque lo que define a una democracia de verdad es su carácter flexible, abierto, maleable -es decir, permanentemente mejorable-, de forma que la única democracia perfecta es la que es perfectible hasta el infinito [...]. Y no veo ninguna razón para que quienes por edad no intervinimos en aquella historia no debamos celebrarlo; tampoco para pensar que, de haber tenido edad para intervenir, nosotros hubiésemos cometido menos errores que los que cometieron nuestros padres”.

[Javier Cercas, *Anatomía de un instante*, Barcelona, Mondadori, 2009, p. 432-433.]

Enjuicie esta cita aduciendo ejemplos precisos.

La citation est tirée de *Anatomía de un instante*, du romancier Javier Cercas, dont le succès d'édition et de réception fut considérable en Espagne [sa lecture était recommandée par la bibliographie du concours]. Relevant de l'essai politique et de la réflexion psychologique, le livre dépasse largement le thème du 23-F qui lui sert d'axe. Cercas semble se tenir à égale distance de deux postures opposées. D'une part du discours dominant des années 1980-1995 enclin à bâtir le double mythe du consensus idéal et du panthéon charismatique : Rey – Suárez – Miranda – Gutiérrez Mellado - Carrillo – Tarancón – Tarradellas – González, etc. Et d'autre part de l'historiographie des années 2000-2010 souvent impitoyable avec les acteurs de la Transition. Si Cercas rend justice à l'œuvre de la génération de la Transition, il n'en ignore ni les limites ni les lacunes. Son point de vue est moins celui d'un historien que celui d'un intellectuel-citoyen qui interroge le passé récent. Âgé de 13 ans à la mort de Franco, il n'a pas participé à cette phase de l'Histoire mais a vu la génération de ses parents le faire, avec ses erreurs mais aussi ses espoirs et ses succès. D'où une certaine empathie, inhabituelle chez les représentants de sa génération, peu encline d'ordinaire à louer les vertus de la Transition.

Trop de candidats ont ignoré les subtilités de la citation et, sans véritablement aborder les grandes articulations de l'opinion proposée, se sont livrés à un épuisant rappel événementiel. Il ne s'agissait nullement de dévider l'exhaustif récit

chronologique des années de Transition ni de passer en revue tous les acteurs, grands et petits de cette période... histoire de convaincre le correcteur qu'on "connaissait sa Transition sur le bout des doigts". Trop dire revient souvent à dire peu. La citation étant longue, il était nécessaire de sélectionner les expressions fortes qui méritaient d'être commentées et donnaient lieu à un développement précis qui s'inscrivait dans le raisonnement de Cercas. Nul n'était tenu d'adopter sans nuance la pensée de l'auteur pas plus que de chercher à la contredire systématiquement. Il convenait de garder un esprit critique et de poser une réflexion personnelle. Dès l'introduction ou dans la première partie, il convenait d'annoncer la périodisation adoptée [1976-1982 ou 1975-1986] en prenant la peine de la justifier brièvement.

* « *ruptura con el franquismo* » : Demeurée longtemps l'objectif de l'anti-franquisme [notamment PCE, PSOE et PSP], la *ruptura democrática* laissa, dans les faits, la place à une *ruptura pactada*. Certains analystes utilisent même le syntagme *reforma otorgada* : temps des occasions manquées, des reniements, de la réforme imposée par les élites franquistes, des exigences auxquelles se seraient pliés les partis de gauche et les syndicats, du pacte de silence et de l'ignorance des aspirations populaires. Dès 1978, dans un article de l'*Encyclopedia Universalis* intitulé « Le processus de démocratisation », le politologue José Vidal-Beneyto écrivait : « la reforma ha derrotado a la ruptura ». Pour Cercas, pourtant, il s'agit bien d'une "rupture" puisque, au bout du compte, le franquisme fut éradiqué et la démocratie rétablie.

* « *ruptura genuina* » : Alors qu'en Europe plusieurs transitions succédèrent à une guerre [Allemagne, Italie] ou à un soulèvement militaire [Portugal], l'Espagne connut un cheminement plutôt pacifique qu'il convient toutefois de relativiser. Entre 1975 et 1982, en effet, on dénombra près de 700 victimes causées par une triple source de violence : terrorisme d'extrême gauche-ETA ; terrorisme d'extrême-droite ; violence institutionnelle [voir Sophie Baby *et al.*, *Violencia y transiciones políticas a finales del siglo XX. Europa del Sur-América Latina*, Madrid, Casa de Velázquez, 2009; Mariano Sánchez Soler, *La Transición sangrienta*, Barcelona, Península, 2010]. D'autre part, il est incontestable que le calendrier de la Transition fut imposé par les représentants de l'ancien régime, notamment le roi, désigné par Franco en 1969, ainsi que le président du gouvernement (Suárez) et celui des Cortes (Fernández-Miranda), tous deux ex ministres-secrétaires du *Movimiento*. L'ancien ministre UCD de l'Intérieur, Rodolfo Martín Villa, reconnaît que 75% des ministres de cette période provenaient du régime antérieur [25 años de S.M. Don Juan Carlos I, Madrid, Real Academia de Historia, 2002, p. 569]. Quant à Alfonso Osorio, vice-premier ministre du même cabinet, il confirme qu'à aucun moment les élites franquistes n'avaient envisagé de voir le processus leur échapper : « Llevar a la oposición a colaborar en un proceso de democratización que respetara la legalidad franquista fue una de las grandes tareas que Suárez tuvo que realizar » [Bénédicte André-Bazzana, *Mitos y mentiras de la Transición*, Madrid, Viejo Topo, 2006, p. 34]. Si le rythme de la Transition fut

effectivement marqué par le secteur franquiste, c'est malgré tout la pression populaire [grèves, manifestations] et le résultat des élections de juin 1977 qui réorientèrent le *modus operandi* de la suite du processus. Quand, dans une perspective comparatiste [voir Samuel Huntington, *La tercera ola. La democratización a finales del siglo XX*, Barcelone, Paidós, 1994], on étudie les phénomènes transitionnels tels qu'ils se sont déroulés au Chili, en Argentine, en Afrique du Sud, dans les pays de l'Est, au Cambodge, puis tout récemment, dans les pays arabes ["printemps" de 2011] ou encore en Birmanie [2012], on peut dire qu'il n'existe aucun paradigme imitable.

Le candidat devait rappeler que le cas espagnol fut effectivement « genuino » [authentique et original] eu égard à la spécificité de l'ancien régime [son origine, sa durée, le facteur religieux et surtout le projet d'instauration monarchique, absent de la plupart des autres schémas transitionnels].

*« concesiones / la izquierda cedió en lo accesorio / los franquistas en lo esencial ». La suite de la citation se présentait comme une réflexion éthique sur l'essentiel et l'accessoire, l'idéalisme et le pragmatisme, la doctrine et la *praxis*, les concessions qu'on peut ou non accepter pour atteindre un objectif supérieur. Pour Cercas, on l'a dit, le bilan est globalement positif puisque le franquisme fut éradiqué. Or n'était-ce pas le rêve caressé par des millions de démocrates au terme de quatre décennies de dictature, projet clairement exprimé dans les programmes de la *Junta* [été 1974, dominée par le PCE] puis de la *Plataforma* [été 1975, dominée par le PSOE]? On pouvait rappeler brièvement que ce régime « de espantos » était né fascisant [national-syndicalisme, militarisme, mythe de l'Empire], avant d'évoluer vers le national-catholicisme [la figure du prêtre supplantant peu à peu celle du héros phalangiste], pour s'achever dans une dictature répressive sous les auspices de technocrates néo-capitalistes et pro-monarchistes. Il était utile de signaler que le grand dessein de réconciliation nationale, qui supposait la culture du dialogue et des concessions, avait été une idée défendue dès le milieu des années 50 par le PCE depuis l'exil et la clandestinité. D'où, vingt ans plus tard, la fluidité inattendue [mais explicable, nous y reviendrons] des relations PCE-UCD et l'appui décisif accordé par Carrillo à la solution monarchiste, à la différence d'un PSOE, d'abord réticent puis condamné à un "baroud d'honneur". À ce propos, on pouvait annoncer, mais pour le développer plus loin, que la Transition fut aussi le temps des stratégies, des ruses mémorielles et des non-dits, chaque leader œuvrant avec plus ou moins d'habileté en faveur du groupe ou de l'institution qu'il représentait.

Cercas affirme d'emblée que la dictature et la démocratie sont de nature diamétralement opposée, dans une alternative « dictadura perfecta / democracia imperfecta ». Or, qu'est-ce qui peut expliquer qu'un régime de 40 ans se soit dilué en deux années à peine [15/12/76 : référendum sur la *Ley para la Reforma política* ; 06/12/78 : référendum sur la *Constitution*] si ce n'est précisément l'illusion de la perfection et le mythe de la pérennité ? « Tal vez exista la dictadura perfecta –todas

aspiran a serlo, de algún modo todas sienten que lo son ». Comme l'illustre son testament, Franco est mort en affirmant la pérennité de son édifice. En prononçant le célèbre « todo atado y bien atado » au crépuscule d'une année qui avait vu le prince d'Espagne jurer d'instaurer une "Monarchie du 18 juillet", Franco, comme beaucoup de dictateurs, était convaincu d'avoir fondé une « dictadura perfecta ».

De fait, tout tendait à conforter le *Caudillo* dans ses certitudes puisque l'édifice reposait sur un appareil législatif réputé "inaltérable" de sept *Lois fundamentales* adoptées entre 1938 et 1967, le tout "couronné" par la seconde *Loi de Succession* de 1969 [cette dernière, non "fondamentale", Franco se réservant le droit de l'abroger en cas de faux-pas du prince]. L'édifice reposait aussi sur une foi inébranlable dans les institutions que le *Caudillo* avait conçues avec l'aide de quelques proches collaborateurs, d'abord Serrano Súñer puis Carrero Blanco notamment. Après l'unification de la Phalange-JONS et de la Communion traditionaliste des carlistes en 1937, naquit le *Movimiento* qui intégra également les droites ruralistes et les lambeaux de la CEDA, le courant monarchiste, le secteur réputé libéral d'*Acción católica nacional de propagandistas* [ACPNP], enfin l'*Opus Dei*.

*La "perfection" apparente de l'édifice venait du fait qu'il ne s'agissait ni de partis [vocalbe tenu pour tabou jusqu'en 1976] ni même d'associations, mais de "familles" officiellement unies dans le service de la patrie, la dévotion à Franco et au catholicisme. Même apparence de "perfection" dans le système représentatif [depuis 1942, *Cortes* aux *procuradores* presque toujours désignés] et l'organisation syndicale [verticalisme de la OSE, défini dès 1938 par le *Fuero del Trabajo* sur le patron mussolinien]. Enfin Armée et Église. Mais si la fidélité de la première ne se démentit jamais, on ne saurait en dire autant de l'Église qui, traversée par l'esprit réformiste de Vatican II [1962-1965], donna du fil à retordre au régime finissant : *tancada* de Montserrat (1970), *Conjunta* (1971), *caso Añoveros* (1974), etc. Au total, fort de ces *Leyes fundamentales* et de l'appui inconditionnel du *Consejo Nacional del Movimiento*, des *Cortes*, du *Consejo del Reino*, de l'Armée et pendant longtemps de l'Église, et ne doutant pas de la fidélité du peuple et de celle d'un prince qu'il avait cru soustraire à l'influence de son père, Franco était convaincu de la "perfection" de son œuvre. D'autant qu'il avait conscience d'être l'homme providentiel envoyé par Dieu, comme le proclamait la formule inscrite sur les pièces de monnaie : *Caudillo de España por la gracia de Dios*. Cela dit, s'il se berçait d'illusions, ses conseillers, eux, n'ignoraient rien des lézardes du régime finissant : menaces terroristes croissantes [assassinat de Carrero], multiplication des grèves, infiltration de CCOO dans l'appareil syndical, rébellion du clergé basque, *encerronas* catalanes, mouvement culturel d'opposition, développement des *movimientos vecinales*, changement de mentalité dans les masses, etc.] Le navire prenait l'eau mais le *Caudillo* ne voulait pas le voir.

*En contraste avec le fantasme de la perfection qui, selon Cercas, anime toute dictature, le romancier sourit de la lapalissade qui consiste à définir la démocratie comme un système par essence « perfectible, flexible, abierto, maleable ». A l'opposé du "système idéal" franquiste qui prit parfois les allures d'une théocratie [voir le préambule du *Concordat* de 1953 et celui des *Lois fondamentales*], la démocratie, par essence « perfectible hasta el infinito », procède par hypothèses et compromis. Constat relativiste et un brin décourageant qui condamnerait les leaders politiques à jouer les Sisyphes !

*Parce qu'elle fut une marche incertaine et parfois chaotique vers l'idée qu'elle se faisait du bien commun, la Transition espagnole prête immanquablement le flanc à la critique. Mus par la volonté de ne pas retomber dans les ornières du passé, franquistes et anti-franquistes jugèrent sage d'emprunter la voie du dialogue, seule option envisageable pour ces deux Espagnes dont Machado avait dénoncé, au début du XX^{ème} siècle, le tropisme délétère [« Españolito que vienes al mundo, te guarde Dios. / Una de las dos Españas ha de helarte el corazón »]. Dans une logique du "plus jamais ça", on pratiqua une culture inédite du pacte, susceptible de tirer un trait définitif sur le passé traumatique. L'historienne Paloma Fernández Aguilar rappelle que plusieurs enquêtes réalisées entre 1975 et 1977 avaient révélé que le maintien de la paix, de la stabilité et de l'ordre constituait alors les priorités des citoyens espagnols [*Memoria y olvido de la guerra civil española*, Madrid, Alianza, 1996, p. 347 et sq.]. Cette donnée peu contestable n'empêche cependant pas les auteurs de publications récentes de minorer le poids de la menace militariste et "involutionniste" des années 1976-1982. À leurs yeux, ce spectre servit surtout de prétexte au consensus. Cet argument est difficilement recevable quand on sait que, dans la nuit du 23 au 24 février 1981, sur l'ensemble des gouverneurs militaires du pays, deux seulement, celui de Barcelone et celui de Madrid, se déclarèrent opposés au principe d'un coup d'État ! Et comment oublier qu'entre l'échec de l'*Operación Galaxia* [novembre 78] et le projet de putsch d'octobre 1982 [dont l'impact fut minoré, d'un commun accord entre Calvo-Sotelo et González], il n'y eut pas moins de trois plans de coup d'État en quatre ans ! Il est même établi qu'en 1985, lors d'un défilé militaire à la Coruña, un attentat "involutionniste" qui visait à assassiner le roi et son premier ministre Felipe González, fut déjoué de justesse...

*A la différence de la chute de la dictature grecque [occupation héroïque de l'École polytechnique d'Athènes fin 1973] ou de la révolution portugaise [insurrection victorieuse des sous-officiers en avril 1974], la Transition espagnole ne fut marquée d'aucun exploit exaltant, aucune rébellion spectaculaire. Du reste le mouvement ultra-minoritaire des officiers progressistes de l'UMD fit long feu. Il n'y eut aucun épisode glorieux puis mythifié, dans la tradition de la prise de la Bastille ou de celle du Palais d'Été. La seule estampe héroïque qui restera gravée dans les mémoires pour immortaliser cette phase de l'histoire récente est la réaction de Suárez, Gutiérrez Mellado et Carrillo dans l'hémicycle le 23 février 1981. Mais cette réaction fut "défensive", en réponse à une tentative de putsch. Or, au cours de cette nuit de

tous les dangers, le peuple de Madrid resta étrangement apathique, comme le rappelle Javier Cercas.

*C'est sans doute ce sentiment d'incomplétude joint à la prise de conscience des conséquences malencontreuses de certaines lois adoptées dans la ferveur du consensus, qui a généré dans la production historiographique récente une réelle hostilité contre l'œuvre de la Transition. Les candidats devaient avoir fréquenté l'un ou l'autre des auteurs prompts à invalider le "discours dominant de la Transition" parmi lesquels Juan Carlos Monedero [*La Transición contada a nuestros padres*, Madrid, Catarata, 2011], Christian Demange ["La transition espagnole: grands récits et état de la question historiographique", *ILCEA*, n°13, 2010], Bénédicte André-Bazzana [*Mitos y mentiras de la Transición*, Madrid, Viejo Topo, 2006] ou encore Thierry Maurice [thèse à paraître, voir *infra* conseils bibliographiques.] C'est peu dire que de larges secteurs anti-franquistes avaient rêvé d'un scénario tout différent. D'aucuns eussent aimé voir l'ancien régime rayé en quelques semaines de la carte politique ; la République proclamée par référendum ; l'Armée mise au pas ; l'autonomie régionale accordée sans délai ; les responsables de la répression traduits devant les tribunaux ; enfin les victimes du franquisme généreusement réhabilitées... Mais ce scénario idéal ne fut pas écrit et, contre toute attente, une ère de consensus s'ouvrit, avec son lot de compromis et de compromissions. Au final, la solution adoptée par la classe politique espagnole correspond au schéma de la "démocratie consociative" telle que Arend Lijphart l'a définie. S'étant consacré pendant une trentaine d'années aux mécanismes par lesquels les dictatures ont cédé leur place aux démocraties dans le monde, le politologue néerlandais a théorisé la solution du "consociationisme" dans les sociétés qui, malgré leurs divisions, sont parvenues à maintenir un régime démocratique en partageant le pouvoir par voie consensuelle [Voir notamment *Patterns of Democracy. Government Forms and Performance in 36 Countries*, New Haven, Yale University Press, 1999, ouvrage non encore disponible en français ni en espagnol.]

*Les premières initiatives du jeune roi semèrent le trouble dans le camp franquiste, surtout chez les immobilistes du *bunker* et de la *Cúpula militar*. Et plus encore les audaces de Suárez qui dès décembre 1976 avait instauré un dialogue avec l'informelle *Comisión de los Nueve*, émanation de la *Platajunta*. De fait, jusqu'à la campagne des deuxième élections législatives, le fil du dialogue ne fut jamais rompu entre les "deux Espagnes" et ce n'est qu'à partir de mars 1979 que tout bascula : les rixes politiciennes reprirent, parfois mesquines mais difficilement évitables dans une démocratie parlementaire. Du haut de la tribune du Congrès, Pérez Llorca, l'un des sept pères de la *Constitution* et porte-parole de l'UCD, avait annoncé clairement la couleur : « le consensus est terminé, le combat politique commence ».

Par nature « perfectible hasta el infinito », l'entreprise démocratique donna entre 1976 et 1978 l'apparence de la vertu politique et de la générosité

désintéressée. Illusion, bien sûr, car les non-dits et les manœuvres ne manquèrent pas... Pour développer cet aspect, le candidat pouvait choisir plusieurs moments forts de la Transition. Ici quatre seront sélectionnés : vote de la *Ley para la Reforma política* par les *Cortes* franquistes [novembre 1976] ; légalisation du PCE [avril 1977] ; élaboration de la *Constitution* [1977-1978] ; enfin, en modifiant à dessein le *continuum* chronologique, *Loi d'Amnistie* d'octobre 1977.

-Mû par le souci d'écrire une légende dorée qui protégeât également la réputation des élites franquistes, on bâtit le mythe de l'autodissolution vertueuse des *Cortes* qui se seraient fait *harakiri* sur l'autel du consensus. Certes, la bonne volonté des *procuradores* est à souligner car, quoiqu'absurde, le jusqu'au-boutisme eût été théoriquement plausible. Il faut convenir que le résultat du vote fut inespéré : 425 voix en faveur d'une loi qui dissolvait les *Cortes* et prévoyait les élections d'une Chambre constituante, contre 59 votes négatifs et 13 abstentions. Cela dit, l'issue heureuse du vote s'explique par des facteurs étrangers à la seule vertu des notables de l'ancien régime. D'une part, le roi ayant manifesté son engagement personnel au côté de « ses deux hommes » [Suárez, chef du gouvernement depuis quatre mois, et Fernández-Miranda, président des *Cortes* depuis onze mois], les *procuradores* ne pouvaient contester l'autorité du chef de l'État désigné par le *Caudillo* en personne. Deuxièmement, le succès du vote s'explique par les trésors de persuasion déployés par Suárez et Miranda. En l'espèce, l'habileté suprême fut de présenter comme la huitième *Ley fundamental* un texte qui démantelait *de facto* les sept premières, c'est-à-dire l'entier du système franquiste. Enfin, la petite histoire, souvent rebelle au mythe, dit que Suárez négocia le vote des élites franquistes contre la promesse de postes de sénateurs dans le futur système parlementaire. On se souviendra de cette réplique de Suárez répondant à une question posée par Emilio Attard, alors vice-président du Congrès, sur la nécessité d'instituer un Sénat : « Pero hombre, si yo no hubiera tenido a mano escaños de senador para ofrecer a los procuradores del harakiri, ¿cómo hubiera sacado adelante la *Ley para la Reforma política*? ». Au total, en dehors des 13% de *procuradores* qui retrouvèrent un siège dans la Chambre constituante - le plus souvent sous l'étiquette AP - la quasi totalité des *ex-procuradores* fut recyclée dans la haute administration, les ambassades, les entreprises d'État ou le secteur privé. Ainsi, des milliers de cadres de l'ancien régime purent-ils entreprendre le blanchiment de leur biographie, conservant respectabilité et privilèges, et passant aux yeux d'une opinion un rien crédule pour les « héros du harakiri ». Comme l'écrit sans ménagement Monedero, « El proceso de gravitación espiritual que significaba la Transición gloriosa pasó a formar parte de las representaciones de una democracia que se acostó franquista y, sin cambiar las sábanas, se levantó demócrata de toda la vida. » [*op. cit.*, p. 26].

-Six mois plus tard, eut lieu la légalisation du Parti communiste, épisode connu sous le nom de *sábado santo rojo*. Une approche un tant soit peu critique de la première phase transitionnelle permet de comprendre que, par-delà les dithyrambes vertueux de l'ensemble des responsables politiques, tous avaient intérêt à ce que le

parti de Carrillo fût légalisé. Au reste, l'impressionnant exemple de maturité et de dignité donné en janvier 1977 au lendemain du crime multiple d'Atocha plaidait en sa faveur. En premier lieu le Parti communiste lui-même [Carrillo ne misait-il pas en privé sur 25% ?] : l'électorat saurait se souvenir qu'il avait été l'avant-garde du combat anti-franquiste [il obtient moins de 10 %] Mais aussi le PSOE qui, dans sa stratégie graduelle de prise du pouvoir ne tenait pas à ce que les communistes fussent figés dans leur rôle de "victimes privilégiées" de la réaction ; pour les nationalistes d'Euskadi et de Catalogne, s'opposer à cette légalisation eût discrédité leur propre discours revendicatif ; l'UCD de Suárez et Calvo-Sotelo, ainsi que l'AP de Manuel Fraga, se donnaient à bon compte des airs de démocrates. Quant à Juan Carlos, qui dit avoir été favorable à la solution démocratique depuis 1969 [voir José Luis de Villalonga, *El Rey*, Barcelona, Plaza y Janés, 1993, p. 104], il consolidait davantage encore son Trône en prouvant qu'il était bien "le roi de tous les Espagnols". Signe des temps, l'Église soutenait cette légalisation. Seule l'Armée agitait des menaces de coup d'État, dans les colonnes de *El Alcázar* ou à l'occasion de funérailles d'officiers assassinés par l'ETA.

-Troisième épisode marquant : le processus constitutionnel. Il s'étala sur 18 mois, depuis la désignation de la *Ponencia* de sept membres au prorata des résultats électoraux de juin 1977 jusqu'au référendum de décembre 1978. On sait que Suárez avait initialement prévu de nommer une commission d'experts de l'UCD ou de juristes indépendants, plutôt que d'associer à la tâche l'entier du spectre politique du Congrès. Mais les électeurs en décidèrent autrement, les 34% accordés à l'UCD ne lui donnant pas une légitimité suffisante. Les deux leaders du PSOE rénové, González et Guerra, entreprirent de petites manœuvres pour écarter leur rival Tierno Galván, chef du Parti socialiste populaire [PSP] qui fut longtemps critique à l'égard des "jeunes loups de Suresnes". En guise d'aumône, ils permirent au "vieux professeur" de rédiger le vertueux préambule de la *Constitution...* piètre compensation pour celui en qui beaucoup voyaient un président idéal pour la IIIe République. Et que penser de la volte-face du PNV qui, cédant au maximalisme de sa base, exigea en vain pour prix de sa participation aux débats, le retour extravagant d'une législation démantelée par Cánovas au lendemain de la dernière guerre carliste. Décision navrante qui empêcha la *Ponencia* d'être œcuménique, et lourde de conséquences pour la paix en Euskadi... De même, quelle appréciation porter sur les gesticulations d'un Manuel Fraga [leader du parti néo-franquiste AP et rival malheureux de Suárez] qui, à coups de surenchères, menaça à plusieurs reprises de quitter la commission ? Enfin, nul n'ignore que court-circuitant les travaux des "sept pères", les dauphins des deux partis dominants, Abril Martorell [UCD] et Alfonso Guerra [PSOE], négocièrent en secret plusieurs articles de la *Constitution...* sur la nappe d'un restaurant du quartier du Congrès. Pourtant, pour mesquines qu'elles fussent parfois, les coulisses du processus d'élaboration suffirent-elles à jeter l'opprobre sur une œuvre constitutionnelle exceptionnelle, la plus brillante que

l'Espagne ait connue depuis le texte mort-né de Cadix, dont l'Espagne fête aujourd'hui le bicentenaire?

-Un dernier exemple peut illustrer l'opinion de Cercas selon laquelle « la izquierda hizo muchas concesiones » : il s'agit de la *Loi d'amnistie* d'octobre 1977, défendue avec ferveur par la gauche, au moment même de la signature des *Pactes de la Moncloa* essentiellement consacrés aux questions économiques. Les candidats pouvaient d'ailleurs en toute pertinence choisir de commenter ces *Pactes* qui traduisent parfaitement les concessions de la gauche : modération salariale [22% d'augmentation avec une inflation de 27%], autorisation de licenciement de 5% des effectifs d'une entreprise, etc. On ne cesse aujourd'hui de déplorer les conséquences néfastes d'une loi dite *de punto cero* qui interdit toute poursuite de crimes politiques commis pendant les trente-six années de la dictature. Novatrice mais incomplète, la *Loi de mémoire historique* de 2007 ne fait que confirmer les limites imposées par le texte de 1977. Aucun magistrat – Baltasar Garzón le sait mieux que quiconque - ne pourra jamais revenir sur les décisions des tribunaux franquistes, notamment celles du redoutable Tribunal d'Ordre public [TOP] créé en 1963 au lendemain de l'exécution du leader communiste Julián Grimau. Un exemple : on possède aujourd'hui les preuves que les anarchistes Granado et Delgado, garrotés la même année que Grimau, étaient innocents. Pourtant l'heure de leur réhabilitation ne sonnera jamais. Le pari d'amnistie tenu en 1977 par la gauche était fondé sur l'espoir qu'une fois remis en liberté, les membres de l'ETA abandonneraient la lutte armée. On sait qu'il n'en fut rien : 1978 = 64 assassinats ; 1979 = 84 ; 1980 = 93, etc. Or c'est le PCE qui, avec le PNV, fut le principal thuriféraire d'une loi d'amnistie qui, *de facto*, devait laisser impunis les crimes de la dictature. Aucun député ne pouvait l'ignorer car deux alinéas de l'article 2 annonçaient en toutes lettres : « En todo caso están comprendidos en la amnistía: e) Los delitos y faltas que pudieran haber cometido las autoridades, funcionarios y agentes del orden público, con motivo u ocasión de la investigación y persecución de los actos incluidos en esta Ley; f) Los delitos cometidos por los funcionarios y agentes del orden público contra el ejercicio de los derechos de las personas ».

Le discours prononcé le 14 octobre 1977 par Marcelino Camacho, député communiste et co-fondateur des *Comisiones Obreras*, compte parmi les paroles les plus généreuses entendues au Congrès pendant toute cette période. Quant à Xavier Arzallus, leader du PNV, il ne s'exprima pas autrement. Or, le PCE ne fut-il pas le parti sur lequel la répression s'était abattue avec le plus de violence, et Camacho lui-même ne passa-t-il pas quatorze années de sa vie dans les geôles du régime ? De surcroît, peut-on parler de reniement de la gauche ou d'ignorance des revendications populaires quand on sait que l'adoption d'une loi d'amnistie avait été réclamée inlassablement dans toutes les manifestations syndicales menées dès 1976 ? D'où cet envoi de Javier Cercas : « No veo ninguna razón para que quienes por edad no intervinimos en aquella historia no debamos celebrarlo ; tampoco para pensar que, de haber tenido edad para intervenir, nosotros hubiésemos cometido menos errores

que los que cometieron nuestros padres ». En termes plus prosaïques : qui sommes-nous, nous autres membres de la *generación de los nietos* qui n'a pas participé à ces événements, pour accabler la génération de la Transition entendue dans ses deux acceptions : acteurs politiques mais aussi forces vives de la nation [syndicats, mouvements citoyens, collectifs féministes, étudiants, journalistes, acteurs culturels, etc.] ? Bref, aurions-nous fait mieux que nos aînés ?

Ce qui apparut entre 1976 et 1979 comme une insolite collusion entre les ex-franquistes [UCD de Suárez, Calvo Sotelo et Abril Martorell] et le PCE de Carrillo, Alberti et *Pasionaria* peut se lire en réalité comme la quête d'une double légitimité. Apôtre de l'« eurocommunisme » des années 70, Carrillo pensait, comme ses camarades Marchais et Berlinguer, qu'une révolution immédiate était impossible dans une société industrielle et que la transformation de la société devait se faire dans le cadre de la démocratie pluraliste. Or, en accordant leurs violons – notamment au moment du vote de la *Loi d'Amnistie* - les « eurofranquistes » de l'UCD cherchaient eux aussi à gagner en légitimité face au poids de l'histoire. C'est peut-être du côté de Marx qu'on pourrait trouver une analyse pertinente sur le rapport homme/histoire appliqué *a posteriori* au contexte de la Transition espagnole : « Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement héritées du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants » [Karl Marx, *Le 18 brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*, Paris, Editions Sociales, 1969, p. 15, cité par Edith Jaillardon, "L'Espagne post-franquiste : le consensus et ses équivoques", *Revue française de science politique* XXIX, avril 1979, p. 294.]

Aux critiques répétées depuis une quinzaine d'années contre le "pacte d'amnésie" dont se serait rendue coupable la génération de la Transition, Gregorio Peces-Barba [représentant socialiste au sein de la *Ponencia*, disparu pendant l'été 2012] répond, rejoignant en cela les analyses de l'historien Santos Juliá publiées, notamment, dans les colonnes de la revue *Claves de razón práctica* : « La Transición española supuso el mayor esfuerzo de recuperación de la memoria en cuanto a ideologías, valores, normas, actitudes y corrientes culturales y personas que jamás antes se había producido en la historia de la España moderna desde la unidad del siglo XV. » À ce propos, le candidat pouvait, en évitant toutefois le piège du catalogue, mentionner les mutations culturelles décisives nées à cette époque : transfert généreux des compétences autonomiques en matière d'éducation, de gestion des musées, etc., rétablissement de l'expression et de l'enseignement des trois autres "langues nationales" et des expressions culturelles régionales et/ou individuelles, fin de la censure, libertés de tout type [presse, pensée, opinion, etc.] A ceux qui étaient prompts à accuser sa génération de "crime contre la mémoire", Peces-Barba rétorquait : « La mayor parte de la memoria se recuperó, y la más relevante, aunque se evitó la memoria que pudiera dividir, al ser sólo memoria de una parte y no poder considerarse herencia de todos » [*Tiempo de Transición*, op.

cit., p. 177]. Toutefois, cet acte de foi dans le système démocratique n'empêche nullement l'universitaire socialiste de reconnaître les lacunes d'une *Constitution* dont il fut pourtant, lui aussi, l'un des sept "pères". A ce titre il encourage le législateur à modifier plusieurs dispositions malencontreuses, comme la définition du Sénat, l'ordre de succession à la Couronne ou encore une loi électorale injuste qui favorise la représentation des partis nationalistes au détriment des petits partis nationaux [application excessive du système théorisé en 1878 par le Belge Victor D'Hont et encore en vigueur dans des dizaines d'Etats dans le monde.] Faut-il lire les propos globalement positifs de Peces-Barba ou de Juliá comme un réflexe générationnel ? Peut-être. En tout cas, l'hommage rendu à l'œuvre de la Transition semble globalement partagé par les historiens appartenant à cette génération [Santos Juliá, *Memorias de Transición*, Madrid, Taurus, 1996, ou *El Aprendizaje de la libertad, 1973-1986*, Madrid, Alianza, 2000 ; Ramón Cotarelo, *Transición política y consolidación democrática en España (1975-1986)*, Madrid, CIS, 1992 ; Javier Tusell, Álvaro Soto, *Historia de la Transición (1975-1986)*, Madrid, Alianza Editorial, 1996]. Cela étant, la vérité oblige à dire qu'aucun de ces auteurs ne pratique l'auto-complaisance et tous sont conscients que le système né du consensus de la Transition est bel et bien « perfectible hasta el infinito ».

Au reste, le gravissime malaise social qui agite aujourd'hui l'Espagne ne véhicule-t-il pas les signes des imperfections d'un système mis en place il y a trente-cinq ans ? Sans en faire un chapitre entier, le candidat pouvait proposer une "conclusion ouverte" qui suggérerait que bien des dysfonctionnements de l'Espagne de 2012 sont des effets directs du régime de la Transition. Par-delà la souffrance d'une jeunesse démunie devant la tragédie de la crise économique, financière et morale, le puissant mouvement des *Indignados del 15-M* fait une analyse sans concession des lacunes de l'Espagne post-franquiste [Pilar Velasco, *No nos representan. El manifiesto de los Indignados en 25 preguntas*, Madrid, Planeta, 2011]. La liste en est longue : bipartisme écrasant [né de la loi électorale de 1985 qui, prolongeant l'esprit de la *Constitution*, désavantage les courants de pensée minoritaires] ; banalisation de la corruption dans de nombreuses Municipalités et Autonomies, y compris au sommet de l'État ; autoritarisme de tradition franquiste dans le fonctionnement interne des partis ; écart croissant entre les politiciens professionnels et le peuple ; refus de transparence dans les comptes publics à tous les niveaux territoriaux ; privilèges fiscaux en faveur d'institutions trop longtemps ménagées par le pouvoir, notamment l'Église catholique ; impossibilité de mener une authentique politique de la mémoire du fait d'une "loi d'amnésie" adoptée il y a trente-cinq ans ; perte de "substance doctrinale" des partis de gauche qui, dans le but de parvenir au pouvoir, ont accepté de se désidéologiser ; fossé entre le pays "légal" et le pays "réel", etc. En d'autres termes, la crise morale exprimée par *los Indignados* n'est-elle pas un écho du *desencanto* et du *pasotismo* qui firent tant de ravages dans l'Espagne des années 80 ?

Dans une tribune récente l'historien Julián Casanova, très impliqué dans la question de la mémoire des victimes du Franquisme, mettait en garde contre les interprétations partisans de l'histoire : « No situar los hechos en su contexto histórico apropiado conduce a perspectivas ahistóricas y a leer el pasado con los ojos del presente » et il interpellait en ces termes les nouveaux responsables politiques : « Promover una buena educación sobre la historia quizás parezca irrelevante [...] pero mientras tanto las celebraciones oficiales siguen alimentando relatos míticos, simplificados, para consumo popular, a mayor gloria del poder. » [“Historia, conmemoraciones y memoria popular”, *El País*, 25/03/2012, p. 29].

Au total, que devait-on attendre du candidat ? D'abord qu'il renonçât au récit interminable de la Transition et qu'il repérât dans la citation de Cercas les axes de réflexion qu'il lui fallait passer au crible de la critique à partir d'exemples précis. Rappelons ces axes :

*A la différence de la prétention à la perfection de la dictature, la démocratie est un système sans cesse perfectible.

*La Transition fut-elle une *ruptura genuina* et en quoi ?

*Entre les élites franquistes et celle de la gauche, qui a fait le plus de concessions ? Qui a tiré le plus de bénéfices du pacte consensuel ? La gauche y a-t-elle perdu son âme ? Faut-il reconnaître quelque vertu aux élites franquistes ou leur comportement fut-il guidé par le souci de leur survie politique et la nécessité de leur recyclage ?

*Quel regard la génération des *nietos* nés au moment de la mort de Franco est-elle en droit de poser sur le legs de la Transition ? À cet égard, les correcteurs ont été sensibles à la bonne maîtrise de l'historiographie portant sur la Transition car elle permettait au candidat d'argumenter en montrant que les jugements de valeur évoluent dans le temps.

*Face à la défense de l'héritage de la Transition que développe Cercas, le candidat n'était pas sommé de prendre parti... ou alors en dernière analyse. Car s'il est acceptable de donner son sentiment, encore faut-il que les arguments aient été au préalable repérés et commentés. Les jugements péremptoires et à l'emporte-pièce ne peuvent tenir lieu de démonstration. Le candidat devait donc sélectionner les arguments exprimés en faisant montre d'une connaissance précise du contexte des années de pré-transition [1969-1975] et de Transition [1975-1982 ou 1975-1986, selon] ainsi que des acteurs et des forces en présence. En contraste, il devait montrer en quoi les hypothèses de Cercas pouvaient être nuancées voire contestées. Ce débat devait se tenir avec le souci de l'équité, le candidat n'étant ni procureur ni avocat, et le jury n'attendant pas de réponse préconçue. Plutôt que de construire son devoir sur un schéma simpliste, dans le genre “1/ la Transition fut un succès total, 2/ La Transition fut un échec, 3/ voici mon opinion”, l'habileté consistait à mettre en perspective les deux postures, en montrant qu'à propos de quelques phases

décisives de la Transition [*supra* quatre ont été sélectionnées mais d'autres choix étaient pertinents] il était loisible d'avancer des jugements contradictoires, comme il sied dans une perspective dialectique.

Beaucoup de candidats auront sans doute du mal à admettre que bien qu'ils aient eu le sentiment de "tout dire sur la Transition", les correcteurs aient pu leur attribuer une note basse. Rappelons ces consignes essentielles : une citation n'est jamais un prétexte pour disserter mais la matière même de votre réflexion ; le candidat ne doit jamais quitter des yeux les termes précis du sujet et se demander à tout moment s'il répond bien à la question posée. Citer de temps à autre les termes du sujet à traiter est un bon moyen de vérifier qu'on "reste sur les rails". Le hors sujet, la digression non pertinente, l'érudition inutile ou le reflux sur le récit gratuit sont sévèrement évalués.

Enfin, cela va sans dire, dans une composition en langue étrangère, la correction syntaxique et orthographique entre pour beaucoup dans l'attribution de la note. L'auteur du présent rapport renonce à établir un bêtisier et se limitera ici à quelques réflexions. Par-delà les cas de solécismes, de gallicismes et de barbarismes indignes d'une copie d'agrégation, le jury s'étonne du peu de soin mis dans l'orthographe des noms propres ainsi que des accents oubliés ou ajoutés [les "Suarez", "Gonzalez", "Fernandez" abondent, de même que les "Juán" et les "Miguél"]. Même si cela apparaît aux yeux de certains comme marginal, le jury apprécie que les candidats [souvent auteurs, pourtant, d'un mémoire de recherche et ayant donc assimilé les règles de rédaction] appliquent quelques normes simples : mettre une majuscule aux périodes historiques [Restauración, República, Franquismo, Transición] ; aux institutions [Estado, Corona, Iglesia, Ejército, Comunidades [mais "autónomas" car adjectif] ; aux partis : Partido comunista, Unión del Centro democrático, Ayuntamientos, Consejo del Reino, Cortes, Movimiento, Congreso ; aux partis et syndicats : Partido comunista, Unión del Centro democrático, Comisiones obreras [CCOO], etc. En revanche, l'usage veut que l'on écrive les fonctions et titres avec une minuscule "rey", "papa", "general", "presidente", "ministro", "diputado", "procurador", etc. Tout texte ou ouvrage cité doit être souligné ou écrit en italiques [pas les deux !] : *Ley para la Reforma política, Constitución, Anatomía de un instante, Ley de Sucesión, Pactos de la Moncloa*, etc. Quant aux titres des articles, ils doivent être donnés entre guillemets.

Plus fondamental : sans prétendre, naturellement, maîtriser toute la bibliographie, quelques ouvrages majeurs, caractéristiques de modes de pensée différenciés devaient être lus et leurs points de vue contrastés. Trop de candidats se sont limités à des "lectures standard" dont ils ont été captifs, or celles-ci sont aisément repérables par les correcteurs. Signalons, pour finir, trois ouvrages très récents [dont un à paraître] qui renouvellent les approches sur cette période de l'histoire récente :

Magali **DUMOUSSEAU-LESQUER**, *La Movida. Au nom du père, des fils et du Todo vale*, Marseille, Editions le mot et le reste, 2012.

Thierry **MAURICE**, *La Transition démocratique, 1976-1982. L'Espagne et ses ruses mémorielles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, à paraître janvier 2013.

Juan Carlos **MONEDERO**, *La Transición contada a nuestros padres*, Madrid, Catarata, 2011.

III Épreuves d'admission

III.1 Leçon.

Rapport établi par Monsieur Erich Fisbach

1- Les données statistiques

Nombre d'admissibles : 90

Nombre de présents : 88

Nombre d'admis : 40

Moyenne des présents : 6,18

Moyenne des admis : 10,04

Détail des notes :

Leçon en espagnol		
Notes	Présents	Admis
< 1	3	0
>= 1 et < 2	13	0
>= 2 et < 3	13	1
<= 3 et < 4	7	3
>= 4 et < 5	5	0
>= 5 et < 6	8	4
>= 6 et < 7	6	3
>= 7 et < 8	4	3
>= 8 et < 9	5	3
>= 9 et < 10	3	2
>= 10 et < 11	4	4
>= 11 et < 12	1	1
>= 12 et < 13	4	4
>= 13 et < 14	2	2
>= 14 et < 15	1	1
>= 15 et < 16	3	3
>= 16 et < 17	1	1
>= 17 et < 18	2	2
>= 18 et < 19	2	2
>= 19 et <= 20	1	1
Absents	2	0

2- Sujets proposés

- La mirada y la escritura del mal en *El túnel*
- La voz, el cuerpo y la escritura del mal en *Los vivos y los muertos* y los *Cuentos completos*
- La ausencia y la escritura del mal en *Los vivos y los muertos*

- Poesía y combate en *El rayo que no cesa*, *Viento del pueblo* y *Cancionero y romancero de ausencias*
- Lo agreste y lo popular en *El rayo que no cesa*, *Viento del pueblo* y *Cancionero y romancero de ausencias*
- Poesía y violencia en *El rayo que no cesa*, *Viento del pueblo* y *Cancionero y romancero de ausencias*

- Mundo obrero y Transición
- Creación y políticas culturales en la Transición
- Juan Carlos, Adolfo Suárez, Santiago Carrillo: ¿héroes o antihéroes de la Transición?

- Crisis y adaptaciones de la Compañía de Jesús en España y América (1565-1615)
- La Compañía de Jesús: educación y poder en España y América (1565-1615)
- La expansión misionera jesuítica: ambigüedades y perspectivas en España y América (1565-1615)

Les douze sujets de leçon proposés cette année portaient sur l'ensemble des quatre questions au programme et se sont donc répartis à égalité sur les questions de littérature et de civilisation. Que ces sujets aient pris pour objet l'Espagne ou l'Amérique, il est bien évident que ces deux domaines ont leurs spécificités dont il convient de tenir compte au moment d'aborder un sujet. Ainsi, si un sujet de civilisation implique une maîtrise rigoureuse de la chronologie de la période abordée et une bonne connaissance des mouvements historiques, la littérature requiert quant à elle une excellente connaissance des œuvres au programme et du contexte de création et de publication. Le jury attend par ailleurs naturellement des candidats qu'ils sachent utiliser une terminologie appropriée au moment d'aborder chaque sujet, celle-ci n'étant pas la même pour un sujet de civilisation que pour un sujet de littérature, sans oublier bien entendu que cette terminologie littéraire est différente selon que le sujet porte sur le roman ou sur la poésie, laquelle implique un minimum de connaissance de prosodie espagnole et des spécificités du langage poétique.

Par exemple pour un sujet comme « Poesía y violencia en *El rayo que no cesa*, *Viento del pueblo* y *Cancionero y romancero de ausencias* », outre l'étude des formes de la violence dans les différents domaines (amoureux, guerrier), l'analyse des rapports entre « poésie » et « violence » s'imposait également : si la violence accède au langage poétique qui lui donne une forme et la contient, on ne pouvait

oublier la violence faite au langage, notamment dans el *El rayo que no cesa* où les hyperbates, les enjambements ainsi que les différentes contraintes exercées sur la matière verbale ont pour but de canaliser la force expansive du désir amoureux.

3- Modalités de l'épreuve

Comme les années précédentes, il est important de rappeler les modalités de cette épreuve, ainsi que son déroulement. Le candidat dispose d'un temps qui peut paraître très long pour préparer cet exercice de la leçon, alors que le passage devant le jury est, quant à lui, bien plus court – tout en étant le même que celui des autres épreuves -, soit quarante-cinq minutes. Par ailleurs, le candidat ne dispose strictement d'aucun document pendant ces cinq heures de préparation lorsqu'il est interrogé sur une question de civilisation ; à l'inverse, lorsque le sujet porte sur une question de littérature, un exemplaire de la / des œuvres est fourni au candidat, dans l'édition qui figure sur le programme officiel. Il pourra également disposer de ces ouvrages pendant son passage devant le jury.

La leçon proprement dite, c'est-à-dire le passage devant le jury, dure au maximum 45 minutes et, à l'instar des autres épreuves de l'agrégation externe, la leçon se déroule en deux phases : l'exposé du candidat, d'une durée de 30 minutes à ne dépasser sous aucun prétexte (le jury préviendra le cas échéant le candidat 5 minutes avant la fin de son exposé de la fin imminente de l'exercice) ; l'entretien avec le jury, d'une durée maximale de 15 minutes, quelle qu'ait été la durée de l'exposé du candidat.

4- La préparation

Bien entendu, le candidat dispose à sa guise du temps de préparation, mais il doit mettre à profit ces cinq heures pour analyser tous les termes du sujet proposé et pour faire le choix dans ses connaissances sur la question en fonction des spécificités du sujet à traiter. Il va de soi que tous les termes du sujet ont leur importance et le candidat doit savoir les mettre en relation afin de dégager une problématique précise et une ligne de réflexion claire. Il doit impérativement éviter de tomber dans le piège qui consiste à tenter de tout dire, à plaquer des connaissances, voire un plan, sans doute pertinent pour d'autres sujets de leçon mais en général totalement inopérant pour celui qui lui est proposé. Il est donc parfaitement déconseillé au candidat de forcer le sens du sujet posé, ou d'établir un catalogue de connaissances qui ne démontrent rien. Comme on pouvait déjà le lire dans le rapport de l'agrégation externe de 2011, « s'il est nécessaire de traiter tout le sujet, il faut également traiter le sujet proposé et non un autre, légèrement voisin, qui aura peut-être été abordé pendant l'année et qui aura laissé des souvenirs tenaces ».

Le candidat doit donc s'efforcer, bien au contraire, de mobiliser ses

connaissances et son aptitude à la réflexion pour construire une argumentation cohérente et convaincante en s'appuyant sur des exemples bien choisis – citations des œuvres, référence à des événements historiques clefs, etc. -, afin d'illustrer une démonstration qui ne peut en aucun cas excéder les trente minutes de présentation accordées au candidat.

5- Le déroulement de l'épreuve

Comme toute épreuve orale de concours, la leçon obéit à certaines règles précises qu'il convient de respecter scrupuleusement afin de réussir l'exercice. La première de ces règles est celle de la gestion du temps dont dispose le candidat, soit trente minutes. Idéalement, le candidat doit veiller à présenter un exposé équilibré, mais il doit aussi gérer le temps qui lui est accordé. Cela veut dire qu'il doit prendre garde à équilibrer les différentes parties de l'exposé, mais cela revient également à dire que, si cela s'avère nécessaire, le candidat doit savoir réorganiser son exposé en cours de présentation afin de finir dans les temps prévus, sans sacrifier une troisième partie afin d'éviter de déséquilibrer la réflexion, ou encore sans obliger le jury à l'interrompre, parfois au milieu d'une phrase, comme cela a malheureusement pu se produire à plusieurs reprises encore cette année. Il est, bien sûr, totalement déconseillé de tenter de forcer le chronomètre du jury, qui s'en tiendra scrupuleusement aux règles fixées. Ainsi, savoir gérer son temps signifie que l'on sache le cas échéant faire la synthèse d'un raisonnement sans sacrifier l'essentiel. Il n'est pas inutile d'insister à ce sujet sur le fait que cinq minutes avant la fin de l'exposé, un des membres du jury prévient le candidat qu'il ne lui reste que cinq minutes ; cette intervention n'est pas destinée à affoler le candidat, mais bien à lui permettre de ne pas bâcler la fin de son exposé et de ne pas le laisser inachevé non plus.

6- Introduction et définition d'une problématique

Rappelons qu'il est de bon sens de commencer cet exercice par une analyse du sujet proposé, qui, loin d'être un prétexte à plaquer telle ou telle partie d'un cours, doit amener le candidat à mobiliser ses connaissances en fonction des spécificités du sujet. Il convient donc de définir les termes importants de l'énoncé, d'analyser les interactions entre les différents termes afin de dégager une problématique. Ainsi, un sujet portant sur la Transition impliquait que le candidat soit capable de définir et de préciser le cadre chronologique, celui-ci étant l'objet d'appréciations différentes selon les historiens. Le jury accepte tout découpage de périodisation si tant est qu'il soit pertinent et justifié. Dans le même ordre d'idées, lorsque le sujet portait à la fois sur *Los vivos y los muertos* d'Edmundo Paz Soldán et sur les *Cuentos completos* d'Augusto Roa Bastos, il était important de considérer la spécificité de chacune des

deux œuvres, d'une part un roman très récent (2009) constituant une unité structurelle, de l'autre un ensemble artificiel de 45 contes ou nouvelles, et donc de 45 unités écrites au début des années 1950 pour les premiers textes, et à début des années 2000 pour les derniers. Trop souvent la date de la dernière publication a été confondue avec la première publication, voire avec la date de composition.

Il est donc essentiel de soigner l'introduction de la leçon qui, outre les éléments de contextualisation pertinents, doit comporter une analyse des termes du sujet qui conduit ensuite à proposer une problématique et à décliner celle-ci en plusieurs axes de réflexion qui doivent s'articuler de façon logique. Quel que soit le sujet proposé par le jury, la leçon ne peut en aucun cas se limiter à être descriptive, à n'être qu'un catalogue de situations et d'exemples, ou qu'une suite de citations au détriment d'une véritable réflexion. Il va de soi que cette problématique n'est pas à inventer de toutes pièces par le candidat, mais qu'elle est induite par le sujet proposé qui met en relation un ou plusieurs thèmes avec la thématique de la question. Il s'agit donc pour le candidat de dégager cette mise en relation. Celui-ci doit ainsi savoir saisir la spécificité du sujet posé en évitant de plaquer un plan préalablement conçu mais inopérant pour le sujet proposé. Cette spécificité du sujet proposé n'a pas toujours été perçue et l'exercice n'a donc pas toujours été aussi convaincant que le jury aurait pu le souhaiter ; ainsi, le traitement de la leçon sur « La voz, el cuerpo y la escritura del mal en *Los vivos y los muertos* et los *Cuentos completos* » a souvent péché par un manque d'articulation entre les termes « voix » et « corps », de sorte que certains candidats ont eu des difficultés à entrer dans la spécificité du sujet. Dans le même ordre d'idées, un sujet portant sur l'expansion missionnaire jésuite en Espagne et en Amérique ne pouvait pas être traité de façon satisfaisante lorsque le candidat n'avait pas les connaissances suffisantes lui permettant d'établir une typologie des différents types de missions accomplies par les jésuites (missions intérieures et missions d'évangélisation), des différentes populations auxquelles ils s'adressaient, ou encore des spécificités des missions qui se sont établies dans les colonies américaines, ainsi que la chronologie de l'implantation de ces missions en Amérique. Autre exemple, un sujet comme la création et les politiques culturelles pendant la Transition ne consistait pas uniquement à réciter des connaissances : il fallait apporter une touche personnelle et montrer qu'elles avaient été intégrées, digérées.

7- Déroulement de la leçon et clarté de la présentation

Le jury attend que le candidat lui présente une introduction qui définisse donc clairement la problématique induite par le sujet ainsi que la démarche qu'il se propose de suivre. Le jury attend ensuite du candidat un exposé structuré en plusieurs parties dont le nombre est laissé à son appréciation, mais qui doivent être équilibrées et clairement annoncées (à ce sujet, le jury apprécie que le débit verbal du candidat soit un peu plus lent au moment de l'exposé des dites parties). Il est apparu à plusieurs reprises que la dernière partie était trop rapide, parfois bâclée,

quand elle n'avait pas été littéralement supprimée faute de temps. Il en va de même de la conclusion qui consiste en une synthèse du raisonnement et en un élargissement éventuel, et qui ne doit en aucun cas être minimisée ni escamotée. Les futurs candidats à l'agrégation d'espagnol ont tout intérêt à se préparer à cet exercice afin d'en maîtriser les règles, faute de quoi la maîtrise des connaissances ne saurait être suffisante.

Les candidats doivent par ailleurs éviter les affirmations péremptoires qu'ils sont incapables de justifier ensuite, qui plus est devant un jury composé de spécialistes des questions au programme qui sauront déceler les anachronismes et autres inexactitudes. Ils doivent également éviter les approximations, comme la déformation systématique des noms des personnages, l'imprécision sur le nombre de narrateurs dans un roman comme *Los vivos y los muertos* ; en civilisation, l'imprécision sur le statut des acteurs ou les dates, etc.

Une leçon sur un sujet de civilisation, pour lequel il est souvent pertinent de proposer un plan chronologique - pour autant que celui-ci s'appuie sur une problématisation du sujet et sur une articulation de la réflexion -, qui peut éviter des répétitions, des inexactitudes ou un déséquilibre entre les différentes parties, ne doit pas consister en une démonstration d'érudition ; il est donc inutile de multiplier les citations ou de se lancer dans un exposé événementiel. Certains candidats sont par ailleurs captifs de l'interprétation d'un ou deux ouvrages ou articles spécialisés, dont ils réarticulent le contenu avec plus ou moins d'adresse pour affronter l'épreuve de la leçon. Or, l'absence de lectures, de croisement entre plusieurs perspectives historiographiques, ne peut faire illusion quant au niveau de connaissance attendu sur les questions de civilisation.

Le jury est bien évidemment plus sensible à la mise en place d'une réflexion articulée et étayée par des faits et des données précises en lien direct avec le libellé du sujet que le candidat doit rappeler à plusieurs reprises au cours de son exposé afin de montrer qu'il en est pénétré. Les leçons portant sur des sujets littéraires obéissent aux mêmes critères, avec une différence néanmoins importante qui est celle de disposer des ouvrages sur lesquels porte le sujet proposé ; or, ce qui peut apparaître comme un avantage, peut en réalité constituer une arme à double tranchant. En effet, si le jury s'attend à ce que les leçons s'appuient sur une excellente connaissance des œuvres et donc sur un nombre raisonnable de citations bien choisies, il juge sévèrement une leçon qui n'apparaît que comme un catalogue de citations qui, même pertinentes, ne sauraient en aucun cas remplacer la réflexion attendue. Toute citation doit être au service de cette réflexion et jamais l'inverse. Il n'est, par ailleurs, pas acceptable qu'un candidat qui a travaillé sur une œuvre pendant une année, voire deux, puisque les questions sur Miguel Hernández et sur les écritures du mal étaient au programme pour la deuxième année consécutive, déforme systématiquement le nom des personnages (Hannan, Yándira, James pour *Los vivos y los muertos*, ou encore el señor Iribarne pour *El túnel*), ou qu'il attribue à tort certaines répliques à des personnages qui ne les ont jamais prononcées. En outre, le jury apprécie que le candidat prenne la peine d'indiquer la page où il trouve

la citation. Simple réflexe de courtoisie...

Rappelons enfin que la leçon est un exercice de communication en espagnol et que le jury attend bien évidemment des candidats qu'ils manient une langue correcte, ce qui implique que tout barbarisme, toute faute de syntaxe, toute impropriété, tout déplacement d'accent est systématiquement relevé et sanctionné. Le jury est par ailleurs attentif non seulement à la correction, mais aussi à la richesse et à la précision du lexique, à la netteté et à la qualité de la diction, au ton, qui doit être convaincant et fluide. Même si le candidat lit ses notes, il doit lever la tête et s'efforcer de s'adresser à tous les membres du jury.

Enfin, l'entretien avec le jury n'a pas pour fonction de déstabiliser le candidat, mais plutôt de lui permettre de compléter des affirmations trop rapides, de nuancer des déclarations péremptoires, de préciser des idées qui n'auraient été qu'ébauchées faute de temps ou faute d'avoir su en relever la véritable importance. Cette phase de dialogue est ainsi très importante car elle permet de juger de la réactivité et la qualité d'écoute du candidat, de son aptitude à se reprendre.

III.2 Explication de texte.

Rapport établi par Madame Marta Lacomba

Données statistiques :

Nombre d'admissibles : 90

Nombre de présents : 88

Nombre d'admis : 40

Moyenne des présents : 4, 32

Moyenne des admis : 6, 33

Détail des notes :

Leçon en espagnol		
Notes	Présents	Admis
< 1	5	1
>= 1 et < 2	23	3
>= 2 et < 3	9	4
<= 3 et < 4	8	2
>= 4 et < 5	9	6
>= 5 et < 6	9	3
>= 6 et < 7	3	2
>= 7 et < 8	6	4
>= 8 et < 9	7	6
>= 9 et < 10	1	1
>= 10 et < 11	1	1
>= 11 et < 12	3	3
>= 12 et < 13	2	2
>= 13 et < 14	1	1
>= 14 et < 15	1	1
>= 15 et < 16		
>= 16 et < 17		
>= 17 et < 18		
>= 18 et < 19		
>= 19 et <= 20		
Absents	2	0

Textes proposés :

Miguel Hernández:

El rayo que no cesa

- 12 "Una querencia tengo por tu acento"

- 21 "¿Recuerdas aquel cuello?"

Viento del pueblo

- *Aceituneros*

Cancionero y romancero de ausencias

- *Ascensión de la escoba*

- *Cantar*

Edmundo Paz Soldán, *Los vivos y los muertos*:

- p. 31-32 : "Tommy y yo " ... "dormir en las noches. "

- p. 72-73 : "Después de comer" ... "Está buenísima, dijo."

- p. 80-81 : "El Enterrador." ... "multiplicada al infinito."

Augusto Roa Bastos, *Cuentos completos*

- *Mano Cruel*, p. 70-71 : "Y allí estaba Mano Cruel" ... "se le antojó conocido."

- *La excavación*, p. 83-84 : "El primer desprendimiento"... "noche angosta del túnel."

Ernesto Sábato, *El túnel* :

- p. 81-82 : "Mientras volvía" ... "es necesario."

- p. 113-115 : "Naturalmente" ... "me miró tristemente."

- p. 117-118 : "Ya antes de decir" ... "serie de cosas."

La faiblesse des notes reflète le constat du jury, qui est sans appel : nombre de candidats ne maîtrisent absolument pas la technique de l'explication de texte. Qu'il soit bien clair qu'il ne s'agit en aucun cas de querelles de chapelle concernant les différentes méthodes ou approches pour aborder un texte. Comme cela est rappelé chaque année, l'explication peut être linéaire ou thématique du moment qu'elle permet d'appréhender la spécificité des textes. Or, rares ont été les candidats qui ont été en mesure de respecter cet impératif. Les raisons tiennent sans doute à de nombreux facteurs, qui seront évoqués plus loin, mais pour ce qui est de ses manifestations concrètes, elles relèvent sans doute toutes d'un même écueil : la difficulté à évaluer et à garder la bonne distance vis-à-vis du texte. En effet, si la distance est trop grande, le texte devient souvent le reflet, l'exemple ou l'illustration de problématiques beaucoup trop larges et généralement communes à l'ensemble de l'œuvre. Si, au contraire, la distance est trop courte, le candidat ne parvient qu'à proposer, au pire, de longs moments de paraphrase, au mieux, un relevé d'éléments

ou de techniques qui en aucun cas ne saurait se substituer à un véritable projet de lecture cohérent.

Le but de ce rapport est de rappeler brièvement, comme cela est fait chaque année, ce qui est attendu du candidat, de faire apparaître, à partir de cas concrets, quelques erreurs à ne pas commettre, puis de proposer quelques conseils et pistes de travail pour les futurs candidats.

Nous aborderons donc séparément les différentes étapes de cette épreuve de façon à montrer, de la manière la plus précise possible, comment parvenir à maîtriser cet exercice. Les trois grands moments de l'explication de texte sont la préparation, l'exposé oral et l'entretien.

1) La préparation

En amont

Il est essentiel de comprendre que la préparation doit commencer le plus rapidement possible après la publication des programmes. La clé d'une bonne explication de texte n'est autre qu'une véritable connaissance des œuvres. Nombre de candidats ont semblé découvrir les passages ou les poèmes proposés le jour même de l'épreuve. Connaître une œuvre signifie non seulement être capable de la relier aux études critiques sur la question, mais surtout l'avoir assimilée, en connaître la structure et le fonctionnement, le style et l'univers formel. La logistique de préparation aux concours proposée par les universités ou par le CNED ne saurait en aucun cas dispenser les candidats d'affronter directement les œuvres, de façon personnelle et à mains nues. Il est impératif de s'astreindre à faire l'explication de plusieurs extraits des œuvres au programme ou des poèmes complets, de relever sincèrement et de façon répétée ce défi qu'est la quête d'un chemin, d'un sens dans un texte. Seul ce travail en amont, durant lequel toutes les inconnues doivent être levées et tous les outils doivent être maniés, peut permettre la réalisation d'une bonne explication le jour de l'épreuve.

La deuxième phase de la préparation concerne cette fois-ci un texte précis avec un temps de travail limité et dans des conditions de pression psychologique dont le jury mesure exactement la teneur.

Le jour de l'épreuve

La première chose à faire après la lecture attentive du passage proposé est de s'assurer qu'il ne subsiste aucune obscurité lexicale : le candidat disposant d'un dictionnaire unilingue pendant la durée de la préparation, tout problème de compréhension sera lourdement sanctionné.

La compréhension littérale n'est que le point de départ pour la lecture et l'interprétation du texte. Autrement dit, il est attendu du candidat qu'il déconstruise le passage pour en construire un sens, et c'est là toute la difficulté de l'épreuve : le candidat doit pétrir la matière et la matérialité du texte pour accéder au plan de la signification.

Ce n'est que lorsque le candidat a complété ce travail qu'il est en mesure de prendre conscience, de rendre explicite le fil directeur qui donne sens à son interprétation et qui en fonde la cohérence.

Une fois cet axe formulé, l'organisation du mouvement du texte apparaîtra naturellement. Cette organisation doit être formulée et suivie tout au long de l'exposé. Il convient d'insister sur le fait qu'une analyse linéaire ne veut dire en aucun cas que l'explication puisse ne pas être structurée autour des mouvements du texte.

Voici maintenant, à titre d'exemples, quelques cas concrets de fautes qu'une bonne préparation permet de ne pas commettre :

- Le texte, dans sa simple littéralité n'est pas compris :
dans l'interprétation du sonnet de Miguel Hernández « *Recuerdas aquel cuello* », l'adjectif « *estrangulable* » a été compris comme « *capaz de estrangular* », ce qui a provoqué une contresens global du texte.

*Recuerdo y no recuerdo aquel cogollo
de estrangulable hielo femenino
como una lacteada y breve vía.*

Sur cette mauvaise lecture de "estrangulable", le candidat a bâti tout un raisonnement sur la violence émanant de la femme aimée, ce qui est un véritable contresens qui prouve que lors des mois de préparation, l'impasse avait été faite sur ce sonnet, essentiel dans l'économie de *El Rayo que no cesa*.

- Le texte n'a pas fait l'objet d'une lecture attentive :
Toujours dans le sonnet de Miguel Hernández « *Recuerdas aquel cuello* », le cou de la bien-aimée est « *almenadamente blanco* ». Un candidat a précisé que c'était une façon de dire qu'il était non seulement blanc mais aussi long comme « *una almena* », ce qui est juste, la métaphore étant d'ailleurs explicite un vers plus loin. Mais ce que le candidat n'a pas dit et n'a pas vu, c'est que « *almenadamente* » est un néologisme. Or le jeu avec le langage est une, sinon la, clé de ce poème. Une explication de texte doit être une explication du texte, de son écriture, de sa fabrication, de sa réalité, de sa matière.

- Le texte est appréhendé comme illustration d'un contexte historique :
Cela s'est produit, par exemple, pour le conte de Roa Bastos *La excavación*. Pour nombre de candidats, le passage proposé n'a été lu que dans sa dimension politique, comme un témoignage engagé contre la guerre civile au Paraguay. Encore une fois, cela ne s'explique que par une méconnaissance de l'univers roabastien et surtout par la non fréquentation de ses contes tout au long de l'année de préparation.

2) L'exposé

L'explication en soi est d'une certaine façon la mise en scène de ce qui a fait l'objet du travail de compréhension, d'interprétation et de construction du sens du texte. Le candidat doit maintenant prouver au jury le bien-fondé de son analyse. Le recours à des termes comme « mise en scène » et « prouver » n'est bien sûr pas anodin : il s'agit de bien faire comprendre aux futurs agrégatifs la nature de l'exercice. Premièrement, c'est une épreuve orale ! Le jury est donc en droit d'exiger une diction, une élocution, une attitude et un comportement toujours impeccables et mesurés. Deuxièmement, il s'agit d'une démonstration rigoureuse et argumentée. C'est donc dans cette optique que doit être conçue la préparation. Le jury doit pouvoir suivre les étapes de l'exposé et savoir à tout moment où en est l'explication. Autrement dit, le candidat doit dire ce qu'il va faire et faire ce qu'il a dit, en s'appuyant sur les mots du texte, qu'il doit citer de façon précise, avec l'indication de la ligne ou du vers.

Ce double travail de démonstration et de mise en scène ne saurait être improvisé : ce n'est que le résultat d'un véritable travail de préparation qui dépasse bien évidemment les quelques heures dont le candidat dispose le jour de l'épreuve.

La maîtrise de la langue, est-il besoin de le préciser, est indispensable. Si nul chapelet de fautes infamantes ne sera égrené ici, il est sans doute nécessaire de signaler que le jury a été frappé par le fait que trop peu de prestations en étaient dépourvues.

Plutôt que de donner des exemples de projets de lecture ou d'axes de l'explication trop vagues, de plans qui ne fonctionnent pas ou de démonstrations peu convaincantes, c'est le choix inverse qui a ici été retenu. Ainsi, voici le canevas d'une explication bâtie autour d'un projet précis, articulé autour d'un plan qui rend compte de la spécificité du texte et qui aboutit naturellement à proposer, en conclusion, une réponse à la question posée dans l'introduction.

Le texte proposé est l'extrait de *El túnel* d'Ernesto Sábato allant de "Naturalmente", page 113, à "me miró tristemente.", page 115.

La candidate, soulignant à bon escient que ce passage contenant un très long dialogue est presque exceptionnel dans le roman, a bâti son explication justement autour de cette spécificité. Elle s'était donné comme axe l'aspect paradoxal d'un dialogue qui ne permet jamais de véritable communication. En découpant le texte autour de ce qu'elle a appelé, de façon argumentée et toujours fondée sur des récurrences ou des discontinuités liées à l'écriture, des « asaltos », elle a su mettre en évidence la gradation de la violence (déjà formulée dans le terme « asalto »). Tout au long de son travail, la démonstration a été faite que le dialogue n'en était pas un : la relation entre Maria et Castel, telle que Castel la perçoit (car cet élément diégétique n'a jamais été perdu de vue), est donc marquée par le sceau de l'aporie.

3) L'entretien

Comme cela a été suggéré plusieurs fois, toutes les étapes de l'épreuve sont bien évidemment solidaires : il convient d'y insister plus particulièrement en ce qui concerne l'entretien, car peu de candidats en saisissent l'importance et rares sont ceux qui ne relâchent pas complètement leur effort (tout en restant pourtant tendus) lorsqu'ils ont fini leur exposé. Une épreuve écrite se termine lorsque la copie est rendue. Une épreuve orale dure tant que le candidat est face au jury. Ce n'est pas une deuxième épreuve, ni la deuxième partie de l'épreuve, c'est la même épreuve ! Après avoir présenté une interprétation du texte proposé, il s'agit maintenant de préciser, voire de corriger, certains points sur lesquels le jury attire l'attention du candidat, toujours dans une attitude de bienveillance et de respect.

Quelques exemples de questions posées et de bonnes ou de mauvaises réactions

Dans l'extrait du chapitre [enterrador] de *Los vivos y los muertos*, le personnage « [...] « recorría el vecindario todavía penumbroso, tirando periódicos a las casas somnolientas con porches iluminados y ventanas como ojos que me miraban sin culpa » (p. 80). D'après une candidate, cette description serait purement référentielle et servirait à ancrer le récit dans la réalité d'une ville moyenne des Etats-Unis. Lors de la reprise, son commentaire, soigneusement noté, lui a été relu, suivi de la question suivante : « « casas somnolientas [...] y ventanas como ojos que me miraban sin culpa », ¿le parece que esto es una descripción sin más de un barrio norteamericano? ». La réponse a été oui sans hésitation. Encore une nouvelle question : « ¿somnolientas, ojos, culpa? ¿Sólo una descripción? ». Sa réponse a été cette fois-ci : « Sí, hay una personificación de las casas, pero es un tópico de la sociedad norteamericana ». Il n'y a donc pas eu moyen de faire revenir la candidate sur un des premiers indices du texte sur la notion de culpabilité, qui est ici clairement liée à l'atmosphère inquiétante de la ville.

Dans le sonnet « Recuerdas aquel cuello », une candidate a évoqué la « primera cuarteta ». Il lui a été demandé de donner la définition de « cuarteta », ce qui lui a permis de se corriger et de montrer qu'elle connaissait le clivage métrique entre « arte mayor » et « arte menor ».

Toujours pour ce sonnet, une autre candidate n'avait pas tenu compte de la dimension érotique du poème, qui fait pourtant une large part à l'expression du désir, non assouvi, de la voix poétique. Elle s'en était surtout tenue aux qualités de la dame et de son cou. Une des questions a porté sur le mot « nata » (« una almena de nata giratoria », vers 4) : « Usted ha dicho que la nata evoca la blancura y la pureza, pero ¿qué es la nata?, ¿puede evocar algo más? ». Au lieu de répondre à la question, par exemple, en disant tout simplement que « la nata es un alimento », la candidate a répété « la nata es blanca » Puis elle a cru bon d'ajouter : « No entiendo qué quiere

usted que diga », coupant ainsi court à tout échange et se privant d'améliorer sa prestation.

Dans le poème *Aceituneros*, la forme « decidme » a été expliquée de la façon suivante : « se trata de un imperativo seguido de la preposición me ». Une des questions de la reprise a évidemment été « Ha dicho usted que la forma « decidme » consta de un imperativo seguido de la preposición me. ¿Un imperativo seguido de la preposición me? Réponse : « sí ». Nouvelle question : « ¿seguido de la preposición me? ». Réponse : « ¡no! el pronombre « me » ». Le jury a ainsi pu oublier cette erreur.

Pour conclure, nous avons tenté dans ce rapport de montrer, par des exemples précis, à quel point la meilleure façon de réussir l'épreuve d'explication de texte est de s'y'entraîner longuement et régulièrement. De lire vraiment, avec de vrais yeux de lecteur, les œuvres au programme. Le jury ne demande qu'à être séduit par les interprétations des candidats et à partager leur plaisir.

III.3. Explication linguistique en français

Rapport établi par M. Pascal Treinsoutrot

1. Données statistiques concernant l'épreuve

Notes minimale : 00.25

Note maximale : 19

Note minimale parmi les admis : 00.5

Note maximale parmi les admis : 19

Moyenne des 88 présents : 07/20

Moyenne des 40 admis : 09.99/20

Notes	Nombre de présents	Nombre d'admis
<1	7	1
>=1 et <2	4	0
>=2 et <3	6	1
>=3 et <4	7	0
>=4 et <5	7	3
>=5 et <6	8	2
>=6 et <7	11	3
>=7 et <8	4	1
>=8 et <9	5	4
>=9 et <10	7	6
>=10 et <11	3	3
>=11 et <12	2	1
>=12 et <13	5	5
>=13 et <14	2	2
>=14 et <15	3	1
>=15 et <16	3	3
>=18 et <19	2	2
>=19 et =<20	2	2
Absents	2	0

2. Textes proposés

I. Marqués de Santillana, *Poesías completas I. Serranillas, cantares y decires. Sonetos fechos al itálico modo*, (Manuel Durán ed.), Madrid, Editorial Castalia, 1989, coll. Clásicos Castalia (n°64), 348 p.

Serranilla VI, de la page 51 à la page 53 (v. 1 à v. 44).

Lecture (strophes IV et V, v. 21 à v. 36) et **traduction** (strophe V, v. 29 à v. 36)

Phonétique historique :

Sueño v. 8

Mucha v. 30

Serranilla X, de la page 56 à la page 58.

Lecture (strophes II et III, v. 13 à v. 28) et **traduction** (strophe III, v. 21 à v. 28)

Phonétique historique :

Semana v. 2

Raçón v. 23

Decires narrativos : querella de amor, de la page 139 à la page 141 (v. 1 à v. 36).

Lecture et traduction (strophe I, v. 1 à v. 12)

Phonétique historique :

Igualza v. 11

Endecha v. 19

Infierno de los enamorados, de la page 202 à la page 204 (v. 1 à v. 32).

Lecture (strophes III et IV, v. 17 à v. 32) et **traduction** (strophe IV, v. 25 à v. 32)

Phonétique historique :

Fuente v. 12

Liñas v. 23

La comedieta de Ponza, de la page 282 à la page 284 (v. 673 à v. 704).

Lecture (titre et strophe LXXXV, v. 673 à v. 680) et **traduction** (strophe LXXXV, v. 673 à v. 680)

Phonétique historique :

Cielo v. 683

Sembrada v. 692

Soneto XIV, page 315 (v. 1 à v. 14).

Lecture et traduction (v. 1 à v. 8)

Phonétique historique :

Yo v. 1

Donna v. 1

Il Augusto Roa Bastos, *Cuentos completos*, p. 251-361, depuis le conte « El baldío », jusqu'au conte « Él y el otro » inclus.

Conte "Encuentro con el traidor", extrait p. 261-263, depuis "Ambos resucitaban" jusqu'à "¿qué podría decirle?".

Lecture et traduction: p. 263, de "Me viene siguiendo" jusqu'à "porque no existe".

Phonétique historique : *tinieblas, hierros.*

Conte "La rebelión", extrait p. 276-277, depuis "—Escuchá" jusqu'à "el gentío empieza a moverse".

Lecture et traduction: p. 277, de "— ¡Dejen las armas..." jusqu'à "no parecen haber oído nada".

Phonétique historique : *mejor, amplificada.*

Conte "La rebelión", extrait p. 279-280, depuis "Las puertas se abrieron" jusqu'à "Después bajé corriendo".

Lecture et traduction: p. 279-280, de "Me quedé solo con Muleque" jusqu'à "Tenemos... que transmitir la noticia...".

Phonétique historique : *ciega, ojos.*

Conte "El aserradero", extrait p. 287, depuis "Pero esta cálida y rosada tarde" jusqu'à "No me pudo ver nadie".

Lecture et traduction: p. 287, de "Está amable" jusqu'à "está mirando a Manuel".

Phonétique historique : *pellejo, hombres.*

Conte "La tijera", extrait p. 313-314, depuis "Sonó el timbre" jusqu'à "otra cosa del diario".

Lecture et traduction: p. 313, de "se sentó y extendió el periódico" jusqu'à "con suaves golpecitos".

Phonétique historique : *dureza, costumbre.*

Conte "Hermanos", extrait p. 339-340, depuis "—Despacio, lo vas a despertar" jusqu'à "— Me harán pagar a mí también...".

Lecture et traduction: p. 340, de "— No. Sabés muy bien" jusqu'à "no se juega...".

Phonétique historique : *sangre, espaldas.*

3. Remarques

Tout d'abord, il convient de préciser que les rapports précédents restent d'actualité pour la préparation de cette épreuve de linguistique. En effet, les observations et les conseils fournis précédemment permettent d'aborder au mieux l'explication linguistique en français. C'est pourquoi, nous renvoyons à leur lecture attentive.

Toutefois, il est nécessaire de comprendre que le travail à mener doit nécessairement s'inscrire tout au long de l'année de préparation au concours de l'agrégation externe d'espagnol. Régularité et progressivité sont déterminantes pour aborder cette épreuve orale qui ne laisse aucune place au manque de préparation ni encore moins à l'improvisation. Il n'y a que la fréquentation, dans la durée, des connaissances linguistiques indispensables et la confrontation méthodique avec les œuvres au programme qui puissent garantir le succès le moment venu.

Il est nécessaire de rappeler brièvement les paramètres de cette épreuve : 1h30 de préparation, 30 mn maximum d'exposé et 15 mn maximum de reprise-échange avec le jury. Pour en revenir à la prestation orale non interrompue de 30 mn du candidat, elle ne doit pas répondre à un plan d'exposition immuable attendu par le jury. Le candidat est libre d'organiser son exposé comme il le souhaite. Certes, l'énoncé « contraint » à la lecture et à la traduction d'une partie précisément délimitée du passage retenu. De plus, il est demandé de procéder au rappel de l'évolution phonétique de deux vocables choisis dans le texte concerné. Hormis ces trois points, aucune rubrique n'est véritablement obligatoire, ni aucune organisation particulière de ces rubriques n'est imposée. Il faut ajouter que toutes les approches théoriques sont recevables dans la mesure où elles sont employées à bon escient et éclairent l'explication de manière pertinente. Cependant, on peut souligner qu'il est plus aisé d'ordonner son exposé en commençant par la lecture.

La lecture

C'est d'ailleurs en choisissant d'ouvrir l'exposé par cette lecture que la majeure partie des candidats a procédé. Signalons tout de même que le passage à lire est délimité, ce qui implique de ne pas lire plus que ce qui est demandé. Prendre connaissance attentivement de l'énoncé est la première exigence pour réussir une épreuve. En ce qui concerne cette première « figure imposée », il est important de préciser qu'il s'agit d'une lecture dont la prononciation se doit de restituer les réalisations phonétiques propres aux systèmes phonologiques des états de langues illustrés par les œuvres inscrites au programme, en l'occurrence cette année, à celui de l'espagnol du XVe siècle ou à celui de l'espagnol du Paraguay. Une bonne lecture permet de mettre en évidence des particularités phonétiques qui seront autant d'éléments à analyser dans la rubrique concernant le système phonologique de l'état de langue considéré.

La phonologie

Une lecture faisant apparaître certaines particularités phonétiques est appréciée du jury car elle est un gage d'une connaissance du système phonologique en présence. Néanmoins, il est nécessaire de s'être familiarisé avec la terminologie et les notions spécifiques pour éviter toute confusion dans l'exposé entre ce qui relève respectivement de la phonologie, de la phonétique et de la graphie comme cela a

déjà été mentionné dans les rapports précédents. Pour mémoire, la phonologie s'intéresse aux phonèmes. Chaque signifiant est composé de phonèmes. Ces derniers possèdent un ensemble de traits distinctifs. Ces traits vont donc permettre d'opposer des signifiants entre eux en les distinguant. La rentabilité de cette distinction peut s'observer en prenant des termes comme *pala* et *bala*. Un des traits des phonèmes occlusifs /p/ et /b/ placés en position explosive rend compte de la pertinence fonctionnelle de cette opposition par le trait de sonorité [-sonore] [+sonore]".

En revanche, l'objet d'étude de la phonétique est le son. Comme le rappelait clairement le rapport de la session 2006, la phonétique « consiste à décrire dans tous leurs détails les sons des diverses langues, à en dresser le portrait physique le plus complet ». Par conséquent, nous réitérons les recommandations des années précédentes qui soulignaient la confusion terminologique encore observée cette année chez certains candidats. On ne peut reprendre les mentions inappropriées de *ceta* ou de *jota* désignant des graphèmes pour évoquer le phonème fricatif dental sourd de réalisation interdentale ou le phonème fricatif vélaire sourd. De même, les notions doivent être utilisées avec discernement. La neutralisation de l'opposition entre deux phonèmes ne convient pas pour décrire la situation que connaît l'espagnol d'Amérique. Ce système ne possède pas de phonème fricatif dental sourd de réalisation interdentale. C'est un cas de déphonologisation. Il ne peut donc être question d'archiphonème.

La graphie

De toute évidence, l'œuvre du XVe siècle comporte une graphie notablement différente de celle que nous connaissons en espagnol actuel. Bien évidemment, ces caractéristiques graphiques sont immédiatement repérables. C'est notamment le cas d'un certain nombre de graphies savantes telles que -ph-, -qu-, -sc-. Toutefois, il convient de se garder de plusieurs écueils. Tout d'abord, on ne peut se contenter d'en établir une liste sans fournir une explication justifiant leur emploi. Effectivement, on peut prendre pour exemple la collecte de graphies comportant -ss- ou -s- en position intervocalique. Ce point est intéressant mais il doit surtout être accompagné d'un commentaire portant sur la question de la représentation graphique de l'opposition sourde/sonore de la paire de phonèmes fricatifs alvéolaires /s/ et /z/. De plus, le commentaire se doit d'être complet en remontant jusqu'à l'étymon latin qui offre la possibilité d'approfondir l'analyse et d'émettre des hypothèses sur les évolutions à l'œuvre en s'appuyant par exemple sur la présence des graphies *desseo* et *deseo*. Dans le même ordre d'idées, en interrogeant également la forme latine RATIONEM, il y avait lieu d'émettre aussi un commentaire sur la présence du graphème -ç- dans la forme *raçón*. Enfin, il faut se garder de placer parmi les éléments médiévaux des graphies qui ne sont que le fruit de modifications opérées par l'éditeur moderne.

Bien que le texte moderne ait pu dérouter nombre de candidats dans le cadre de cette rubrique, certains ont su en tirer partie pour traiter la question de l'accentuation en espagnol moderne en repartant seulement des règles formalisées par la *RAE* ou encore pour souligner l'absence de système graphique propre à l'espagnol d'Amérique au travers des rapports entretenus entre la réalisation phonétique et la norme de la représentation graphique (*dureza, paso, eficacia*).

La phonétique évolutive

Après la lecture, cette rubrique constitue un des trois points explicitement mentionnés dans l'énoncé du sujet proposé au candidat. Cela signifie qu'il faut se préparer régulièrement à cette partie de l'épreuve pour être susceptible le moment venu de fournir un exposé détaillé et précis de l'évolution des deux morphèmes lexicaux choisis par le jury. Un travail progressif et constant permettra de se familiariser avec les ouvrages à disposition (le *Breve Diccionario Etimológico de la lengua castellana* de J. Corominas, le *DRAE*, le *dictionnaire latin-français* de J. Gaffiot ainsi que l'œuvre au programme). Cet exercice répété permettra également de constater qu'une grande partie des mots espagnols proviennent des formes latines d'accusatif. Qui plus est, s'agissant de « phonétique évolutive », pour justifier l'évolution d'un terme il est indispensable de rendre compte des phénomènes qu'il a subis en les replaçant dans une chronologie. Autrement dit, il serait judicieux de suivre un cheminement allant concrètement du latin à l'espagnol. Pour cette raison, une prestation bien menée ne peut faire abstraction d'une organisation logique dont le préalable indispensable est le découpage syllabique de l'étymon accompagné de la localisation de l'accent tonique. Ces éléments doivent être portés à la connaissance du jury. Ajoutons à cela que la précision terminologique réclamait plutôt d'évoquer le phénomène de déflexivité au lieu de parler de « chute du -M final car il n'est plus prononcé », par exemple, à propos du terme latin CAECAM. L'exposition détaillée exigeait de ne pas non plus omettre d'expliquer certaines étapes comme l'évolution du son occlusif vélaire initial présent dans cet étymon latin pour comprendre comment on aboutissait en espagnol à une réalisation fricative dans le mot *ciega*. Enfin, le respect de la chronologie des évolutions constatées constituait le fondement de la cohérence de l'exposé comme on peut l'observer dans le traitement de SPATULA. Il faut envisager que le fait d'évoquer, en premier lieu, la chute de la voyelle posttonique pose problème pour justifier la sonorisation de l'occlusive labiodentale (d'où l'importance d'une logique dans l'exposition d'une chronologie, qu'elle soit relative ou absolue). En fin de compte, l'exposition doit reposer sur une chronologie pertinente des événements et sur une explicitation détaillée de ces derniers.

La morphosyntaxe

Dans cette rubrique le candidat peut soumettre une grande diversité de phénomènes ; encore faut-il que ceux-ci soient pertinents. Nous reprenons ici la définition précise des contours de cette partie indiquée dans le rapport 2006 : « la **morphologie** –étude de la forme des signifiants grammaticaux– et la **syntaxe** – étude du contenu, du signifié de ces mêmes unités grammaticales et de leur emploi ». Cependant, si rien n'est imposé le maître-mot est le choix judicieux des éléments. Effectivement, il est conseillé de ne pas vouloir à tout prix s'emparer de la question, ce n'est qu'un exemple, des prétérits forts et faibles dès qu'ils apparaissent dans un texte tout simplement parce que l'on maîtrise ce point et que l'on souhaite le faire savoir. Par conséquent, il convient d'organiser son propos à partir de ce que l'on rencontre dans le support. Tout exposé théorique ne peut venir qu'à la suite de la double identification des éléments collectés et du phénomène particulier auquel ils se rattachent. De plus, cet exposé doit faire sens dans le contexte étudié. Si des cas singuliers sont intéressants, on peut aussi chercher à relever ce qui constitue un ensemble cohérent susceptible de donner lieu à une analyse rendant compte de la logique d'un système. Dans le texte de Roa Bastos, un passage retenu comportait les termes *los altavoces, los parlantes, transfigurar, ametrallar, un llamado, un chirrido* (*Cuentos completos*, p. 276-277) dont la confrontation permettait d'évoquer les questions de dérivation propre (préfixation, suffixation, parasyntèse), de dérivation impropre et de composition. Un autre présentait dans le corps du texte les trois formes de démonstratifs *desde aquella prisión militar, en esta misma tierra salvaje* et *habían sobrevivido a esa guerra* (*Cuentos completos*, p. 279-280). Ces exemples pouvaient faire l'objet d'une analyse de leur emploi et de leurs valeurs respectives dans ce passage plutôt que de réciter une théorie mal apprise en évoquant maladroitement le plan du moi et du non-moi. Qui plus est, la plupart du temps ces citations se font sans revenir au texte pour en mesurer le possible intérêt. Dans un autre extrait encore du texte moderne on trouvait des exemples se prêtant à une étude de l'expression de la voix passive avec *se* (passive réfléchie) ou avec *ser* + participe dans : *las puertas se abrieron, fueron reducidos por una nueva oleada de combatientes* dans ce passage précis.

Face au texte médiéval, les candidats paraissent plus sereins car les phénomènes à commenter semblent plus « visibles ». C'est le cas notamment du traitement de *do*. (*Poesías completas*, p. 56-58). Toutefois, les étapes successives de l'évolution des vocables *do, onde, donde* ne peuvent se résumer à la formulation «le o <UBI n'est plus assez parlant ». Il serait plus juste de parler de perte de compréhension pour ces éléments de relation de type rétrospectif. Effectivement, ils ont perdu peu à peu la capacité de dire le lieu d'où l'on vient pour ne plus signifier que le lieu où l'on est. Par conséquent, l'exposé doit revenir sur ces diverses phases de désémantisation en les explicitant clairement. Une observation du même ordre peut être faite concernant la question des possessifs. Certes, il est tout à fait intéressant de souligner la présence, dans le même passage, des trois exemples suivants : *e sus*

gestos e colores (v. 14), *en toda la su montana* (v. 18), *après la señora mía* (v. 27). Cependant, procéder uniquement à ce relevé pour mettre en avant sa connaissance de la dénomination « possessif articulé » ne suffit pas. Il faut être en mesure de rendre compte de l'intérêt que revêt le choix de cette construction dans la *serranilla* étudiée. Autrement dit, il convient de revenir au texte pour faire la démonstration du bien fondé des théories évoquées par certains candidats sur la valeur contrastive ou sur le caractère emphatique et qu'ils ont attribués, à juste titre, à cette syntaxe particulière mais sans en fournir une justification dans et par le poème.

La sémantique

Comme les années précédentes, le jury constate que cette partie demeure la moins bien traitée par les candidats. Certains opèrent parfois une analyse sur un cas singulier voire n'abordent même pas cette rubrique ce qui déséquilibre quelque peu l'exposé. Pour ne pas se sentir démuni au moment de s'interroger sur un extrait retenu, nous rappelons des indications fournies dans les rapports précédents sur les nombreuses questions possibles qui peuvent être traitées dans cette partie : sémantique lexicale (américanismes, archaïsmes, glissements sémantiques), sémantique dérivationnelle (valeur des affixes), sémantique verbale (*haber/tener, ser/estar* et autres verbes d'existence), structuration en champs lexicosémantiques.

La traduction

C'est la troisième « figure imposée ». Le plus souvent les candidats livrent leur traduction à la fin de leur prestation. Néanmoins, rien n'interdit de la présenter en début d'épreuve. Nous reprendrons ce que déclaraient les rapports précédents en mettant en avant que cette traduction doit être dictée afin que le jury puisse la en note et vérifier que la littéralité du texte a été bien comprise. Certains candidats ont d'ailleurs complété leur travail par un commentaire, fort à propos, de leur choix de traduction.

En conclusion, le jury renouvelle ses encouragements et ses vœux de réussite aux futurs candidats. Il les invite à nouveau à ne négliger aucune épreuve car chacune d'entre elles participe de la cohérence de ce concours de recrutement d'enseignants. Se préparer avec rigueur à toutes sans distinction c'est déjà reconnaître le bien fondé des exigences attendues d'un agrégé. Des exigences indispensables pour lui-même, bien évidemment, mais également pour répondre aux attentes de tous ses publics à venir.

III.4 Épreuve d'option en deux parties

NB Les statistiques ci-dessous concernant les épreuves de latin, de catalan et de portugais sont données sur 15. Celles de la nouvelle épreuve « éthique et responsabilité » sont sur 5. L'addition des deux notes constitue un ensemble sur 20 (coefficient 2)

Données statistiques globales (Catalan-Latin-Portugais)

Nombre d'admissibles : 90

Nombre de présents : 88

Nombre d'admis : 40

Moyenne des présents : 6,40/15

Moyenne des admis : 9,38/15

III.4.1 Épreuve de catalan

Rapport établi par Monsieur Pierre Gamisans

1 Données statistiques concernant l'épreuve

30 des candidats qui avaient choisi l'option catalan à l'oral ont été admissibles. 29 se sont présentés à l'épreuve, 13 d'entre eux ont été admis. La moyenne générale des présents est de 06,10/ 15 ; celle des admis est de 08,40/ 15.

Notes	Nb. présents	Nb. Admis
< 1	2	0
>= 2 et < 3	6	0
>= 3 et < 4	2	1
>= 5 et < 6	6	2
>= 6 et < 7	2	2
>= 7 et < 8	2	1
>= 9 et < 10	3	2
>= 10 et < 11	1	1
>= 11 et < 12	2	2
>= 12 et < 13	3	2

2 Textes proposés

De l'œuvre au programme « Bruixa de dol » de Maria-Mercè Marçal, Barcelone, Ed. 62, Col.lecció Educació 62 n°18, 2008, les textes suivants ont été proposés :

1/ p. 94-96 «III». Lecture et commentaire de tout le texte. Traduction : du début jusqu'à « fins al peu».

2/ p. 112 « Cel negre». Lecture et commentaire de tout le texte. Traduction des deux quatrains.

3/ p. 71 « Zodíac ». Lecture et commentaire de tout le texte. Traduction des deux quatrains.

4/ p. 110 « II ». Lecture et commentaire de tout le texte. Traduction des deux premiers quatrains.

3 Remarques

Les conditions de l'épreuve : les candidats ont une heure de préparation au cours de laquelle ils ont à leur disposition un dictionnaire unilingue catalan. En revanche, ils ne peuvent pas consulter l'œuvre au programme, seul le passage qu'ils doivent commenter leur est remis sur une ou plusieurs feuilles selon sa longueur, où sont également indiqués les passages à lire et à traduire. L'épreuve dure 45 minutes au maximum (temps de parole du candidat : 30 minutes au maximum ; entretien avec le jury : 15 minutes au maximum).

La lecture a été correcte et expressive chez un nombre appréciable de candidats et ils en ont été récompensés. Pour certains elle a été médiocre, voire insuffisante. Ces candidats ont ainsi perdu l'occasion de prendre quelques points qui ont pu s'avérer précieux lors du décompte final pour ceux d'entre eux qui ont mené à bien l'exercice. Pour un certain nombre, s'il est vrai que les règles de base sont généralement connues, le défaut, voire l'absence de pratique de la lecture, que l'on perçoit, est préjudiciable. Le jury, qui n'ignore pas le temps limité imparti à la préparation de l'épreuve dans nos universités, tient toutefois à attirer l'attention des préparateurs sur la nécessité de consacrer régulièrement un espace minime à cet exercice dans le cadre de leur cours. Les erreurs les plus courantes, en catalan oriental (barcelonais), modalité régionale la plus étendue et généralement choisie par les candidats, sont les suivantes :

- les voyelles atones, notamment le « e » ou le « o », sont prononcées comme si elles étaient toniques. C'est le cas, entre autres, pour les pronoms personnels compléments atones enclitiques ou proclitiques dont la voyelle atone est lue comme si elle était tonique. A l'inverse le « o » tonique est parfois lu comme s'il était atone.
- la fermeture ou ouverture de « e » ou « o » toniques n'est pas restituée.
- les liaisons entre deux mots qui commencent et finissent respectivement par des voyelles sont souvent mal négociées. On rappellera, à titre d'exemple, qu'un « e » ou

un « a » atone en début ou fin de mot, au contact avec une voyelle, tonique ou atone, d'un autre mot, s'amuït [no (e)m diguis, cas(a) oberta].

- le « r » final des infinitifs, qui s'amuït, sauf devant les pronoms enclitiques, est parfois prononcé. D'une façon générale les « r » finaux n'ont pas toujours été bien négociés.

- le « s » sonore entre deux voyelles est prononcé sourd, notamment devant la voyelle initiale du mot suivant.

- le « ll » final n'est pas palatalisé.

- le « l·l » géminé, caractérisé par le point (punt volat) entre les deux « l », n'est pas toujours correctement rendu.

- le « t » final qui s'amuït après un « n » ou un « l » a été prononcé.

- le digramme « ny » est mal prononcé en position finale.

- confusion entre les prononciations du « x » et du digramme « ix » en position intervocalique (examen / Eixample).

On invitera enfin les candidats à fixer leur attention sur les accents graphiques afin de ne pas prononcer atones, comme cela a été parfois le cas, les voyelles surmontées de ces accents !

La traduction présentait des difficultés, notamment dans les sonnets, aussi le jury avait-il proposé un fragment assez bref pour cette partie de l'épreuve, généralement les huit vers décasyllabes des quatrains de ces sonnets. Le caractère souvent original des métaphores et images de Maria-Mercè Marçal ainsi que l'usage d'un lexique parsemé de dialectalismes demandait aux candidats un travail préalable de recherche lexicale et d'analyse des fragments dont la traduction en français et la restitution dans une langue correcte étaient ardues. Aujourd'hui, l'accès à des outils comme le « Diccionari català, valencià, balear », par exemple, très riche en dialectalismes, est facile via internet et offre la possibilité d'effectuer cette tâche; en effet le fait pour les candidats de bénéficier d'un dictionnaire unilingue catalan pendant le temps de préparation de l'épreuve, pas plus que l'existence, cette année, d'une traduction française de l'œuvre au programme, ne doivent les inciter à se dispenser de faire l'effort de s'assurer que le sens de la totalité de la lettre du texte leur est acquis et d'effectuer un travail spécifique sur les fragments dont la restitution est la plus difficile. Malgré quelques bonnes prestations, les traductions ont été médiocres dans l'ensemble : outre les erreurs, maladresses et catalanismes commis sur les passages les plus difficiles, le jury a dû déplorer des ignorances sur les bases de la langue, qui souvent ont été fatales aux candidats : plusieurs d'entre eux ont pris des présents du subjonctif pour des présents de l'indicatif, certaines personnes verbales ont été mal identifiées, la forme simple du passé simple a été prise pour un présent de l'indicatif et l'on a observé des erreurs sur le lexique de base. On ne saurait trop recommander aux futurs candidats à l'agrégation qui choisissent l'option catalan de ne pas attendre l'année du concours pour découvrir la langue catalane ; il

est possible de s'initier dans diverses universités et, faute de mieux, diverses méthodes, dont l'accès est gratuit, sont disponibles sur internet.

Le commentaire implique certaines exigences que l'on rappellera : il convient de situer précisément le passage proposé dans l'œuvre, ce dont les candidats se sont généralement bien acquittés démontrant par là leur connaissance globale du recueil de poèmes de Maria-Mercè Marçal et de son ordonnancement interne. Les connaissances sur l'œuvre et sur l'univers culturel dans lequel elle s'inscrit, nécessaires, doivent aider les candidats dans leur analyse mais en aucun cas la remplacer ou les conduire à une lecture monolithique et aprioriste faisant bon marché de la singularité du passage proposé. On leur conseillera également de contrôler leur discours aussi bien quant à son contenu qu'à sa forme : il faut avoir une bonne maîtrise des termes – techniques notamment- que l'on emploie et il convient de s'exprimer dans un français lexicalement, syntaxiquement et phonétiquement (problème des liaisons parfois mal négociées) correct et, si faire se peut, élégant. D'autre part on ne perdra jamais de vue que l'interprétation du passage soumis à la réflexion du candidat doit se construire sur l'analyse la plus serrée et rigoureuse possible de ce qui constitue la matière même de l'objet à analyser, à savoir l'écriture sous ses multiples aspects (lexique, syntaxe etc.). On veillera aussi à mettre en rapport, à articuler les différentes observations – toujours justifiées par l'analyse de texte- afin de proposer au jury une interprétation globale, claire et cohérente. Trop de commentaires n'ont pas répondu à ces exigences cette année : erreurs d'interprétation du fait d'une compréhension déficiente de la lettre du texte, méconnaissance des éléments de base de la métrique et de la versification catalanes, impropriétés dans l'emploi de termes techniques (ainsi un candidat parle de « chevauchement » au lieu de « enjambement »), déballage d'un catalogue de thèmes sans articulation, annonce d'un plan, que le candidat ne respecte pas par la suite ou dont il ne souligne pas suffisamment les différentes parties, énumération de procédés stylistiques sans en révéler les effets de sens, insuffisante attention portée à la lettre du texte afin de le faire entrer dans une lecture généralisante et aprioriste... Telles sont les carences le plus fréquemment relevées. Quelques candidats ont cependant fait honneur à l'exercice, le jury les en a récompensés comme il se doit.

III.4.2 Épreuve de latin

Rapport établi par Monsieur Renaud Cazalbou

1 Données chiffrées et statistiques.

Effectifs : lors de la session 2012, les candidats qui avaient opté pour le latin étaient au nombre de 23 (22 présents), soit 26,1% des admissibles et 25 % des présents. Sur ces 22 candidats, 10 ont été admis au concours, soit un taux de réussite de 45,5%. Ramenés au nombre total des admissibles et des admis, les latinistes lauréats du concours représentent donc 11,11% des admissibles et 25% des admis. Le latin, après avoir connu une désaffection toute relative, retrouve donc ses effectifs habituels, ce qui semble confirmer la tendance constatée lors de la session 2011.

Moyennes : si la moyenne des présents est la plus basse des trois langues d'option (5,99), celle des admis est la plus haute (10,58). À cela une seule explication : un nombre conséquent de notes basses ou très basses obtenues par des candidats qui ont soit inconsidérément choisi le latin comme langue d'option alors qu'ils n'avaient pas les compétences requises, soit travaillé insuffisamment dans le cadre de leur préparation. Pas plus que pour les autres épreuves, on ne saurait faire l'économie d'une étude sérieuse et d'une fréquentation régulière du texte latin. On ne peut prétendre obtenir une note décente si l'on se penche enfin sur l'œuvre au programme quelques jours avant l'oral. La langue latine a des spécificités qui demandent à être apprivoisées en y consacrant le temps nécessaire. Enfin, le jury a pu constater, lors de cette session, que certains candidats n'avaient manifestement pas les connaissances nécessaires pour affronter l'épreuve de latin. Il convient donc de donner aux futurs agrégatifs un conseil de bon sens : on ne s'improvise pas latiniste et avant que de choisir cette option, il serait bon de s'assurer qu'elle ne sera pas un obstacle à la réussite au concours. Il ne s'agit certes pas de mettre les langues d'option en concurrence pour tenter d'établir une quelconque hiérarchie qui se révélerait parfaitement stupide. Pourtant, au candidat qui se demanderait quelle langue il doit prendre pour option, on répondra que le latin ne saurait être un choix par défaut. Cela tient tout bonnement à la nature de l'exercice : en catalan et en portugais, l'analyse littéraire représente une large part de l'épreuve ; or, il s'agit de savoir-faire que tout candidat a coutume de mettre en œuvre. En latin, par contre, l'accent est mis sur la compréhension et la traduction de l'intégralité du passage. C'est la compétence linguistique qui est mise en avant. On objectera à juste titre qu'il n'y a là qu'une question de « dosage » entre des aptitudes qui sont, dans un cas et l'autre, mobilisées. Certes, mais c'est précisément ce qui explique combien il est risqué de choisir le latin sans les connaissances minimales indispensables.

Répartition des notes

Notes	Présents	Admis
< 1	4	0
≥ 1 et < 2	5	0
≥ 3 et < 4	1	0
≥ 5 et < 6	2	1
≥ 9 et < 10	4	3
≥ 10 et < 11	2	2
≥ 12 et < 13	2	2
≥ 13 et < 14	1	1
≥ 14 et < 15	1	1
Absent	1	0

On tirera ses propres conclusions de ce tableau qui ne fait que confirmer ce qui a été dit plus haut : 10 candidats obtiennent entre 0 et 4 (dont 4 qui obtiennent 0,25 ou 0,5) ce qui représente plus de 45 % des admissibles. Au rebours, on remarquera que tous les candidats qui ont obtenu 10 ou plus sont admis. Cela ne signifie pas que l'on obtient son agrégation d'espagnol grâce au latin mais une note honorable, outre qu'elle apporte des points précieux, témoigne aussi d'une qualité de préparation qui, le plus souvent, se vérifie ailleurs. Ce qui vaut pour le latin, vaut aussi, bien évidemment, pour les autres langues optionnelles.

2 Déroulement de l'épreuve et conseils

Les nouvelles modalités de l'épreuve en deux parties constituée par l'épreuve d'option proprement dite et l'interrogation sur la compétence « Agir en fonctionnaire de l'État et de façon éthique et responsable » sont désormais connues et sont détaillées à l'adresse suivante :

<http://www.guide-concours-enseignants-college-lycee.education.gouv.fr/cid60051/agregation-externe-section-langues-vivantes-etrangeres-espagnol.html>

Rappelons que le candidat dispose d'une photocopie du texte à traduire et commenter et du dictionnaire *Le grand Gaffiot* (édition revue et augmentée par Pierre Flobert). On se reportera, pour plus de détails, au rapport de la session 2011 établi par M. Philippe Bringel. Il importe cependant de signaler un travers particulièrement perceptible lors de la session 2012 : certains candidats ont été induits en erreur en raison d'une mauvaise maîtrise du *Gaffiot* ; c'est ainsi que le « glaive dégainé » (*stricto gladio*) est devenu un « glaive strict » (ou « sévère ») et que le tour *ventum esse* (« ventum fuerit ») a été interprété comme un coup de vent qui a emporté les

candidats bien loin du texte de Sénèque. Le dictionnaire de latin peut, certes, tirer les candidats de nombre d'embûches mais pour cela, il faut que l'on ait appris à s'en servir tant la matière y est abondante. Les candidats devraient donc, au cours de leur préparation, fréquenter la nouvelle édition du *Gaffiot*. À défaut, on s'entraînera sur l'ancienne édition dont les différences ne sauraient dérouter le candidat rompu au maniement dudit dictionnaire.

Les extraits proposés : les interrogations ont porté cette année sur trois textes :

Lettre 24 : de « Illud autem ante omnia memento, [...] » à « [...] si ferre non possum. »

Lettre 24 : de « Decantatæ, inquis, in omnibus scholis [...] » à « [...] non emisit, sed eiecit. »

Lettre 31 : de « Parem autem te deo pecunia non faciet : [...] » à « [...] fictiles fuisse. VALE. »

Aucune nouveauté n'est à signaler dans le déroulement proprement dit de l'épreuve ; la prestation des candidats se divise en moments désormais connus, on ne s'y attardera pas, le rapport de la session précédente ainsi que d'autres, plus anciens, étant suffisamment précis et explicites. Cependant, on donnera ici quelques conseils, fruits de l'expérience, afin que soient évités des erreurs et des travers particulièrement fréquents.

-La lecture : lorsque le candidat entre dans la salle d'interrogation, il lui est signalé une partie du texte à lire. S'il n'existe pas de règle en la matière, ce sont, le plus souvent, les normes de la prononciation restituée qui sont mises en œuvre. Il serait bon que la lecture fût expressive, sans toutefois sombrer, comme c'est parfois le cas, dans une caricature de *declamatio*. Le candidat place sa lecture au moment qu'il juge opportun.

-L'introduction : elle a son importance car la photocopie proposée ne donne que très peu d'indications : pour le texte de Sénèque, seul le numéro de la lettre était indiqué. Afin que le jury juge de la connaissance de l'œuvre dont fait preuve le candidat, on attend donc qu'il situe l'extrait dans son contexte. Cependant, introduire un texte ne revient pas à dire : « ce texte est tiré de la lettre 24 des *Lettres à Lucilius* de Sénèque », ce dont le jury est parfaitement conscient puisqu'il s'agit de l'œuvre au programme. De même, si les références à la biographie de l'auteur peuvent être pertinentes —et c'est le cas pour Sénèque—, elles ne sauraient suffire et c'est avant tout la place de l'extrait dans l'économie générale de l'œuvre que l'on souhaite voir mettre en évidence : quelle place le fragment occupe-t-il dans un ensemble plus vaste, dans le cas qui nous occupe, dans la lettre dont il est issu et plus largement, dans le recueil qui a sa propre logique.

-La traduction : elle constitue l'essentiel de l'épreuve à deux titres ; en premier lieu parce que, le candidat devant traduire la totalité de l'extrait, elle consomme une part importante du temps imparti ; selon que la traduction sera plus aisée ou plus laborieuse, l'espace dévolu au commentaire sera proportionnellement augmenté ou

amoindri. Là encore un rappel s'impose : le candidat dispose de trente minutes exactement pour réaliser sa prestation. Le jury est particulièrement scrupuleux sur ce point. Le candidat devra se garder de deux défauts, eux aussi assez fréquents : le premier consiste à ânonner devant le jury une traduction de type « petit latin » bien souvent très éloignée du français correct le plus élémentaire. On attend que le candidat, reprenant les groupes de mots signifiants, en donne une traduction littérale, c'est-à-dire à la fois exacte et acceptable au regard de la syntaxe de la langue française. Cela signifie que si le jury peut s'accommoder de quelque lourdeur ou tournure perfectible, toutes choses qui pourront être abordées avec profit lors de la reprise, il sera intransigeant devant des incorrections manifestes dont la trop fréquente répétition finit par coûter très cher. À l'opposé, le travers inverse est aussi à déplorer : le candidat livre une traduction aboutie, achevée, simple restitution d'un par cœur qui, après examen, fera apparaître de graves lacunes dans la compréhension du texte. On attend du candidat latiniste qu'il en ait, par une pratique régulière du texte, déchiffré le sens, et, par sa connaissance de la grammaire et du lexique latins, identifié et surmonté autant que possible les difficultés ; la ou les traductions qui font autorité ne servent qu'à la résolution de ces problèmes, le préparatoire devant, grâce à cette aide, retrouver la traduction la plus proche possible du texte latin. C'est au prix de cet effort qu'il pourra, le jour de l'oral, concilier exactitude et correction grammaticale. Il pourra ainsi livrer sa propre traduction du texte.

-Le commentaire : bien évidemment, on n'attend pas du candidat qu'il se livre à une analyse littéraire complète, d'autant que, comme on a pu le dire, la partie de traduction a pris un temps, certes variable, mais toujours important. Toutefois, on ne saurait oublier que les œuvres mises au programme, au-delà de la source inépuisable de contresens, faux-sens et autres solécismes qu'elles représentent, sont aussi et avant tout de grandes œuvres de la littérature et ici, comme ailleurs, c'est ce que le candidat devra montrer. Le fragment qui lui a été proposé s'intègre dans l'œuvre ; il y occupe une place particulière qui « fait sens » mais il a aussi sa logique interne, son intérêt argumentatif et, ce que l'on oublie assez souvent, son esthétique. Il s'appuie sur des ressorts stylistiques, sur des mots et des tournures qui ont été soigneusement choisis. Enfin, le texte convoque un certain nombre de références historiques, culturelles, religieuses... qu'il convient d'explicitier. Mais là encore, il faut éviter les discours tout faits, les assertions définitives et catégoriques qui n'ont pas lieu d'être et qui ne masquent pas une profonde méconnaissance du texte : à preuve, cette lecture de la lettre 24, où le terme « scholis » est prétexte à un commentaire tout empreint de gravité sur l'opposition entre épicurisme et stoïcisme mais qui, dans le même extrait, présente Platon tenant en équilibre une épée sur sa tête. On peut penser qu'une pratique plus régulière et plus personnelle du texte aurait évité et le contresens philosophique et le non-sens.

-La reprise : comme cela a été signalé depuis fort longtemps, il s'agit pour le candidat, soulagé d'en avoir fini avec sa prestation, de ne pas « baisser la garde ». Ce moment n'est pas à négliger puisqu'il permet au jury soit de tenter de faire

rectifier des erreurs qui auraient pu être commises, soit de faire améliorer ce qui a été proposé. Il convient donc de garder toute son acuité intellectuelle pour comprendre immédiatement dans quel dessein telle ou telle question (qui n'est jamais un piège) a été posée. Trop souvent on voit des candidats persister dans une interprétation erronée, ou pire, remplacer une traduction ou une remarque acceptable par une erreur manifeste.

Par ailleurs, la reprise, qui prend la forme d'un entretien avec le jury, est tout à fait propice à une évaluation du niveau de langue française du candidat. On ne saurait tolérer d'un futur agrégé un discours émaillé de « ben », « ouais », constitué de bribes de phrases etc. Le jury sait parfaitement que la situation est loin d'être confortable pour le candidat dont l'émotivité est mise à rude épreuve. Mais c'est aussi le lot de tout enseignant dans sa pratique quotidienne. Il convient donc de soigner son élocution (afin d'être compris car l'oral est aussi une épreuve de communication), d'utiliser un français correct et de répondre franchement et le plus précisément possible aux questions posées.

On espère que ces quelques conseils associés à ceux qui ont été prodigués par d'autres à l'occasion de sessions antérieures seront profitables aux futurs candidats. Les nombreuses critiques ici développées pourraient laisser croire à quelque cruauté du jury qui ne chercherait qu'à sanctionner les candidats. Il n'en est rien, que l'on en soit assuré. L'espace réduit d'un rapport ne permet pas de dire tout le plaisir que l'on a à entendre de bonnes prestations à la fois modestes et bien menées. Les quelques excellentes notes décernées en sont le témoignage.

III.4.3 Épreuve de portugais

Rapport établi par Madame Annabella Simões

1 Données statistiques concernant l'épreuve

L'option de portugais a été choisie par 37 candidats. Tous se sont présentés à l'épreuve et 17 d'entre eux ont été admis. La moyenne des présents est de 06.87/15 et celle des admis est de 09.41/15. Cette moyenne est en net progrès par rapport aux années précédentes. Le jury incite fortement les candidats à lire avec la plus grande attention les conseils qui suivent afin d'éviter un certain nombre d'erreurs.

Note sur 15	Présents	Admis
≥ 1 et < 2	4	0
≥ 2 et < 3	1	0
≥ 3 et < 4	5	0
≥ 4 et < 5	4	1
≥ 5 et < 6	2	0
≥ 6 et < 7	2	2
≥ 7 et < 8	4	2
≥ 8 et < 9	2	2
≥ 9 et < 10	2	2
≥ 10 et < 11	5	3
≥ 11 et < 12	3	2
≥ 12 et < 13	2	2
≥ 13 et < 14	1	1
Absents	0	0

2 Textes proposés

Les candidats ont eu à commenter des extraits tirés de l'œuvre *As Intermitências da Morte* de l'écrivain portugais José Saramago. Ce roman contemporain est représentatif de l'écriture de cet auteur et aborde le thème de la Mort. Les extraits proposés par le jury permettaient aux candidats de souligner la richesse de l'écriture saramaguienne tout en mettant en exergue la manière originale dont la mort est abordée. Les passages à commenter comprenaient 33 à 34 lignes.

3 Préparation de l'épreuve

Le temps de préparation est de 1 heures et 10 minutes. Il est bon de rappeler qu'au cours de ce temps imparti, le candidat devra préparer le commentaire du texte en langue portugaise ainsi que l'épreuve : Agir en fonctionnaire de l'État de manière éthique et responsable. Les deux sujets à traiter sont donnés au début de la

préparation. La note finale se répartit de la façon suivante : commentaire sur 15 points et 5 points attribués à la seconde partie de l'épreuve. Au cours de la préparation, le candidat doit élaborer l'explication de texte, préparer la traduction ainsi que le passage à lire, ces deux derniers sont indiqués sur le sujet. Le seul ouvrage autorisé est un dictionnaire unilingue mis à la disposition des candidats. Il n'est pas possible de consulter l'œuvre au programme.

4 Déroulement de l'épreuve

Le candidat est libre de présenter son travail dans l'ordre qu'il souhaite. La partie concernant l'épreuve de portugais dure 45 minutes maximum. Le candidat dispose d'un maximum de 30 minutes pour lire, traduire et commenter le texte proposé en français puis, au cours d'un entretien bienveillant d'une durée maximale de 15 minutes, le jury revient, en français, sur des éléments présentés précédemment (lecture, traduction ou commentaire).

En ce qui concerne la seconde partie de l'épreuve, le candidat dispose de 10 minutes de présentation. Son exposé sera suivi de 10 minutes d'entretien avec le jury.

Lecture de l'extrait

Le candidat peut choisir de lire l'extrait selon la norme portugais du Portugal ou portugais du Brésil. Le jury rappelle qu'il est impératif que la lecture soit cohérente et qu'il n'y ait pas d'oscillation entre une norme et l'autre. Lors des citations faites au cours du commentaire, le candidat devra avoir le même souci d'exactitude.

Les erreurs de prononciation sont récurrentes au cours de cet exercice. Nous proposons ici quelques exemples parmi les plus flagrants.

Place de l'accent tonique sur des mots tels que *origem*, *ausência*, *porque*, *tínhamos*, *levantou--se*, *história*, *amalgama*, *ambulância*, *médicos*, etc.

Les candidats doivent être capables de distinguer les mots oxytons, paroxytons et proparoxytons afin d'accentuer correctement les mots.

En ce qui concerne les voyelles toniques, certaines erreurs sont apparues sur les mots : *avô*, *pôr* et *todo* (confondu avec *tudo*). Nous soulignons le cas de *poderá* (forme du futur de l'indicatif du verbe *poder*) déjà mentionné dans des rapports précédents.

Les voyelles atones ont été mal lues dans des cas tels que : *embrulhada*, *encostada* (atone finale) ou encore lorsqu'il s'agit de l'article défini *o(s)* ou *a(s)*.

Les voyelles nasales sont souvent mal prononcées, essentiellement lorsqu'elles se trouvent en position finale. Voici quelques exemples : *apontaram*, *nem*, *origem*, *fossem*, *assim*, *com*, etc.

Quelques cas de diphtongues orales ont également été relevés : *ausência, náuseas*, etc.

Finalement, nous attirons l'attention des candidats sur la prononciation des diphtongues nasales des mots suivants : *ancião, irmão, não, opinião, solidão, colisões*, etc.

La prononciation des consonnes présente moins de difficulté pour les candidats bien que deux types d'erreurs soient récurrents.

Comme d'autres rapports l'ont déjà mentionné, il est impératif que les candidats maîtrisent la prononciation des fricatives sifflantes et chuintantes, selon la norme qu'ils ont choisie. Voici quelques mots sur lesquels des erreurs ont été commises : *apesar, ausência, assistência, gosto, existe, expressão, expeditivo, absoluto*.

Pour conclure, des erreurs ont été relevées sur la prononciation de la consonne palatale /lh/ : *embrulhada, lhe*, etc.

Traduction

L'exercice de traduction demande un travail régulier et approfondi. Nous rappelons que le jury prend la traduction proposée en dictée. Le candidat doit porter une attention particulière à la langue portugaise (grammaire, conjugaison et lexique) et à l'écriture du texte. Pour cela, une très bonne connaissance de l'œuvre est nécessaire. La traduction en langue française doit rendre au mieux le texte portugais et ceci, dans une langue d'une grande correction. Les erreurs relevées portent sur la méconnaissance des temps verbaux, sur l'application des règles de concordances des temps, sur un certain nombre de lacunes lexicales, etc. Peu de barbarismes ont été relevés cependant certains contre-sens auraient pu être évités en remettant l'extrait dans son contexte général.

L'explication de texte

L'explication de texte a lieu en langue française et le candidat est libre de choisir entre l'explication linéaire et le commentaire. Au cours de sa présentation, il aura à cœur de mettre en évidence la richesse du passage étudié en l'inscrivant dans la totalité de l'œuvre. Dès l'introduction, il faut situer le passage, proposer un plan précis qui annonce des axes clairement définis. Le candidat doit suivre le plan annoncé en développant des idées claires et cohérentes, étayer ses propos grâce à des citations pertinentes et suivre un raisonnement qui mettra en lumière la richesse de l'extrait. Le candidat peut faire référence à d'autres passages de l'œuvre, sans pour autant s'égarer dans ces citations. En aucun cas, la présentation ne peut être une juxtaposition de remarques décousues ou un simple relevé de figures de style. Il faut éviter les propos hors-sujet (exposé biographique trop long sur l'auteur, banalités sur l'œuvre) et manier avec soin et expertise les termes littéraires (par ex. les figures

de style ou les termes d'analyse littéraire). Finalement, le candidat doit utiliser un langage correct, soigné, clair et précis. Il faut éviter tout registre familier.

L'entretien avec le jury

Lors de ce moment d'échange avec le candidat, le jury se montre bienveillant et revient sur des éléments énoncés afin de préciser certains points. Le candidat doit, donc, se montrer réceptif et ouvert au dialogue.

III.4.4 Interrogation en français portant sur la compétence « Agir en fonctionnaire de l'État et de façon éthique et responsable »

Rapport établi par les membres du jury de l'épreuve d'option

Données statistiques (les moyennes sont données sur /5)

Nombre d'admissibles : 90

Nombre de présents : 88

Moyenne des présents : 3,39/5

Moyenne des admis : 3,78/5

Note sur 15	Présents	Admis
< 1	2	0
≥ 1 et < 2	9	3
≥ 2 et < 3	14	3
≥ 3 et < 4	20	8
≥ 4 et < 5	30	19
= 5	13	7
Absents	2	0

Cette épreuve figure parmi les épreuves du concours pour la deuxième année. Le jury a eu la satisfaction de remarquer, en général, une meilleure connaissance du système éducatif dans son ensemble, ainsi qu'un niveau de réflexion satisfaisant quant au futur statut de fonctionnaire des candidats. Il convient donc de s'en féliciter.

Cependant, certains problèmes subsistent, et certains écueils sont impérativement à éviter.

Il est ainsi conseillé aux candidats de prendre en note les principaux éléments de leur intervention. Quelques candidats n'ayant pris aucune note pour cette épreuve ont fait des exposés très brefs, mal structurés et très souvent redondants.

Il est nécessaire de prendre en compte l'intégralité du sujet proposé. On a vu des candidats négliger certains aspects cruciaux de l'énoncé, ce qui a pu rendre leur présentation floue et trop générale.

Certains candidats tentent de dégager du sujet qui leur est proposé une problématique, ce qui les conduit à organiser leur présentation en plusieurs points, qui ne correspondent pas toujours aux différentes questions qui leur sont posées. Il n'est donc pas inutile de rappeler qu'une telle démarche ne correspond pas à cette épreuve, qui consiste à répondre aussi précisément que possible à des questions clairement posées.

Il faut redire que la qualité de l'expression en français des candidats durant leur exposé comme durant la reprise participe de leur évaluation.

L'attitude adoptée durant cette épreuve est également importante. Certains candidats ont pu faire preuve d'une certaine légèreté durant leur présentation, marquée par un relâchement de l'expression et par une moindre attention aux questions posées, ce qui a entraîné de nombreuses réponses hors-sujet.

Si le jury a bien conscience de la difficulté de l'épreuve d'option qui, par son couplage avec l'épreuve « Agir en fonctionnaire », amène le candidat à s'exprimer devant le jury durant 65 minutes, il n'en est pas moins vrai qu'il convient de maintenir un égal niveau d'attention et de montrer une égale disponibilité durant toute la durée de l'épreuve.

Par ailleurs, chez certains candidats ayant déjà une expérience d'enseignement, on a pu remarquer une tendance à exposer durant l'épreuve différentes activités et/ou projets menés ou à mener dans leur cadre professionnel, ce qui a conduit la plupart du temps à des réponses très éloignées du sujet. Il faut donc rappeler que, si certains peuvent s'appuyer sur leur vécu d'enseignant pour répondre aux questions posées, cette épreuve ne consiste pas en la présentation d'un bilan d'activités.

Enfin, certaines questions ont servi à des candidats de prétexte à des exposés qui tenaient davantage de la revendication syndicale et/ou professionnelle, ce qui bien entendu ne cadre aucunement avec la nature de l'épreuve.

Pour réussir cette épreuve lors de la prochaine session, les candidats sont invités à se reporter à la bibliographie proposée dans le programme et à réfléchir aux questions ci-dessous qui ont été posées aux candidats de la session 2012.

Exemples de sujets proposés pour cette session :

I. Dans le cadre de votre enseignement en classe de troisième, en collège, vous proposez un dossier sur la Semaine Sainte à Séville et dans différentes villes d'Andalousie. Des parents d'élèves vous font savoir qu'ils refusent que leur enfant aborde ce sujet en avançant l'argument de la laïcité.

1 Que faites-vous ? À qui en parlez-vous ?

2 Maintenez-vous l'étude de ce dossier ? Pourquoi ?

II. La loi de 1998 a instauré un délit de bizutage :

« Hors les cas de violences, de menaces ou d'atteintes sexuelles, le fait pour une personne d'amener autrui, contre son gré ou non, à subir ou à commettre des actes humiliants ou dégradants lors de manifestations ou de réunions liées aux milieux scolaire et socioéducatif est puni de six mois d'emprisonnement et de 7 500 euros d'amende ». Article 225-16-2 du Code Pénal

1 Dans le lycée dans lequel vous enseignez, certains élèves de classes préparatoires évoquent « la tradition » pour se livrer à un bizutage des nouveaux élèves.

Vous êtes témoin d'une scène de bizutage dans le lycée. Que faites-vous ?

2 Selon vous quelles qualités un enseignant doit-il avoir pour faire face aux phénomènes de violence scolaire ?

III. L'article L 111 du code de l'éducation stipule:

« L'éducation est la première priorité nationale. Le service public de l'éducation est conçu et organisé en fonction des élèves et des étudiants. Il contribue à l'égalité des chances (...) »

1 Dans le cadre de votre discipline d'enseignement, comment pensez-vous pouvoir prendre en compte cette recommandation ?

2 Au sein de votre établissement quel rôle pouvez-vous jouer ?

IV. L'un des axes du contrat d'objectif d'un collège est le suivant : « *Assurer à tous les élèves la maîtrise du socle commun de connaissances et de compétences* ».

Dans ce cadre, votre collège souhaite faire l'expérimentation à la rentrée d'une **classe sans notes**.

1 En tant que professeur de langue, quelle contribution pourriez-vous apporter au sein de l'équipe pédagogique pour nourrir la réflexion ?

2 Que mettez-vous en place pour que le niveau de l'élève puisse être apprécié, notamment dans le bulletin scolaire ?

V. Dans l'arrêté du 19 décembre 2006 « Les compétences professionnelles des Maîtres », il est stipulé que « le professeur est capable de repérer les signes

traduisant des difficultés spécifiques des élèves dans le domaine de la santé, des comportements à risques, de la grande pauvreté ou de la maltraitance ».

Dans l'une de vos classes de Seconde, l'un de vos élèves a changé de comportement. Contrairement à son habitude, il a maintenant de mauvais résultats, des difficultés d'attention et s'endort régulièrement en classe.

1 Que faites-vous, en classe et après la classe ?

2 Quelles(s) personne(s) associez-vous à vos démarches ? Sous quelle forme et pourquoi ?

VI. Vous êtes désigné par le chef d'établissement du lycée pour coordonner les langues vivantes au sein de l'EPLE dans lequel vous êtes nommé.

1 Quelle peut être votre mission ?

2 Dans quels domaines serez-vous amené à faire des propositions pour le rayonnement de cette discipline ?

VII. En début d'année, lors d'une réunion avec les parents d'une classe de collège, vous êtes interpellé sur le travail personnel donné à la maison aux élèves, en langues vivantes.

1 Selon vous, est-il important que des élèves de collège qui apprennent une langue vivante aient du travail personnel à réaliser à la maison ?

2 À quelles conditions ce travail peut-il être profitable ?

3 Quels conseils donnez-vous aux parents ?

VIII. Dans l'arrêté du 19 décembre 2006 « Les compétences professionnelles des Maîtres », il est écrit :

« Le professeur est conduit à développer des approches pluridisciplinaires et transversales fondées sur les convergences et les complémentarités entre les disciplines. »

1 Quels sont, selon vous, les avantages de ces approches pour l'élève ? Pour vous-même ?

2 Avec quels partenaires pourriez-vous y contribuer ? Donnez un exemple.

IX. La circulaire N° 2010-136 du B.O. N° 32 du 9 Septembre 2010 instaure l'obligation pour l'enseignant de remplir le cahier de texte numérique. Celui-ci se substitue au cahier de texte obligatoire depuis 1961.

1 Aujourd'hui, cette circulaire n'est pas toujours appliquée par tous les enseignants. Pensez-vous le faire ? Pourquoi ?

2 À votre avis, quels changements peut entraîner ce nouveau dispositif avec vos classes de collège ?

Quels peuvent être les avantages de cette nouvelle forme d'échange avec les élèves et les différents acteurs ?